



~~A A : a :~~ .

ZZ * e : 2



X: a: 5

~~13: 0: 7~~

W: k: k: 8

Op lib:

Bibl. Sibar: j: Reg:

1814

SL 423/100/78

NOUVELLE
RELATION
DE LA
FRANCE EQUINOXIALE.





NOUVELLE
RELATION
DE LA
FRANCE ÉQUINOXIALE

DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHÈQUE
A. FRANCOIS

12° 2

NOUVELLE

RELATION

DE LA

FRANCE EQUINOXIALE,

CONTENANT

La Description des Côtes de la Guiane; de l'Isle de Cayenne; le Commerce de cette Colonie; les divers changemens arrivés dans ce Pays; & les Mœurs & Coûtumes des différens Peuples Sauvages qui l'habitent.

AVEC

Des Figures dessinées sur les lieux.

Par PIERRE BARRERE, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Docteur & Professeur en Médecine dans l'Université de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire de la même Ville, ci-devant Médecin-Botaniste du Roi dans l'Isle de Cayenne.



A PARIS,

Chez } PIGET, Quai des Augustins, à St. Jacques.
DAMONNEVILLE, Quai des Augustins, à St.
Etienne.
DURAND, rue St. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XLIII

22161AG



AVERTISSEMENT.

L Es divers changemens arrivés à la Guiane, appelée communément FRANCE EQUINOXIALE, ont fait naître l'idée de cet Ouvrage. Et sans présumer de la facilité du Public, on ose lui dire, que cette Nouvelle Relation est exacte; qu'elle a été faite d'après nature; qu'elle est même plus détaillée que les Relations qui ont paru jusques ici.

Comme cette Relation renferme différentes matières, on a crû, pour ne pas les confondre, devoir la diviser en quelques Chapitres, afin de soulager le Lecteur, lorsqu'il voudra s'arrêter à quelque point fixe.

On examine d'abord comment ont été faits les premiers Etablissements des François dans la Guiane. On décrit ensuite les Côtes de cette vaste Province, depuis le Fleuve des

ij AVERTISSEMENT.

Amazones, jusqu'à la Rivière de Suriname, où les Hollandois ont une Colonie, qui sert de borne aux François. De-là, on donne une description assez ample de l'Isle de Cayenne. On y rappelle les principaux événemens qui y sont arrivés : on dépeint l'état présent de cette Colonie. On y parle du Commerce ; & on propose des moyens de l'y faire fleurir.

L'ordre naturel conduit à décrire ensuite les Mœurs & les Coûtumes des Sauvages de la Guiane. On s'est fort étendu sur cette matière, parce que la description des Mœurs est un sujet vaste & intéressant.

Cependant, dans la nécessité où l'on s'est trouvé de parler de la Religion, du Mariage, du Deuil, & d'autres pratiques de ces Peuples barbares, on a crû devoir se renfermer à en rapporter seulement ce qu'il y a de plus remarquable, pour

AVERTISSEMENT. *iiij*

ne pas fatiguer le Lecteur par un trop long détail.

Au reste , en dépeignant le Génie & les Mœurs des Indiens Guianois , on n'avance rien qu'on n'aye vû sur les lieux , ou appris dans de fréquentes conversations avec un zélé Missionnaire , qui s'est consacré , depuis un grand nombre d'années , à une Mission chez les Galibis.

L'on finit enfin cette Relation par le Dénombrement des différentes Nations Indiennes répandues dans le Continent de la Guiane , & qui sont les plus connues aux François établis à Cayenne.

On sera peut-être surpris de ne point trouver , dans cet Ouvrage , la description de divers Animaux curieux , des Plantes rares , ni leurs vertus , & même plusieurs autres Productions naturelles du Pays.

L'Auteur n'a pas crû que ce fût ici l'endroit d'en parler : Car , outre

iv AVERTISSEMENT.

que ces matières ne sont pas du goût de tout le monde, que d'ailleurs elles grossiroient considérablement cette Relation, il a jugé à propos d'en faire un Ouvrage à part. On doit même regarder le (a) Dénombrement abrégé qu'il vient de donner au Public, comme une espèce de Prodrome de cet Ouvrage.

Le Stile de cette Relation est peut-être un peu trop négligé. Mais on s'est moins étudié à la pureté du langage, qu'à l'exactitude des choses. D'ailleurs, il est très-rare aux personnes élevées dans la Province, sans le secours de quelque Aristarque, d'avoir cette délicatesse de diction, qui plaît, qu'on admire, & qui fait souvent goûter un Ouvrage. On se flatte donc, qu'on voudra bien passer les fautes de cette espèce, qui peuvent s'y être glissées.

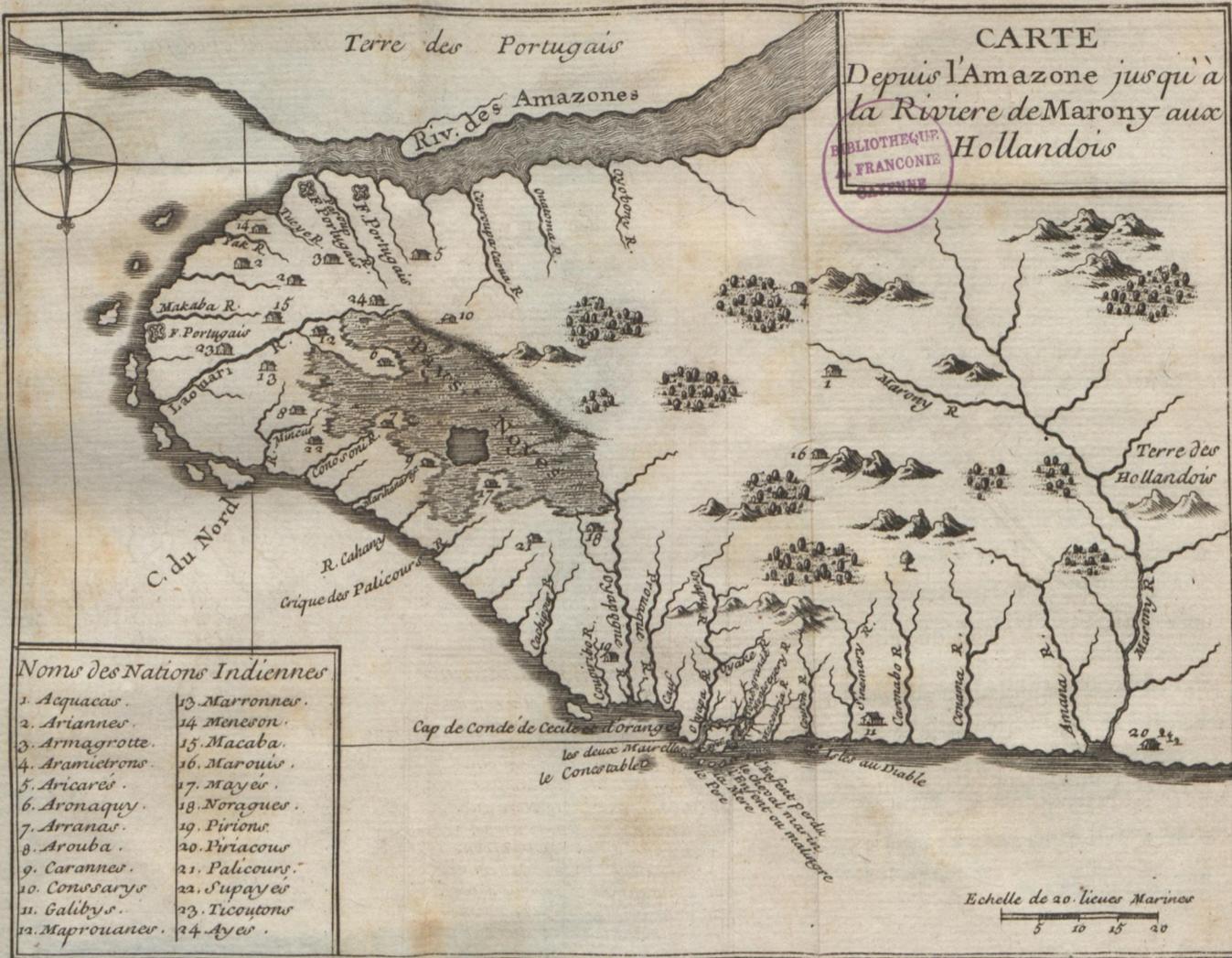
(a) Essai sur l'Histoire Naturelle de la France Equinoxiale.

NOUVELLE



CARTE
 Depuis l'Amazonne jusqu'à
 la Riviere de Marony aux
 Hollandois

BIBLIOTHEQUE
 DE FRANCONIE
 CANTINE



Noms des Nations Indiennes

- | | |
|------------------|----------------|
| 1. Acquacas. | 15. Marronnes. |
| 2. Ariannes. | 14. Meneson. |
| 3. Armagrotte. | 15. Macaba. |
| 4. Aramictrons. | 16. Marouis. |
| 5. Aricaris. | 17. Mayes. |
| 6. Aronaquy. | 18. Noragues. |
| 7. Arranas. | 19. Pirions. |
| 8. Arouba. | 20. Piracour. |
| 9. Carannes. | 21. Palicours. |
| 10. Consarys. | 22. Supayes. |
| 11. Galibys. | 23. Ticoutons. |
| 12. Maprouaners. | 24. Ayes. |



NOUVELLE
RELATION
DE LA
FRANCE EQUINOXIALE.

CHAPITRE I.

*Description des Côtes de la Guiane,
depuis le Fleuve des Amazones,
jusqu'à Suriname.*



PEINE l'Amérique eût-elle été découverte par les Espagnols, qu'elle attira l'envie de toute l'Europe. Les richesses immenses qu'on en apportoit, exciterent la cupidité de toutes les Nations : plusieurs s'attachèrent à la Marine. Les François sçurent bien-tôt mettre en usage les

A

2 *Nouvelle Relation*

talens qu'ils avoient pour la Navigation : ils firent plusieurs courses dans ce Nouveau Monde, & partagerent même avec ces premiers Conquérens les Tréfors du Pérou & de la Nouvelle Espagne.

La Guiane étoit trop proche de ces pays nouvellement découverts, pour échaper à la diligence des François ; auffi y tenterent-ils plusieurs voyages ; & après avoir commercé pendant long-tems avec divers peuples sauvages, il s'établirent enfin sur les côtes, il y a plus de cent ans.

Les François donnent communément à la *Guiane* le nom de *France Equinoxiale*, à cause qu'elle se trouve scituée en partie sous l'Equateur. Les Espagnols la nomment *el Dorado*, dans la persuasion où ils ont toujours été, que cette Province devoit renfermer le fameux Lac de *Parima*, dont les sables sont très-chargés d'or. Cette Province est proprement cette partie de l'Amérique qui s'étend depuis l'Equateur, jusqu'au neuvième degré de latitude septentrionale, & renfermée, pour ainsi dire, entre le

de la France Equinoxiale. 3

fleuve des Amazones (que quelques mauvais Géographes ont nommé , par une erreur commune , la riviere de *Maragnon*), & la riviere d'*Orenok*. Ainsi cette grande étenduë de terre doit être regardée proprement comme une isle , parce que ces deux fameuses rivieres l'environnant de toute part , la tiennent séparée du reste du continent. Le Brésil , le Perou & le nouveau Royaume de Grenade servent de borne à la *Guiane* , dont la figure pourroit être comparée à une espece de triangle , si la côte qui presente le plus grand des côtés, étoit un peu plus en ligne droite.

Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François vinrent s'établir dans la *Guiane*. L'amour des richesses, fut sans doute le premier objet dans l'établissement des colonies naissantes ; & le favorable accueil qu'ils reçurent des Indiens, fut un attrait pour eux , pour y venir commercer. Jean Laët celebre compilateur des voyages de long cours & des relations étrangères , nous apprend qu'ils

4 *Nouvelle Relation*

avoient coûtume d'y aller charger des bois colorés, & entr'autres une espece de bois de Bréfil. Enfin les François continuerent toujourns à voyager, presque sans relâche, dans ces pays éloignés, & commencerent bien-tôt après à y habiter.

En 1624, quelques Marchands de Rouen envoyerent une colonie de 26 hommes qui s'établirent sur les bords de la riviere de *Sinamary*, qui s'embouche dans la mer par les cinq degrés & demi de latitude septentrionale. Deux années après, une nouvelle colonie fut établie à la riviere de *Conamama* près de *Sinamary*, où on laissa un Commandant avec une barque armée. On y mena dans la suite plusieurs hommes qui augmentèrent sensiblement ces colonies naissantes. Quelque tems après, plusieurs Marchands de Normandie formerent une compagnie, & obtinrent des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, pour faire seuls le commerce & la navigation de la *Guiane* qui n'étoit occupée alors par aucun autre Prince Chrétien, & dont les bornes

de la France Equinoxiale. §

furent marquées dans les Lettres par les rivieres des *Amazones* & d'*Orenok*. Cette Compagnie fut même nommée la Compagnie du Cap de Nord, qui est celui qui borne l'embouchure du fleuve des *Amazones* du côté gauche, ou septentrional.

Cette Compagnie devint dans la suite plus fameuse, par les intérêts qu'y prirent plusieurs personnes de qualité, qui, après avoir obtenu du Roi des nouveaux privileges & de nouvelles concessions de tout ce pays, envoyerent à diverses fois, sur plusieurs vaisseaux, près de 800 hommes, tant pour mieux affermir les établissemens qu'on avoit déjà commencés, que pour la découverte des nouvelles terres.

Enfin Louïs XIV. ayant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, Sa Majesté lui accorda de nouveau la propriété de toutes les isles & pays habités par les François, dans l'Amerique méridionale; cette Compagnie envoya prendre possession de l'isle de *Cayenne* & des pays voisins.

6 *Nouvelle Relation*

On donne ordinairement à la *Guiane*, près de trois cens lieües de long, ou pour mieux dire à toute la côte, depuis le Cap de Nord, jusques à la rivière de *Paria* ou d'*Orenok*. Car tout ce pays immense n'est encore que très-imparfaitement connu. Il faut regarder, dit Walter Raleigh, la *Guiane* comme un pays vierge; personne ne l'a encore touchée; aucun Prince Chrétien n'a bien essayé jusqu'à présent de la conquérir. *Relat. de la Guiane.*

Toute la côte de la *Guiane* est admirable par sa verdure. Ce ne sont que d'épaisses forêts de différens arbres toujours verts, qui couvrent toute cette étenduë de pays, & des futayes qui s'étendent si avant dans les terres, qu'on les perd de vüe. Les pluies presque continuelles pendant les trois quarts de l'année, rendent l'air assez tempéré: On est même obligé quelquefois de faire du feu, à cause du froid qui se fait sentir assez vivement, sur tout les matins.

La plupart des terres qui sont le long de là côte, sont pour l'ordinaire

de la France Equinoxiale. 7

fort basses, & noyées de mer haute : mais celles qui sont plus avant sont assez élevées ; elles sont même relevées de plusieurs montagnes beaucoup moins hautes que les Alpes & les Pyrenées. Quoique communément on ne trouve presque par tout que des bois, le pays néanmoins est assez plat & découvert en bien des endroits, où il n'y a que des *Savanes* noyées, ou, pour m'expliquer en François, des prairies marécageuses qui ne séchent que dans le fort de l'été. C'est dans ces endroits où l'on trouve souvent des (a) Caymans, qui sont très-dangereux. Malgré cela, on peut dire que tout ce pays seroit excellent, s'il étoit cultivé. Il abonde en vivres, comme Mays, Maniok, & plusieurs racines & fruits propres pour la nourriture des Originaires. Tous les grands pâturages qui sont dans cette province, seroient capables de nourrir des troupeaux innombrables de bestiaux ; & les forêts peuvent fournir abondamment des bois, tant pour bâtir des maisons,

(a) Crocodiles.

que pour la construction des vaisseaux. Enfin rien ne seroit plus aisé, ce semble, que de défricher ce pays, & d'y établir des bonnes Colonies.

Outre la fertilité des terres, la chasse y est très-abondante. Les Biches, les Cochons de plusieurs espèces, les (a) *Maypouris*, les (b) *Paks*, les Perdrix, les Canards sauvages, les Faifans, les Ramiers, les Tourterelles, & quantité d'autres sortes de gibiers n'y manquent pas. La côte est fort poissonneuse : on y pêche d'excellens Mulets, des Louvines, des Parassis, & autres poissons délicieux. Le Lamantin est assez commun dans toutes les rivières, dont les eaux sont excellentes dans le fonds des terres, où les marées ne peuvent pas atteindre, & repousser par conséquent l'eau de la mer, qui rend celle des rivières ou salée ou saumate. Ces marées rapportent quelquefois une si grande quantité de vase, qu'on ne sçauroit aller à terre : on est mê-

(a) Cochon vivant en partie dans l'eau, & en partie sur terre.

(b) Espèce de Lapin.

de la France Equinoxiale. 9

me réduit dans certains endroits de camper parmi les (a) *Paletuviers*, & pour ainsi dire, dans la vâse, ou l'on est cruellement tourmenté des Moustiques & des (b) *Marangöins*.

Les (c) *Saults* qu'on trouve dans les cours des rivières, ne sont pas moins incommodes à ceux qui voyagent. Ces gros rochers qui barrent ordinairement tout le lit, & qui s'étendent quelquefois à plus d'un gros quart de lieuë, obligent de mettre pied à terre, d'isser les canots, & les transporter même jusques à ce qu'on les ait entièrement dépassé; à moins qu'on ne veuille courir à un naufrage inévitable. L'eau, par la précipitation avec laquelle elle tombe, fait des remoux, qui sont plus ou moins grands, selon la hauteur des terres. On voit des Indiens qui, pour s'épargner la peine de transporter leur bagage, sont assez heureux que de descendre ces Saults, dont la rapidité

(a) *Mangles aquatica, foliis subrotundis & punctatis.* Plum. Gen.

(b) Espèce de Couzin.

(c) Bancs de roches qui barrent le lit des rivières.

est incroyable, sans se noyer : Mais, en revanche, il en coûte souvent trop cher à plusieurs autres, quelques habiles Canoteurs qu'ils soient; & en particulier aux Traiteurs François, qui ont la témérité de vouloir se commettre dans des passages si dangereux, à la merci de leurs canots.

On ne sçauroit se régler assez par les marées, lorsqu'on voyage dans tout ce pays, & qu'on veut ranger la côte, sur tout vers l'Amazone, où il faut soigneusement éviter ce qu'on appelle la *Barre*. Cette *Barre* n'est autre chose que le flot qui charrie quantité de vâse; ou, comme l'on parle communément dans le pays, le montant des grandes marées, qui renverseroit sans peine les plus fortes (a) *Pyrogues* sur lesquelles on est obligé de voyager, & qui ne sçauroient soutenir l'effort des lames, qui sont toujours très-élevées au plein & au renouveau de la lune.

Toute la Guiane est arrosée par un grand nombre de rivières, dont la

(a) Grand Canot Indien propre à contenir une cinquantaine de personnes.

de la France Equinoxiale. 11

plupart ne sont navigeables que par des petits bâtimens. La plus considérable qu'on trouve après avoir doublé le *Cap de Nord*, est celle de *Cachipour*. Cette rivière naît des montagnes qui sont bien avant dans les terres, & vient se jeter dans l'Océan par les deux degrés de latitude septentrionale. Vers sa source, habitent des Indiens *Palicours*, & des *Noragues*. Ces derniers sont, de tous les Sauvages, les plus grands Antropophages. Au-delà de *Cachipour*, on ne voit plus rien sur la côte que quelques (a) *Criques*. Mais après cela, en côtoyant un peu avant, on reconnoît le *Cap d'Orange*, qui est une terre assez élevée, & qui s'avance fort peu dans la mer. Tout près de ce cap, on trouve une petite rivière qui ne mérite pas beaucoup d'attention; & que les Indiens appellent *Coupiribo*. En rangeant ensuite la côte de l'est à l'ouest, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*. *Ouyapok* est la plus grande

(a) Petites rivières. Ce sont aussi des canaux qui servent à la communication des rivières avec les habitations.

rivière de toute cette côte : elle se rend dans la mer par les trois degrés & demi de latitude nord. Le Fort ruiné, qui étoit l'ouvrage des Hollandois qui s'y étoient établis en 1676, est sur une hauteur à droite, en entrant dans le port. Cette rivière a dans son embouchure, non-seulement un assez bon mouillage pour des gros vaisseaux, mais encore des endroits propres pour fortifier.

Une situation si avantageuse avoit invité sans doute les Hollandois à y envoyer une puissante Colonie, & à fortifier l'entrée de cette rivière. Toutes ces terres sont fort bonnes, & promettent de donner à la culture abondamment toutes sortes de denrées. C'est aussi ce qui avoit fait projeter depuis long-tems d'établir tout ce pays, & d'y faire bâtir un nouveau Fort : Projet qui a commencé d'être effectué en 1726, & qu'on n'a pas perdu de vûe depuis, puisque on y a mis un Commandant avec une Garnison. On a engagé aussi en 1735 plusieurs nations Indiennes, répandues le long d'Ouyapok, à se réunir,

& à se fixer en une même Peuplade, afin qu'elles fûssent plus à portée d'être instruites des vérités de la Religion : Et c'est par-là qu'on a établi la Mission appelée de St Paul, éloignée seulement de quelques lieuës du Fort d'*Ouyapok*,

A quatre lieuës de l'embouchure de la rivière d'*Ouyapok*, se présente une grosse barre de rochers, qu'on appelle le premier Sault, & qui est plus facile à monter qu'un second, qu'on trouve à quelques heures de chemin de celui-ci. Enfin plus haut, en remontant toujours vers sa source, on rencontre une troisième cascade. Le rétrécissement de la rivière, qui augmente considérablement la vitesse des eaux dans cet endroit là ; & les (a) *Doucins*, qui rendent les courans pendant les grosses pluyes extrêmement violens, ne sçauroient permettre de refouler la rivière & remonter ce dernier Sault, sans s'exposer aux risques d'emplir, ou d'aller se briser contre les rochers dont ces sortes de

(a) Ravines qui, du fonds des terres, se dégorgent dans les rivières.

passages sont semés. Les nations Indiennes qu'on voit le long de cette rivière, sont les *Pirioous*, les *Maraoones*, les *Tarouppis*, les *Ouëns*, les *Maurioutz*, les *Karannes*, & les *Tokoyennes*. La plupart de ces Indiens gravent, pour ainsi dire, sur leur visage des barres ou lignes qui vont d'une oreille à l'autre. Les François appellent ces sortes de marque, qui sont affectées à certaines nations, *Barbe de Palicour* : les Sauvages les nomment *Jouparats*.

La rivière de *Camoppi*, qu'on trouve ensuite, est une rivière assez considérable ; mais elle est moins grande que la précédente : Elle a son cours du couchant au levant. Ses eaux sont ramassées, & la rendent plus navigable que la rivière d'*Ouyapok*, quoique l'on trouve également des Saults & des bancs de rochers, qui obligent à faire des portages, parce qu'on ne s'avise guères de les franchir. Il y a nombre de nations d'Indiens qui habitent sur ses rives : les *Coussanis*, les *Armagoutous*, les *Caïcoucïanes*, & entr'autres. cette nation qu'on appelle



Akoquoua

Palikour



Mathey Sculp.

Acoquouas, qui ont les jouës percées. Ces Sauvages entretiennent ces ouvertures qu'ils se font à dessein, par des plumes de Perroquet, ou d'autres oiseaux, qui leur servent d'ornement : Ils ont même soin de les percer à leurs enfans, dès qu'ils sont nés. Cette rivière arrose de fort beaux pays. L'on croit qu'il y a de riches mines d'or & d'argent ; & l'on prétend même qu'on y en a découvert autrefois. C'est peut-être ce qui a fait donner le nom de Montagne d'Argent à une des montagnes des plus élevées que l'on voit sur la côte, où, suivant les apparences, les Hollandois avoient fait fouïller, dans le tems qu'ils s'étoient emparés de tout ce pays.

Dix-huit lieuës au-dessous d'*Ouyapok*, on trouve une rivière qu'on appelle *Aprouak*, & sur laquelle les François navigent le plus. La proximité de l'Isle de Cayenne, & les différentes nations Indiennes qui sont répanduës le long de cette rivière, y attirent souvent les Traiteurs, pour y venir faire le commerce, la pêche du

Lamantin & de la Tortuë. Les Hollandois avoient trouvé autrefois cet endroit fort beau, & avoient bien reconnu la bonté de toutes ces terres : Aussi y avoient-ils établi une Colonie. On voit encore les débris d'un Fort qu'ils avoient fait bâtir à l'entrée de cette rivière, tant pour en fermer le passage, que pour tenir dans la crainte & dans l'obéissance, les Peuples sauvages qu'ils avoient assujettis. Tout près de l'embouchure d'*Aprouak*, il y a un banc de sable très-dangereux, & qu'on ne sçauroit assez éviter. Les Saults qui se trouvent dans le cours de cette rivière, sont moins impraticables que ceux d'*Ouyapok* : aussi s'abandonne-t'on avec plus de confiance, dans ces sortes de passages, à la rapidité des eaux. A sept lieuës de l'embouchure d'*Aprouak*, en tirant du sud au nord, on trouve un rocher au milieu de la mer tout pelé, & taillé presqu'en forme de dôme, appelé *le grand Connétable*, pour le distinguer d'un autre plus petit, qui est presque à fleur d'eau, & qu'on nomme aussi *le petit Connétable*.

Cet

Cet écueil, qui a un bon quart de lieuë de circuit, est d'un grand secours pour les vaisseaux qui voyagent dans tout ce pays, & qui ne manquent pas de le venir reconnoître, afin d'assurer mieux leur route. On a beaucoup de peine à débarquer à cet endroit, à cause des courans, qui jettent au large : d'ailleurs, la mer y est, pour l'ordinaire, fort grosse. Quelques vieux habitans de Cayenne assurent qu'il y a une source d'eau douce & minérale sur ce rocher, qui pourroit être appellé l'Isle aux Oiseaux ; car on n'y voit par tout qu'une infinité de Goëlands, ou Mauves, de Fregates, de (a) Fous, & autres oiseaux, qui y vont pondre leurs œufs, & qui volent incessamment tout au tour.

Après *Arouak*, se présente d'abord la rivière de *Caux*. Quelques François de Cayenne s'étoient établis autrefois sur ses rivages, qui ne sont presque plus habités aujourd'hui, que d'un très-petit nombre d'Indiens. Le erroir cependant n'est pas moins

(a) *Anas angustirostra*, *Stultus* vulgò *difla*.

propre que celui des autres rivières à fournir, à ceux qui voudroient y faire des habitations, les besoins de la vie. Le gibier y est en abondance; & on y prend en peu de tems quantité de poissons: Aussi les habitans de la côte de Remire, d'où cette rivière n'est éloignée que de cinq à six lieuës, y envoient-ils souvent leurs esclaves y faire la pêche. En sortant de Caux, on entre ensuite dans la rivière d'Oyak. C'est cette rivière qui tient séparée Cayenne de la terre-ferme. Elle a son embouchure dans une des pointes de l'isle, qu'on appelle communément Mahury.

On a établi en 1724 une Paroisse appelée Roura sur les bords d'Oyak, pour la commodité des habitans éloignés de Cayenne, dont une grande partie ont leurs établissemens le long de cette rivière. A huit lieuës ou environ de son embouchure, elle reçoit les rivières de la Comté de Gennes & d'Ourapeu. C'est dans le fond d'Ourapeu qu'on avoit commencé autrefois un chemin pour aller par terre jusques à la rivière des Ama-

zones ; non-seulement dans la vûë de chasser les Portugais , qui s'étoient établis dans les terres de la dépendance du Gouvernement de Cayenne ; mais encore pour tâcher de découvrir des mines , & pour commercer avec un nombre infini de nations Indiennes , qui sont répanduës dans tous ces quartiers-là. Le pays qui est arrosé par ces deux rivières , dont les eaux sont excellentes , n'est pas beaucoup défriché. Ce ne sont que d'épaisses forêts , où l'on trouve quantité d'ébène , bois violet , bois de rose , bois de lettres , bois de fer , & autres bois colorés. La Vanille & les arbres de Copau y viennent aussi naturellement. La plupart des montagnes sont remplies de mines de fer , qui se montrent même sur la superficie de la terre. Le (a) Talc n'y est pas rare ; mais il est en petits morceaux assez blancs. Il y a aussi une terre blanche molle , qu'on détrempe dans l'eau pour blanchir les maisons. L'on remarque encore une espèce de Bol , ou terre d'un

(a) Espèce de pierre transparente , se séparant par feuilles , ou par écailles.

rouge brun, dont les esclaves se servent pour faire leurs pipes. Les Portugais de Para en font d'excellente potterie, & sur tout les bardaques ou cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. On pourroit la travailler de même à Cayenne. On trouve aussi un sable noir, fin & fort pésant, qui tient de la nature du fer. Tout ce continent de la terre-ferme, qui paroît semblable à celui du Brésil, est un pays où les minéraux ne manquent pas: Et je ne doute point que, si on vouloit se donner un peu de peine, l'on ne découvriât un jour quelque riche mine, qui dédommageroit sans doute des avances qu'on pourroit faire pour des pareilles recherches. Outre Oyak, il y a encore d'autres petites rivières, au bord desquelles les François ont plusieurs habitations, & où les vaisseaux ont coutume d'aller faire du bois & de l'eau. Toutes ces rivières se déchargent dans une rivière qu'on appelle du Mont-Senery, qui, en s'unissant avec la rivière d'Oyak, forme ce qu'on appelle proprement la rivière de Cayenne.

de la France Equinoxiale. 28

En suivant toujours la côte, on trouve, à sept lieuës du bourg de Cayenne, Makouria, qui est une petite rivière très-vâseuse, où les marées de six en six heures, laissent une vâse fort profonde. Toutes ses rives sont bordées de Paléturiers, où les Huitres s'attachent à mer haute. C'est aussi au pied de ces arbres où l'on pêche quantité de Crabes, nourriture ordinaire des esclaves & des pauvres habitans. Les pâturages y sont excellens; & les bestiaux s'y engraisent à merveille. C'est l'endroit de toute la Colonie, le plus propre pour y entretenir des troupeaux: Aussi toute cette côte, jusques à Kourou, n'est belle à voir qu'à cause des habitations & des Ménageries que les François y ont établies. Les (a) arbres que les François appellent Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, croissent plus communément du côté de Makouria, que dans les autres rivières. Ces arbres sont fort résineux, & répandent d'assez loin une odeur forte & agréable, qui approche de celle du

(a) *Terebinthus procera, balsamifera, rubra,*

Storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui est un baume admirable pour toutes sortes de blessures. Les Serpens, & sur tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, sont très-communs dans tout ce quartier-là.

Kourou est à huit lieuës de Makouria. L'entrée de cette rivière est assez difficile, à cause de quelques bancs de sable, & quelques écueils qui découvrent à mer basse. L'eau de la mer, que les vagues jettent sur de gros rochers assez plats, & qui sont près de son embouchure, se cristallise & se change en sel. Ce sel ne se forme que pendant les grandes chaleurs, & sur tout lorsque le vent du nord souffle. Elle reçoit dans son cours quelques petites rivières, comme celles d'Ykarouïa, Aouïssa, Passouïra, & plusieurs autres *Criques*, qui sont toutes très-poissonneuses, & qui fournissent abondamment, par la fertilité des terres qu'elles arrosent, la subsistance à un grand nombre d'Indiens. C'est sur les bords de la rivière de Kourou, à une lieuë de son embouchure, que les

R. P. Jesuites ont établi en 1714 une Mission, où ils ont ramassé plusieurs nations Indiennes errantes & répandues dans les forêts. On ne sçauroit assez louer le zèle avec lequel ces bons Peres cultivent cette Eglise, & instruisent de plus en plus, des vérités de notre Religion, plus de cinq cens Indiens qu'ils ont soumis au joug de l'Evangile. Le soin tout particulier que le feu P. Crossart, Supérieur des Missions de Cayenne, prenoit de l'entretien de cette nouvelle Mission dont il avoit jetté les fondemens, & les largesses qu'il faisoit à ces pauvres Sauvages, n'ont pas peu contribué à y faire fleurir le Christianisme, & à multiplier tous les jours le nombre des Chrétiens. Il ne fut jamais Missionnaire plus zélé pour la Religion, & plus charitable.

En sortant de Kourou, on passe au-devant de cinq ou six écueils, qui sont à quatre lieuës au large, & qu'on appelle les Islets au Diable. Les Indiens y vont chercher, au mois de Juillet & Août, où la mer a coutume d'être belle, des Tortuës & des Lésards.

Ils brûlent ordinairement tout le bois de ces iflets, pour avoir plus aisément les Tortuës, que le feu oblige à sortir. Les vaisseaux qui vont à Suriname ne manquent pas de parer soigneusement ces écueils, sur lesquels il est arrivé à plusieurs Pilotes de venir faire naufrage. On ne voit plus d'habitation des François au-delà de Kourou : & c'est ici proprement le pays des Galibis, nation très-nombreuse, qui habite le long de toute cette côte, & qui s'étend même au-delà de la rivière d'Orenok. Les rivières qu'on trouve depuis Kourou jusques à Suriname, où l'on compte ordinairement près de soixante lieuës, sont Sinamary, Karoüa, Conamama, Irakou, Organa, Ammana, & Marony.

Sinamary est une rivière un peu plus grande que *Kourou*, d'où elle n'est éloignée que de douze lieuës. C'est sur les bords que les premières Colonies des François ont pris, pour ainsi dire, naissance. Les (a) *Anses* qui sont entre ces deux rivières, sont

(a) Plages.

fort battuës pendant la pêche de la Tortuë, qui se fait depuis Mars jusques à la mi-Juin, tems auquel ces animaux ont coûtume de venir pondre leurs œufs sur le sable. On trouve à *Sinamary* des grosses Huitres que les Indiens nomment *Maypa*, & dont l'écaille a jusques à huit pouces de diametre : mais elles ne valent pas les petites Huitres de Roche, qui sont aussi incomparablement meilleures que celles de Paretuvier.

Karouïa, ou, comme prononcent les Traiteurs François, *Karouabo* est à quelques lieuës de *Sinamary*. On voit quelques *Karbets* de *Galibis* qui habitent à son embouchure, après laquelle on entre dans *Conamama*. Les François s'étoient puissamment établis autrefois sur le bord de cette rivière, où ils envoyèrent pendant quelques années de suite beaucoup de monde, pour augmenter les premiers établissemens qu'ils y avoient commencés. On n'y voit aujourd'hui aucun François, mais seulement des *Galibis*, qui sont les seuls qui ayent leurs habitations sur ses rivages. Au-

delà de *Conamama*, est *Irakou*, rivière habitée par des *Tayras*. On appelle de ce nom les Sauvages qui sont campés à l'embouchure des rivières, pour les distinguer de ceux qu'on nomme *Itouranés*, qui en Galiby, veut dire habitans des montagnes.

Après *Irakou*, on trouve *Organa*, appelé communément *Organabo*. *Organabo* est proprement une grande *Crique*, pour parler le langage du pays, où l'on voit quelques Indiens établis.

Amana est une des grandes rivières qui se trouvent depuis *Kourou*. Son embouchure a plus d'une demie lieuë de large. Les terres qu'elle arrose fournissent abondamment les secours nécessaires à la subsistance des Indiens qui sont établis sur ses rives. D'ailleurs, la pêche, qui est très-abondante, y attire beaucoup d'Indiens, attendu qu'ils sont presque tous Ichtyophages, pendant la plus grande partie de l'année. Enfin il ne reste plus, pour achever de décrire les rivières qu'on voit en côtoyant toujours depuis l'Amazone jusques à

Suriname, que de parler de Marony.

Marony est cette rivière qui sert de bornes aux François, & qui sépare le gouvernement de Cayenne d'avec les terres des Hollandois. Son embouchûre, qui est assez grande, est, par les sept degrés de latitude nord. Plusieurs autres rivières, qui se déchargent pendant son cours, la grossissent considérablement. Tout ce pays est assez peuplé par les Galibis. Les bords de Marony, de même que ceux des autres rivières, sont des terres fort basses, & inondées de mer haute. En un mot, toute cette côte est fort basse; même en allant un peu avant, on ne voit que des *savannes*, ou prairies, qui sont autant de marais en Hyver, & qui ne séchent que dans le fort de l'Été. C'est par ces *savannes* qu'on peut aller par terre depuis *Kourou* jusques à Suriname. Les déserteurs François qui n'ont point de canots, sçavent profiter de cette route, qui est assez familiere aux Sauvages de ces quartiers-là. Les Indiens qui habitent le long de toutes ces rivières, & qui sont d'ailleurs

assez officieux, ne manquent pas, au moindre signal qu'on leur fait, de venir chercher avec leurs *pyrogues* ceux qui se présentent. On arbore ordinairement un mouchoir, ou quelque guenillon blanc, sur quelque branche d'arbre, pour leur faire connoître qu'il y a quelqu'un qui demande passage. Voilà en peu de mots, une courte, mais fidelle Relation de toutes les côtes de la Guyane, & de tout ce qui y est le plus digne de remarque.

Cette grande Province, que nous avons acquise les premiers, est aujourd'hui comme partagée & soumise à plusieurs Puissances maritimes de l'Europe; & la France n'en occupe proprement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes qui ont été marquées de ce pays par la rivière de Marony, nous disputent encore les terres qui sont en-deçà de cette rivière. Les Portugais font toujours de nouvelles courses jusques auprès de Cayenne, & s'emparent insensiblement de toutes nos terres. Ils se sont avisés de venir

Pyrogues Indiennes

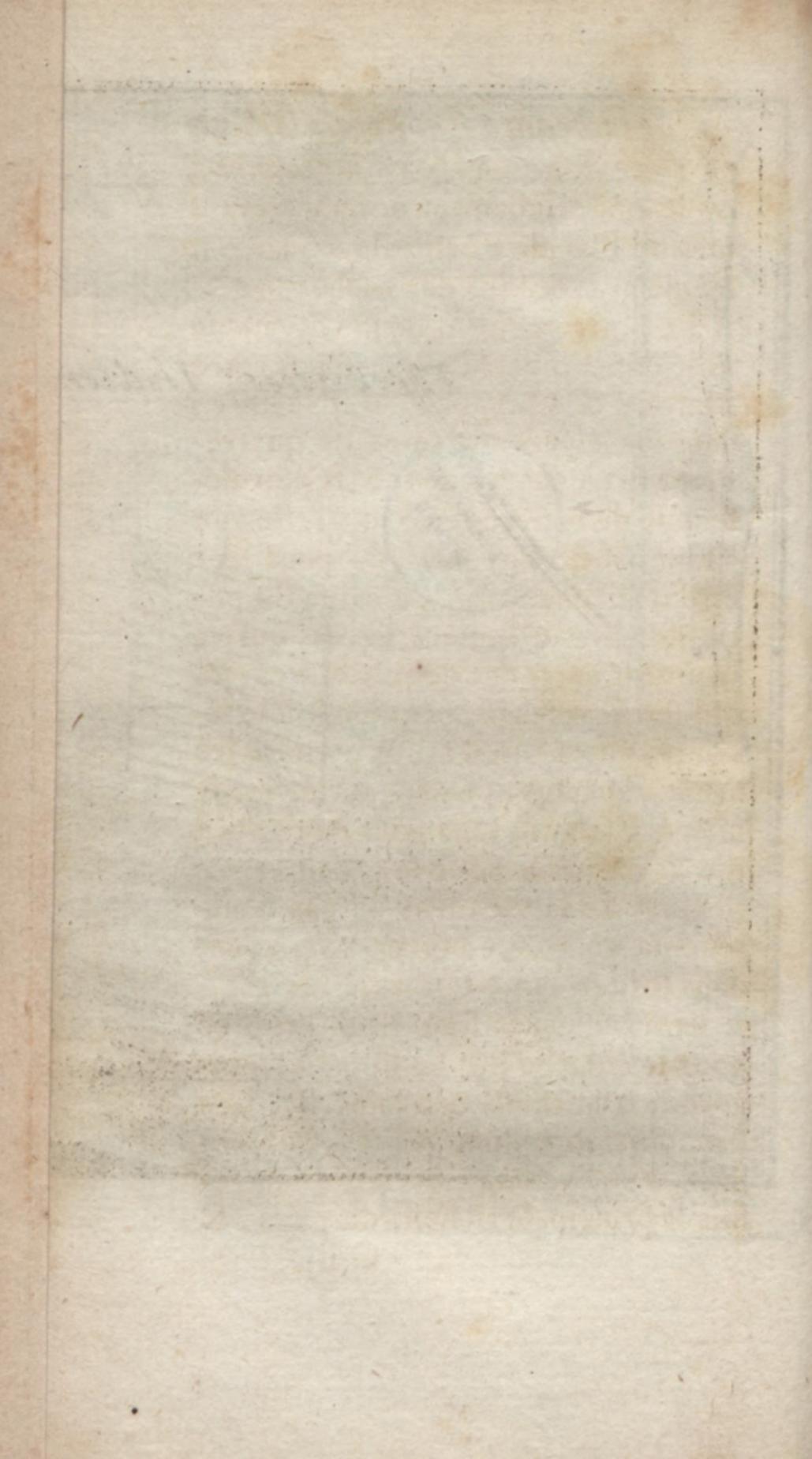


1. Pyrogue bordée de Bache avec un Tendelet

2. Petite Pyrogue appelée Couillara

3. Pagaye ou espece de Rame





en 1723 faire un abatý à *Ouyapok*, où ils ont érigé sur un poteau, les armes du Roi de Portugal, & les ont même gravées sur des rochers.

Le gouvernement de la Guyane se voit donc resserré aujourd'hui entre Marony & *Ouyapok*, c'est-à-dire, dans une espace de terre de quatre-vingt-dix à cent lieuës; & le peu d'étendue de la terre-ferme qui reste aux François de Cayenne, ne peut leur être d'aucune utilité, à cause du petit nombre d'Indiens libres qui se trouvent entre ces deux rivières, & qui seroient sans doute d'un foible secours, en cas qu'il fallût prendre les armes. De plus, on ne sçaitroit avoir aucun Esclave, tant pour la culture des terres que pour se procurer les besoins de la vie, n'ayant pas d'ailleurs la liberté de percer plus avant dans les terres.

Les Indiennes sont très-propres pour le ménage, & les hommes très-adroits à la chasse & à la pêche. Les François sont donc privés entièrement d'un avantage qui faisoit autrefois la principale richesse du pays, &

qui y attiroit des vaisseaux marchands. C'étoit au reste rendre un grand service à ces pauvres Indiens qui avoient le malheur d'être pris en guerre, & qui étoient faits par conséquent esclaves, que de leur donner, pour ainsi dire, la vie, en les allant traiter chez leurs vainqueurs, qui, fort souvent, les tuent, faute d'en trouver la défaite. Les Maîtres des Esclaves trouvoient en cela un double avantage; car ils se débarassoient de ces pauvres victimes, qui, très-souvent, leur sont à charge; & ils se procuroient par là des pièces de fer, de la toile, & autres choses qui leur sont d'un grand secours, & qu'ils cherchent avec empressement. Il faut joindre au commerce des Esclaves mille petites douceurs qu'on retiroit de ces Sauvages, qui aiment les François plus qu'aucune autre Nation de l'Europe; & qui étoient invités, par les bons traitemens qu'on leur faisoit, de venir souvent à Cayenne traiter des Hamaks (a),

(a) Lit portatif, tissu de coton, ou de pitte, large de sept à huit pieds.

des Pyrogues, des (a) Pagaras, des (b) Grages, des (c) Manarets, des (d) Coulevres, de l'Huile de Copaiü, des Tortuës, du Lamantin, des Perroquets, & plusieurs autres animaux curieux.

Mais on n'oseroit espérer que la Colonie se releve de long-tems de cette perte ; & il n'y a pas d'apparence qu'elle puisse se flatter de recouvrer un pays qu'elle avoit établi depuis long-tems, & qui lui a été injustement usurpé. Il seroit cependant fort à souhaiter qu'on apportât quelque remede à un mal dont toute cette Colonie se ressent, & qu'on empêchât les Portugais de venir faire désormais des établissemens sur les terres des François. Ils devroient, ce semble, se contenter des habitations qu'ils ont sur le bord septentrional du fleuve des Amazones, & ne pas venir encore s'établir, pour

(a) Panier où l'on porte ses provisions en voyage.

(b) Rape faite de petits cailloux enchassés sur du bois.

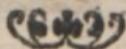
(c) Tamis fait d'une tige de palmier.

(d) Espèce de manche d'Hipocra du même bois, pour laisser égouter le suc de Manihoc.

ainfi dire , jufques aux portes de Cayenne , & réduire à une rude fervitude des Indiens libres qui ont été de tout tems affranchis de la domination des Portugais. Car enfin , après une longue poffeffion de plus de cent ans , confirmée par une habitation actuelle & continuée , fondée fur plufieurs conceptions de nos Rois , on ne comprend pas fur quel fondement ils veulent ainfi rencoigner dans un petit efpace, le Gouvernement de la Guyane , & s'emparer d'un pays qui ne leur a été connu qu'après les François , & dont Philippe IV. eut tant de foin de leur dérober la connoiffance. Les deux habitations de Corrupa & de Deftierro , fituées fur le bord feptentrional de l'Amazone , à plus de cent lieuës du Cap de Nord , étant poférieures à nos établifsemens , ne fçauroient donner aucune atteinte au droit que nous avons de leur demander un pays , dont nous avons exercé les premiers , pendant long-tems , les actes de légitimes poffeffeurs.

Au refte , quelque fpécieux prétexte qu'on pût oppofer , plufieurs

raisons détruiroient leurs prétentions en faveur des Espagnols, puisque ces derniers ont encore, & avoient, près de cent ans avant les Portugais, plusieurs habitations sur cette rivière, du côté de la source. Enfin les François étoient non-seulement établis, avant les Portugais, dans la Guyane; mais encore dans le Brésil, à Rio Janeyro, à Tamarica, à Rio grande, & à Maragnon où nous avons bâti un Fort, qu'ils appellent encore aujourd'hui le Fort Louïs de Maragnon, & que nous fumes obligés d'abandonner en 1615. Nous serions donc bien fondés à demander la restitution de tout ce pays; ou que du moins, en échange, les Portugais nous abandonnassent ce qu'ils occupent sur le rivage septentrional de la rivière des Amazones, & dans tout le reste de la Guyane, où les François sont établis avant eux.



CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cayenne.

CAYENNE est une Isle de seize lieuës de tour, située à la côte de la Guyane par les 4 degrés 56 minutes de latitude nord, & par les 332 de longitude; & séparée de la Terre-ferme par deux rivières, qui, en se réunissant, forment une espece de bassin. Cette Isle étoit habitée autrefois par les *Arikarets* & autres nations Indiennes qui sont presque éteintes, & que les François ont chassées depuis qu'ils s'y établirent les premiers en 1664. Sa figure est presque un quarré long, dont les recoins sont autant d'anses formées par des rochers qui s'avancent en pointe dans la mer, qu'elle laisse au nord.

Le premier établissement que les François firent d'abord à Cayenne, fut à la côte de Remire, qui est un quartier de l'Isle le plus riant & le plus fertile. Cet endroit fut non-seu-

CARTE DE
L'ISLE DE
CAYENNE

Echelle
de 4 Lieues Marines

1 2 3 4



Plan du Bourg de

CAYENNE

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOIS
CAYENNE





LE MUSEE
DE LA VILLE
DE CAYENNE

LeParmentier sculpteur



LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMMERCE
NEW YORK

lement habité par les François, mais encore par plusieurs Juifs, qui faisoient valoir cette Colonie naissante, & qu'ils furent obligés d'abandonner après que les Hollandois furent chassés de Cayenne. La plus grande partie prit le parti de passer à Suriname, où ils sont aujourd'hui puissamment établis. On abandonna dans la suite la Colonie de Remire; & on la transporta là où est bâti aujourd'hui le Bourg de Cayenne.

Ce Bourg, qui porte le même nom que l'Isle, est à une pointe, au bord de la mer, presque tout à l'entrée du Port. C'est là où l'on a coûtume de se rendre pour s'embarquer, quand on veut passer à la grande terre, & qu'on veut aller aux habitations qui sont autour de l'Isle, afin d'éviter les courans qui sont d'une rapidité incroyable sur la côte. Le Port n'est proprement qu'une rade assez découverte, & exposée au vent du nord qui souffle quelquefois furieusement; & dont l'entrée qui regarde le nord est assez difficile, à cause des bancs de sable & quelques rochers qui sont presque à

fleur d'eau : ce qui oblige souvent les vaisseaux de mouïller deux lieües au large, & de demander un Pilote, pour les entrer avec fureté : on est même obligé de ranger la terre, & de venir passer presque à une portée de pistolet des murailles de Cayenne.

Il n'y a guerres plus de cent cinquante *Cases* ou maisons dans le Bourg, d'assez mauvaise apparence, & dont la plûpart, ou, pour mieux dire, presque toutes ne sont bâties que de boüe, ou *boufillées*, comme l'on dit communément. On enduit le dedans de bouze de vache; après quoi on blanchit par-dessus. Il y en a quelques-unes qui sont de charpente, & à deux étages. Elles étoient autrefois couvertes de feüilles de palmier; mais les pertes que cauïoient les incendies qui y étoient assez ordinaires, & la crainte qu'elles ne réduisissent un jour tout le Bourg en cendres, ont obligé les habitans, depuis quelques années, à les couvrir de bois ou (a) *Bardeaux*; aussi depuis ce tems-

(a) Petite planche, longue de plus d'un pied, sur quatre pouces de large.

là, quoique les maisons soient sans cheminées, & qu'on y allume le feu sans menagement, il arrive très-rarement aucun mauvais accident.

La maison du Gouverneur, qui est dans le Bourg, est assez logeable. Du tems que les Hollandois étoient maîtres de Cayenne, le Gouverneur se tenoit ordinairement dans le Fort.

Ce Fort, dont la garde en est confiée à six hommes qu'on relève une fois en 24 heures, est sur un tertre au bord de la mer, qui commande la rade, toute l'isle, & découvre de bien loin les bâtimens qui viennent à Cayenne, ou qui vont seulement reconnoître la terre. Il y a un magasin à poudre, & au milieu une citerne tout-à-fait négligée, reste des ouvrages des Hollandois. Les Peres Jesuites sont assez bien logés, pour un pays où les maisons, pour l'ordinaire, ne sont que de terre. Ils étoient, en 1736, dix Peres, & trois Freres, non-seulement occupés à desservir les Paroisses qui sont dans l'isle & la terre-ferme, mais encore à faire des Missions avec beaucoup de zèle parmi les Sau-

vages, & administrer les Sacremens dans les habitations aux Esclaves malades. L'Eglise qui est dans le Bourg ne dément point le caractère de petitesse & de pauvreté de tout le reste des bâtimens. On peut cependant dire que c'est ce qu'il y a de mieux bâti dans le pays que cette petite Paroisse, où l'air est quelquefois infecté par la mauvaise odeur qui exhale des corps des Negres, & où l'on auroit peine à se remuer, si toute la Colonie y étoit assemblée.

L'enceinte de Cayenne est fort basse, d'une figure hexagonade irrégulière, & fortifiée par cinq mauvais bastions, où il y a plusieurs pièces de canons en batterie, dont la plupart sont sans affut. Les fossés n'y sont ni profonds, ni bien entretenus. La Garnison a été presque toujours de 200 hommes de troupes réglées, qui faisoient quatre compagnies détachées de la Marine. Elle a été augmentée en 1724 de deux compagnies de plus. Outre l'Etat Major, il y a un Conseil Souverain, où le Commissaire Ordonnateur préside ordinairement en

l'absence du Gouverneur, dont la justice étoit autrefois entre ses mains. Cette Cour juge en dernier ressort, & connoit de toutes les affaires qui regardent les habitans.

La nécessité de faire valoir les terres, oblige tous les François de se tenir sur ses habitations. C'est ce qui rend le bourg de Cayenne ordinairement fort désert. On ne voit pas même quelquefois une ame dans les rues: & on pourroit, pour ainsi dire, tuer une personne en plein jour, sans risquer d'être apperçû par qui que ce soit. Ce n'est donc qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des revuës, que Cayenne est peuplée. On voit venir alors les habitans dans leurs canots, & quelquefois les Créoles dans leur hamak, avec une suite de Nègres & de Nègresses, qui portent de la Volaille, de la Cassave, du (a) *Tafia*, des Racines, & les autres provisions nécessaires pour tout le tems qu'ils ont à rester.

Les habitans de Cayenne sont fort affables, libéraux, & reçoivent les

(a) Eau-de-vie de Sucre.

Etrangers avec tous les agrémens possibles. Quoiqu'ils parlent tous François, à peine leurs enfans savent-ils deux mots de cette langue. Leur jargon tient beaucoup du Nègre, sur tout par la maniere de prononcer. Les Nègresses, à qui on est obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots de leur pays. On peut cependant dire que le langage *Creol* de Cayenne est moins ridicule que celui des Isles. Les Créoles aussi sont mieux faites qu'ailleurs : elles n'ont pas le teint jaune ou pâle, comme celles de la Martinique & de St Domingo. Elles ont naturellement beaucoup d'esprit, qui se fait remarquer sur tout en celles qui ont été élevées en France. La propreté, qui leur est naturelle, & qui ne contribue pas peu à l'heureuse santé dont elles jouissent, seroit fort louïable, si elle ne passoit pas les justes bornes. En effet, elles aiment beaucoup le faste : & Cayenne a cela de commun avec les autres Isles, où, pour satisfaire la vanité des femmes, les maris sont obligés, pour ainsi dire,

re,

re, de mettre la main à la bourse à chaque Bâtiment qui arrive ; ce qui dérange infiniment leurs affaires. Aussi une loi qui éloigneroit le luxe des familles particulieres, feroit la richesse & l'avancement des Colonies.

Les divers changemens arrivés à Cayenne depuis les premiers établissemens, ont dépeuplé considérablement cette Colonie. Les François s'appliquoient dans le commencement avec autant de soin, que d'habileté, à faire valoir leurs habitations. Les profits que les vaisseaux marchands retiroient du commerce qu'ils faisoient en ces pays éloignés, firent naître de la jalousie aux Hollandois, qui multiplioient depuis long-tems leurs richesses par les denrées & les autres marchandises qu'ils venoient vendre aux Colonies Françoises : aussi employerent-ils tout ce qui leur fut possible, pour usurper les établissemens des François. Ils envoyèrent au commencement de l'année 1676 onze vaisseaux pour s'emparer de Cayenne, qu'ils eurent par surprise. Ils ne manquerent pas dès-

lors, non-seulement de rétablir, mais encore d'augmenter les travaux, de poser de nouvelles palissades, & d'élever des cavaliers, de placer plusieurs pieces de canon en divers endroits, en un mot de fortifier avec soin cette place. Ils y mirent une Garnison composée de quatre cens hommes de troupes réglées, & n'oublierent rien aussi pour les nouveaux établissemens qu'ils avoient commencés à Ouyapok & à Aproüiak, à l'insçû des François qui étoient établis à la côte de Remire. La bonté & l'étenduë des terres, la commodité des rivières pour le mouillage des vaisseaux, & l'esperance de découvrir des mines d'or ou d'argent, que quelques Indiens assûroient faussement y être, leur avoient inspiré ce dessein. Mais ils ne possederent pas long-tems ce pays, que nous avions acquis les premiers; & il falut qu'ils l'abandonnâssent le 20 Decembre de la même année, que M. le Maréchal d'Esfrées, Vice-Amiral de France, s'en rendit maître, après s'être présenté avec une Escadre de six vaisseaux,

quatre fregates, & un brûlot.

Après l'attaque & la prise de Cayenne, on fut ruiner les Colonies naissantes d'Ouyapok & d'Aproüak, où l'on voit encore les restes des Forts que l'on y avoit bâtis. L'éloignement de ces deux rivières à Cayenne, & les disgraces qui étoient arrivées aux Colonies Françoises qui s'y étoient établies, & que leur mauvaise conduite envers les Indiens avoit ruinées, avoient sans doute favorisé les établissemens des Hollandois. Les François ne songerent donc plus qu'à se bien affermir dans l'isle & dans la terre-ferme de Cayenne. On cultiva plus que jamais tout ce qui pouvoit intéresser le commerce; on attira plusieurs vaisseaux marchands, pour y venir trafiquer, & quantité de familles vinrent aussi s'y établir. Les Filbustiers ne contribuerent pas peu aussi à augmenter la Colonie, & à l'enrichir même par un grand nombre de piaftres qu'ils avoient apportés de la mer du Sud, & dont le moindre n'avoit pas moins de huit à dix mille livres. En effet, Cayenne étoit assez

peuplé, avant que M. Ducasse y vînt relâcher en 1688, dans la vûe d'aller prendre *Suriname* ; & où, sous les promesses de livrer au pillage cette riche Colonie, il engagea la plus grande partie des habitans de s'embarquer avec lui.

Après donc avoir levé quelques troupes de milice, & ayant fait tous les préparatifs nécessaires, on mit à la voile. Dès qu'on fut arrivé près de l'embouchure de la riviere de *Suriname*, où les Hollandois avoient coûtume d'y entretenir une Patache, ou grosse barque, pour observer de loin les vaisseaux qui voyagent sur cette côte, afin d'en donner dans l'instans connoissance au Gouverneur, quelques habitans de Cayenne se barbouillèrent le corps de Roucou, se mirent en (a) *camisa* ; & après s'être bien déguisés en Indiens, s'en furent avec un *Pyroque* surprendre cette grosse barque dont la garde en étoit confiée à cinq ou six soldats mal vêtus.

(a) Bande de toile de coton, peinte par quareaux, telle que la figure la représente, dont les Indiens se servent pour dérober à la vûe ce qui blesse la modestie.

tus, afin d'empêcher de donner avis à *Suriname* de leur arrivée. Tout fut assez bien jusques-là; & le dessein qu'on avoit de se rendre maître de *Suriname*, auroit sans doute réuffi, si, au lieu de mouïller pendant plusieurs jours à quelques lieües de cette place, de faire battre tous les matins & soirs la diane & la retraite, & tirer un coup de canon, comme l'on faisoit à bord du vaisseau que commandoit M. Ducasse, on eut été à toutes voiles surprendre les Hollandois & par mer & par terre. Mais au contraire nous donnâmes, par nos signaux & notre retardement, le tems aux ennemis de ramasser toutes leurs forces, de se retrancher soigneusement, & de garder jour & nuit toutes les avenues. Aussi nous fûmes vigoureusement repouffés dès que nous nous présentâmes : & la défense vigoureuse des Affiégés, à laquelle on ne s'attendoit pas, non-seulement coûta la perte de quelques-uns, mais encore nous mit dans la nécessité de décamper, sans avoir pû garantir beaucoup de Volontaires, qui furent faits prisonniers, & qu'on

envoya aux isles Françoises, où la richesse du pays, & l'espérance de faire fortune, les invita de rester.

C'est depuis ce tems-là que Cayenne n'a pû se relever de la perte de ses habitans. Il n'y en a guéres plus aujourd'hui de quatre-vingt-dix. On comptoit, il y a quelques années, dans le recensement général, cent vingt-cinq Indiens esclaves, tant hommes, que femmes, ou enfans; quinze cens Nègres travaillans, & payans Capitation; soixante Roucouries, dix-neuf Sucrieries, & quatre Indigoteries. Tous les Esclaves au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, donnent au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle, qu'on fait monter à six ou sept mille livres, & qui est payée avec les denrées du pays.

Presque tout Cayenne est un pays sabloneux, relevé de plusieurs montagnes ou collines, où l'on cultive les Canes à Sucre, le Roucou, l'Indigo, le Cacao, le Caffé, le Cotton, le gros Mill, le Maniok, & autres Racines, pour la nourriture des petits habi-

tans & des esclaves. Le reste de l'isle est un terrain fort bas ; & si marécageux en certains endroits, qu'on ne sçauroit aller par terre d'un bout à l'autre : ce qui oblige les habitans de faire presque tout le tour de l'isle, pour se rendre à leurs habitations. On y voit plusieurs chevaux, depuis que les Anglois de Baston & de la nouvelle York y viennent faire le commerce. Ils ne coûtent pas beaucoup à nourrir : dès qu'on est descendu de dessus, on leur ôte selle & bride, & on les laisse paître à leur gré ; car on ne les ferme point.

L'on y nourrit aussi des Moutons, & des Chèvres, & plusieurs troupeaux de boeufs, pour l'entretien desquels on est obligé de mettre le feu dans les (a) *Savanes*, au mois d'Août & Septembre, pour bonifier ces prairies, & les transformer en bons pâturages. Ces terres brûlées, au commencement des pluyes, poussent d'excellentes herbes. Aussi le Mouton & le Boeuf de Cayenne est de meilleur goût que celui des autres isles, où la

(a) *Prairies.*

viande de boucherie est détestable ; ce qui dépend sans doute de la bonté des pâturages. La nécessité de laisser multiplier ces bestiaux , fait qu'on n'en tuë guères : encore faut-il une permission du Gouverneur. Ils commencent cependant à faire merveilles : & ils deviendroient tous les jours beaucoup plus nombreux , sans les Tigres , qui font quelquefois de grands désordres. Ces animaux , dont les plus dangereux sont ceux qui sont fauves , & qu'on appelle dans le pays *Tigres rouges* , passent à la nage de la terre-ferme à l'isle , pour venir chercher curée : c'est ce qui fait un tort considérable aux habitans ; & on est souvent obligé d'assembler tous les Nègres & les Indiens chasseurs , pour aller à la chasse de ce furieux animal. Le Gouverneur avoit coûtume de faire donner autrefois un Boukanier , ou gros Fuzil , à l'Indien ou au Nègre qui en avoit tué quelqu'un. L'on promene encore aujourd'hui dans les habitations la mâchoire du Tigre , comme on fait en certaines Provinces de France , la peau de Loup : chacun donne

donne quelque chose, soit du Tafia, de la Toile, ou de la Viande salée. M. de la Barre, qui fut Gouverneur de Cayenne après qu'elle fut remise sous l'obéissance du Roi, fut le premier qui introduisit cet usage dans le pays, afin de porter par-là les Chasseurs à détruire les Tigres, qui étoient en très-grand nombre, & si préjudiciables à une Colonie naissante. L'auteur des Notes d'une Dissertation sur la rivière des Amazones, nous apprend qu'en 1665 & 1666, Cayenne n'eut pas de plus grand fleau au commencement de son établissement. Les Tigres, dit-il, passoient de la terre-ferme, pour venir enlever leurs bestiaux jusques dans les étables, avec tant de hardiesse, que les habitans se virent à la veille de tout abandonner, sans le prix que M. de la Barre, leur Gouverneur, promit à ceux qui en tueroient. Il leur faisoit donner en proye le Fusil dont ils avoient fait le coup; & outre cela, la peau du Tigre, dont il fit venir la mode en France, tant pour des manchons, que pour des caparaçons; afin qu'étant en com-

merce, & de débit, l'intérêt de ce double prix encourageât les Habitans à faire la guerre à ces cruels animaux, & à les exterminer. Cet expédient leur a si bien réussi, qu'ils n'en sont plus incommodés, & l'on peut dire que M. de la Barre fut, en cette rencontre, le restaurateur de cette Colonie, comme il en avoit été le fondateur, peu de tems auparavant.

Quoique Cayenne soit une isle montagneuse & remplie de forêts, elle ne laisse pas de manquer de bois en certains endroits, & surtout à la côte, où l'on est obligé de brûler aux Sucreries des *Bagasses*, c'est-à-dire, des Cannes à sucre, qu'on a passé deux fois au moulin, & dont on ne sçauroit rien tirer. Cette isle ne manque pas de chasse; on ne voit partout que des Perroquets, des Ramiers, des (a) Agouthys. Ces derniers se multiplient plus que les Lapins en France. On y tuë des (b) Tathous, des Faisans, des Perdrix, des Biches, des Cochons, des

(a) *Cuniculus Indicus*. Gesh.

(b) *Tatus*. Gesh.

(a) Paks, dont les habitans en font leur mets le plus délicat ; en effet le Pak est le gibier le plus délicieux de l'isle ; & il ne cede presque au Lièvre qu'en grosseur.

Le séjour des habitations est beaucoup plus agréable, & est à préférer à celui de Cayenne. On n'y manque de rien chez les gros habitans, surtout quand il arrive souvent des vaisseaux marchands. On y fait bonne chère, & on y a tout à portée. On y entretient ordinairement une bonne basse cour, où l'on fait élever des Poules, qui sont merveilleuses, quand on les tuë après qu'elles ont été nourries au Mill pendant quelque tems, des Coqs-d'Inde, des Pigeons, des Canards, des Cochons. D'ailleurs on a un, & même plusieurs chasseurs & pêcheurs. Les Perroquets sont fort bons à la soupe & en dobe. Les Canards sauvages sont excellens ; mais les Perdrix, de même que les Faisans, ont un goût fade : leur chair est comme de la filasse ; & on ne doit point épargner en general le lard, pour

(*) *Paca Brasiliensibus.* Marcgr.

apréter le gibier du pays. Le meilleur poisson du monde se pêche à Cayenne; outre quelques especes qui sont communes aux autres isles, la mer & les rivières en fournissent quantité d'autres, qui leur sont tout-à-fait inconnuës.

On a soin aussi de cultiver un jardin, pour se procurer quelques petites douceurs. Les arbres fruitiers qu'on apporte de France, & qu'on a voulu plusieurs fois provigner, ne sçauroient s'accommoder de ce climat. En revanche, les herbes potageres y viennent à merveilles; & on y fait des bonnes salades avec la Laituë, le Cerfeuil, la Pimpinelle, la Chicorée & le Celery. On cultive des petits Pois, des Citroüilles, des Potyrons, & des Melons d'eau, qui sont d'un goût délicieux, & avec lesquels on se désaltère dans les grandes chaleurs. On se regale aussi avec plusieurs fruits du pays, qui ne sont pas mauvais, comme l'Ananas blanc & jaune, la Goyave, le (a) Corrossol

(a) *Guanabanns, fructu virecente, reticulato,*
Plum. Gen.

de la France Equinoxiale. 53

franch, la Papaye, & quelques autres dont on en fait quantité de confitures. On y méprise des Citrons & des Oranges, qu'on effimeroit fort en France. On fait un bon ragoût, dans les jours maigres, avec des Epinards du pays. Ce sont les feuilles de (a) Tayouc, dont les racines servent de nourriture aux esclaves. On apprête aussi, sous le même nom d'Epinars, une plante qui se trouve dans les nouveaux abba-fys, & qui ne differe presque en rien du *Phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. Je crois que ce n'est qu'une variété de la même plante, quela diversité du climat a renduë un peu différente. On mange des bonnes Figues : & la Vigne y vient parfaitement bien ; mais on a bien de la peine à sauver les Raisins, à cause des Oiseaux, & sur tout des Fourmis, qui les désolent entièrement. Il n'y a rien de si aisé, que d'avoir dans son jardin des Raisins dans toutes les saisons. On n'a, pour cela, qu'à partager la Treille en deux, & la couper al-

(a) *Arum maximum, Egyptianum, quod vulgè Colocasia. C. B. Pin.*

ternativement ; c'est-à-dire , la moitié, un mois ; & l'autre moitié, le mois suivant. On aura le plaisir, par ce moyen, de voir donner à la Vigne des fruits, pendant tous les mois de l'année. A dire le vrai, les Raisins ne meurissent qu'avec peine en hyver, à cause des grosses pluyes ; ce qui fait qu'ils ont un petit goût d'acide dans leur plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, de faire du Vin avec des Raisins du pays. Ce Vin de Treille est bon, & même de garde, pourvû qu'on le laisse fermenter, pendant sept à huit jours, avant de le mettre en bouteilles. Il seroit à souhaiter qu'on provi gnât assez la Vigne, pour qu'elle pût servir de quelque ressource, dans un besoin, tant pour dire la Messe, que pour soulager ceux qui ont le malheur de tomber malades dans les grandes disettes, où le Vin est une des premières choses qui a coûtume de manquer.

Les Créoles se régalent souvent de plusieurs mets singuliers ; entre autres, d'un ragoût de Racines

de la France Equinoxiale. 55

(a) d'Ygnyame, de Tayoue, ou des sémences de (b) Karoulou, qu'on fait bouillir avec beaucoup de Piment. Ils mangent à grosses poignées cette espèce de bouillie. Les Créols aiment infiniment le fruit de Piment, ou de Poivre d'Inde, quoiqu'il mette le feu à la bouche. Ce fruit leur tient lieu de toutes sortes d'épiceries : aussi ils ne sçauroient rien manger, qui ne soit bien pimenté, & sur tout le poisson. On est même dans l'usage, soit en gras, soit en maigre, de mettre toujours sur la salière quelque fruits de Piment, & principalement cette espèce qu'ils appellent *Piment Bouc*. Les Créoles préfèrent encore, au meilleur Pain du monde, la *Cassave*, qu'elles mangent rarement sèche ; car elles la font toujours tremper dans l'eau, ou dans quelque sauce : C'est, sans doute, cette nourriture qui leur donne cette couleur pâle, & qui fait qu'elles n'ont point de coloris. On ne mange que très-rarement à Cayenne, ou,

(a) *Polygonum scandens, esculentum, radice albâ, crassissimâ.*

(b) *Ketmia Brasiliensis, folio Ficus, fructu pyramidato, sulcato. I. R. H.*

pour mieux dire, presque jamais, de la *Coaque*, qui est la nourriture ordinaire des Portugais de Para, du Maragnan, & des peuples qui sont sur les rivages du fleuve des Amazones. La *Coaque* n'est autre chose que la farine de Maniok, qu'on étend sur une platine de fer, ou de terre, au-dessous de laquelle on fait du feu, de même que si on vouloit faire de la Cassave. On a soin de remuer cette farine, lorsque la chaleur commence à la pénétrer, afin d'empêcher qu'elle ne se lie; & on la réduit ordinairement en manière de dragées. Les Indiens Portugais, quand ils veulent prendre leurs repas, ils mettent une poignée de *Coaque* dans le creux de la main, qui leur sert d'assiette; & de-là ils la font sauter adroitement dans la bouche; l'on boit par-dessus une bonne coïye d'eau & de boisson: & voilà leur repas pris. C'est la manière ordinaire de se nourrir, non-seulement chez les Sauvages, mais encore chez les Portugais limitrophes des Amazones. Ils sont faits à cette vie frugale: aussi sont-ils très-propres pour la

découverte des terres , & pour les longs voyages , où il faut se charger le moins qu'on peut, & ne porter avec soi , que les choses les plus nécessaires. La *Coaque* a un avantage par-dessus la *Cassave* ; c'est que celle-là se conserve à merveilles , pourvû qu'elle soit à couvert de l'eau : au lieu que l'autre ne sçauroit être gardée long-tems , sans se gâter. Les vaisseaux Portugais , qui vont trafiquer dans ces quartiers-là , ne manquent pas d'en faire provision pour leur usage , surtout quand l'Equipage se trouve court de vivres.

Il seroit inutile de décrire ici le *Maniok* , & la maniere de faire la *Cassave*. Cela est trop connu aujourd'hui , & se trouve dans un trop grand nombre de *Rélations* , pour m'y arrêter. Je dirai seulement deux mots sur la culture de cette Plante.

On distingue d'abord le *Maniok* en plusieurs especes ; sçavoir , en bois branchu , ou bois maillé , bois d'oziers , bois blanc , bois gris , & bois rouge , ainsi appellé , à cause de la couleur de la tige ou de la racine.

Toutes ces sortes de Maniok, qui sont celles qui sont connuës aux habitans du pays, se plantent à-peu-près de la même maniere : sçavoir, dans les terrains élevés, on fait des trous, dans lesquels on met un peu en pente un ou deux morceaux de bois d'environ demi pied de long, qu'on a soin de couvrir ensuite d'un peu de terre. Dans les terres basses & plattes, afin d'empêcher le Maniok de pourrir, on fait des grosses mottes, dans lesquelles on plante ordinairement quatre bouts de bois. On a coûtume de faire ces trous assez près les uns des autres ; & il n'y a que le bois qu'on appelle branchu, parce qu'il s'étend beaucoup à la ronde, qui demande d'être planté à quatre pieds de distance. La meilleure de toutes ces espèces de Maniok est le bois maillé, ainsi nommé du nom des Indiens d'où il a été apporté. Le bois d'oziers, qui ne se plante pour l'ordinaire que dans un terrain sabloneux, vient d'une grosseur extraordinaire. Ses racines, de même que celles des autres espèces, sont ramassées en maniere de grosses

carottes, chacune desquelles a quelquefois plus d'un pied & demi de long, sur trois ou quatre pouces de grosseur. Enfin le Maniok, de même que certains fruits, devient plus ou moins gros, selon la qualité du terrain où il a été planté. Il se multiplie beaucoup mieux de bouture, que de graine. Le tems, auquel on a coûtume de l'arracher, est quinze ou dix-huit mois après qu'il a été planté, après lequel il devient *Mapou*; c'est-à-dire, il sèche entièrement dans la terre. Les habitans qui se trouvent courts de vivres, n'attendent pas que le Maniok aie dix-huit mois; ils l'arrachent avant même qu'il n'aie qu'un an.

Le Maniok est un poison mortel, non-seulement à l'homme, mais encore aux animaux, & surtout aux bêtes de somme, quoiqu'elles en mangent les feuilles & la racine avec beaucoup d'avidité, sans en être sensiblement incommodées. Il est surprenant qu'une racine, dont deux onces du suc donnent la mort à l'homme & à tous les autres animaux, même

jusqu'aux insectes, serve pourtant de nourriture à un nombre innombrable de nations répandues dans le vaste continent de l'Amérique. La racine crüe n'est point du tout dangereuse aux animaux ; au contraire, elle les affriande si fort, & principalement les Biches, qu'elles gâtent des pièces entières de Maniok, capables de nourrir un grand nombre d'esclaves. Il y a encore des insectes qui désolent cette plante, quand elle commence à pousser, au point qu'on a vû arriver des disettes de vivres. On est quelquefois obligé d'abandonner certains quartiers, quoiqu'excellens, à cause des fourmilières, qui ruinent entièrement tous les plantages. De toutes les Fourmis, les plus dangereuses sont celles qu'on appelle *Fourmis rouges*. Elles sont grandes presque d'un pouce : elles ont sur le devant deux pincettes longues d'une ligne & demie, fort dures & fort tranchantes, taillées en dents de scie : C'est avec ces pincettes qu'elles font tant de mal, & qu'elles coupent les jeunes feuilles de *Maniok* & des autres plantes. On n'a pas

de la France Equinoxiale. 61

trouvé jusques ici d'autre sécret, que de faire de grands trous aux fourmières, & d'y faire un grand feu. On en détruit par-là une partie; mais cela n'empêché pas qu'elles ne reviennent, quelque tems après, faire le même dégât qu'auparavant. Ce seroit faire un grand bien à la Colonie, que d'apprendre aux habitans le sécret de détruire entièrement ces animaux.

Outre ces espèces de Maniok, qu'on cultive pour faire la Cassave, & qui sont toutes très-dangereuses, il s'en trouve une autre espèce, qu'on appelle *Maniok sauvage*. Cette plante est tout-à-fait semblable aux précédentes, par son port extérieur; mais sa racine n'est point du tout nuisible. Les Nègres & les Indiens les mangent roties ou bouillies, de même que les *Batates* & les *Ignyames*.

Le climat sous lequel l'isle de Cayenne est située, est très-pluvieux; mais d'ailleurs fort sain: & on peut avancer avec justice, que c'est une des isles Françaises la plus avantageuse à la santé. Aussi on ne sçait ce que c'est que la maladie de Syam, qui

fait tant de ravage à la Martinique & à St Domingue, & qu'on appelle, avec raison, le Cimetière des François. Rarement y voit-on des Fièvres malignes, la petite Vérole, & tant d'autres maladies qui régnerent souvent en France. On ne sent pas non plus ces vives chaleurs, qui sont si incommodes dans les isles : & quoique Cayenne ne soit que par les quatre degrés & demi de latitude nord, les chaleurs y sont très-supportables en été, par le vent d'est, qui a coutume de s'élever tous les jours, sur les neuf heures du matin. A la vérité, la sécheresse & l'humidité y sont excessives; & on peut assurer, qu'il y pleut pendant neuf mois de l'année. C'est ce tems de pluye, qu'on appelle communément l'hyver. Le commencement de cette saison se manifeste par des petits grains, que l'on a coutume d'essuyer au mois d'Octobre; & que l'on nomme, dans le pays, pluies d'Acajou, parce que les fruits de ces arbres meurissent dans ce tems-là; & qui sont bien-tôt suivis de pluies continuelles. Il pleut, pour

l'ordinaire , pendant neuf mois de suite ; & les pluyes sont si abondantes durant l'hyver , que les habitans ne sçauroient conserver aucun meuble dans leurs cazes , à cause de la grande humidité que ces pluyes outrées y entretiennent pendant tout le reste de l'année.

Ces grosses pluyes , quoiqu'incommodés , sont cependant plus favorables pour les bestiaux , parce qu'ils trouvent par - tout de quoi pâître grassement : au lieu qu'en été la sécheresse est quelquefois si grande , que les campagnes sont toutes brûlées ; & il meurt souvent un grand nombre de Chevaux & de boeufs , autant pour faute de pâturage , que pour ne trouver une goûte d'eau à boire.

On peut ajouter à l'incommodité des pluyes , celle des (*a*) *Moustiques* , des (*a*) *Marangoins* , des (*a*) *Maks* , des (*b*) *Chiques* , des (*c*) *Tiques* , des (*c*) *Poux d'Agouthy* , des Fourmis , des (*d*) *Poux de bois* , des *Raverds* ou

(*a*) (*a*) (*a*) Différentes espèces de Couzin.

(*b*) *Pulex minutissimus* , *nigricans* , *Xique dictus*.

(*c*) (*c*) Espèces de *Ricinus*.

(*d*) Espèce de Fourmy.

Scarabés, & des Crapaux. Ces derniers cependant ne sont point du tout malfaisans, quoique le pays en soit tout couvert, & qu'ils se glissent jusques dans les chambres. Ils sont même très-utiles; car ils mangent les Fourmis qui sont si incommodes dans les maisons. Tous ces insectes se détruisent mutuellement les uns les autres, & se font une guerre continuelle; mais rien n'est si admirable qu'une espèce de Fourmy passagere, qu'on appelle communément *Fourmi-coureur*. Dès que ces animaux arrivent à un endroit, ils tuent tout, comme Mouches, Guešpes, *Raverds*, Araignées, & purgent entièrement les maisons de toutes les autres incommodités. Il n'y a pas même de Rats, quelques gros qu'ils soient, qui puissent leur résister, & ils en font un squelete parfait; enfin, c'est un bien pour les maisons par où cette fourmillière ambulante a passé. On est obligé de déloger pendant deux ou trois jours, que ces animaux ont coûtume de rester dans un endroit, pour n'en être pas vivement incommodé.

Un des insectes domestiques le plus à craindre, c'est le Poux de bois. Il n'est pas possible de concevoir le ravage qu'il fait en si peu de tems. Il met, en moins de 24 heures, en fil & grane une garde-robe, quelque remplie de linge & de hardes qu'elle soit. Il dévore, & fait une dentelle de tout ce qu'il trouve; il a pris même jusqu'au cuivre. Ce petit animal n'a qu'une ligne & demi de long, semblable en quelque maniere à une Fourmy, à la différence de la tête, qui se termine en une pointe noire très-dure, & d'une demi ligne de long. C'est avec cette petite pointe, comme avec une espèce de lime ou poinçon, qu'il détruit tout ce qu'il trouve. Un des meilleurs secrets pour détruire un animal si dangereux, c'est de mettre quelques pincées d'arsenic en poudre sur la trace ou le chemin que ces animaux se sont pratiqués. La senteur de ce minéral leur est si nuisible, qu'elle les fait disparoître pour long-tems. J'ai éprouvé que ceux sur lesquels je mettois tant soit peu d'arsenic, devenoient fort enflés, & crevoient peu de tems après.

A l'égard des *Mouffiques*, des *Maringoins* & des *Maks*, dont l'air en est quelquefois si couvert, qu'on pourroit, pour ainsi dire, les hacher; on ne voit pas de meilleur parti à prendre, pour s'en garentir, que de bien ferrer les portes & les fenêtres des maisons, dès que le soleil est couché. On est même obligé à faire du feu, afin de n'être pas cruellement tourmenté de ces animaux, qui succent jusqu'au sang, & empêchent les nuits entières de fermer la paupiere. La piqueure des *Maks* est encore bien plus sensible que celle des *Maringoins*, qu'on appelle en France Cousins. Le *Mak* est une espece de *Maringoin*, mais un peu plus gros, qui a au-devant deux longs éguillons fort roides, qu'il enfonce jusqu'au vif, comme si c'étoient des coups d'halaine. Chaque piqueure est toujours accompagnée d'une inflammation, avec une démangeaison insupportable. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un genre de mort plus rigoureux, que seroit celui d'exposer un homme nud à la cruelle importunité de ces

animaux. J'ai cependant ouï dire, qu'il y avoit eu autrefois des habitans qui avoient assez de cruauté, que de faire mourir leurs esclaves par un si cruel supplice.

Les *Tiques*, les *Poux d'Agouty*, & les *Chiques*, sont des animaux qui sont moins incommodés que ceux dont nous venons de parler : Mais on ne sçauroit s'en garentir dans le pays. La *Tique* est un animal très-petit. Les Moutons & les Chiens en sont ordinairement remplis. Ces petits animaux se tiennent sur des feuilles de différentes plantes. On ne manque pas de s'en remplir, pour peu qu'on touche, en passant, à quelque branche d'arbre, ou à quelque autre endroit où il y en a. Ils se colent fortement à la peau, d'où on les détache avec de l'eau chaude : encore laissent-ils toujours un venin, qui se fait sentir pendant plusieurs jours. Les *Poux d'Agouty*, qu'on appelle, à la Martinique & aux autres isles, *Bête rouge*, à cause de leur couleur, se nichent entre la surpeau & le cuir ; & causent une démangeaison si forte, qu'on ne sçau-

roit s'empêcher de se grater, quoiqu'il
l'on sçache d'ailleurs qu'en se gra-
tant, on se procure du mal, dont on
ne guérit qu'avec bien de la peine. On
a soin aussi de se laver dans l'eau chau-
de, & de se frotter avec du jus de Ci-
tron, pour faire tomber ces petites bê-
tes, dont on a quelquefois le corps
tout couvert. La *Chique* est une espé-
ce de Puce, dont elle a aussi la figu-
re & la couleur; mais plus petite qu'un
Ciron, dans le commencement. Cet
animal se place toujours sous la plan-
te des pieds, & sur tout entre l'ongle
& la chair. D'abord il est impercep-
tible; mais il grossit sensiblement en
très-peu de tems; & creuse toujours
bien avant, à proportion qu'il séjour-
ne dans quelque endroit. Il dépose,
dans un sac qui l'environne de toute
part, une infinité d'œufs, qu'on ne
peut distinguer qu'à la faveur d'un bon
Microscope. On connoit, quand on a
attrapé quelque *Chique*, par une dé-
mangeaison qu'on sent au pied: on ap-
perçoit, à ce même endroit qui dé-
mange, & au-dessous de la peau, une
pointe noire, plus ou moins grosse,

Telon la grosseur de la *Chique* Il faut, sur le champ, la tirer dehors. Les Nègres & les Indiens les tirent adroitement : Et on ne sçauroit guères les déraciner, sur tout quand elles sont profondément placées entre les ongles, sans causer beaucoup de douleur, à cause de l'extrême sensibilité de ces parties. On cerne ordinairement, avec une éguille, une grosse épingle, ou avec la pointe d'un petit couteau, qui est encore mieux, tout au tour ; & on enlève, par ce moyen, tout à la fois & le sac & la *Chique*. Si malheureusement ce sac, qui renferme les œufs, & qui leur sert de matrice, vient à créver, & qu'il en reste quelque petit brin dans la partie, on souffre, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dehors. Il se forme d'ailleurs un abcès, qui empêche très-souvent de marcher. Il n'est pas possible de pouvoir se garantir de ces sortes d'incommodités, dans les isles, sur tout dans les maisons, qui sont à rez-de-chauffée, & qui ne sont pas du tout pavées. On attrape cependant moins de ces insectes, quand on est toujours chauffé.

lé, & qu'on habite dans des lieux qui sont boisés, ou bien pavés. J'ai vû des esclaves se frotter la plante des pieds avec l'Huile de *Karapa*, pour en être moins incommodés : Mais cela n'empêche pas qu'ils n'en soyent toujours remplis, & qu'ils n'ayent souvent les pieds pourris des Chiques; d'autant plus qu'ils vont nus pieds, & qu'ils logent sur la terre.

Le climat de Cayenne étoit autrefois beaucoup plus pluvieux & plus incommode, avant qu'on eut défri-ché l'isle ; & les habitans y étoient sujets à des maladies très-fâcheuses. On a été long-tems que les esclaves ne pouvoient pas se multiplier, parce qu'il n'étoit pas possible de pouvoir sauver aucun Négrillon; ils mouroient presque aussitôt qu'ils venoient au monde. Aujourd'hui même ces pauvres enfans sont encore sujets à cette maladie, qu'on appelle si improprement, dans le pays, *Catharre*. Ce mal, que l'on peut nommer le fleau des enfans, est une Convulsion universelle, ou un véritable *Tetanos*. Il attaque principalement ceux qui sont nouvel-

lement nés; & les emporte, presque tous, en trois ou quatre jours. Il n'épargne pas même les grandes personnes, à quelque âge qu'elles soient. On n'a jamais vû, ou du moins très-rarement, qu'aucun Blanc, pour parler le langage du pays, aye été faisi de pareille maladie. On a constamment observé que les enfans sont plus sujets à ce cruel mal, le trois ou le quatre, jusques même au neuvième jour après leur naissance; de sorte que, s'ils passent neuf jours entiers sans en avoir aucune atteinte, les femmes les croient hors de danger, & les exposent hardiment à l'air. Il en est qui, en naissant, apportent cette maladie, & meurent aussi-tôt. On connoît ordinairement quand les enfans ont le *Tethanos*, qu'on nomme aussi tout court la Maladie, par la difficulté qu'ils ont à succer le lait, par la convulsion de la mâchoire: leur cri est tout-à-fait gêné, & différent de celui des autres enfans. Enfin la mâchoire se serre de plus en plus; les extrémités deviennent roides; & des mouvemens convulsifs, qui sont

l'avant-coureur de la mort, venant coup sur coup, enlèvent en peu de tems le malade.

A l'égard des adultes, ils résistent à la vérité plus long-tems que les enfans; mais ils ont toujours le malheur d'éprouver le même sort. La maladie se manifeste par une espèce de Torticolis, ou une douleur qu'on sent au col, & que les malades comparent à une corde qui les presse: la mâchoire se serre ensuite, & empêche d'avalier la nourriture; les bras & les jambes deviennent si roides, qu'en prenant le malade par un pied, ou par la tête, on le leve comme une pièce de bois. La roideur des membres n'est pas si continuellement soutenue, qu'il n'arrive plusieurs fois le jour quelques contractions involontaires. Ces accidens fatiguent si fort les malades, qu'ils jettent des hauts cris; ils demandent qu'on les soutienne; & on est même obligé de leur tenir la tête un peu élevée, pour leur faciliter la respiration, qui est fort gênée. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette maladie, c'est une faim insatiable,

infatiable, dont les malades sont quelquefois si fort pressés, qu'ils mangeroient à tout moment, si on vouloit les satisfaire, & s'ils avoient d'ailleurs la liberté d'avaler. La fièvre ne manque jamais de survenir; des sueurs copieuses se répandent dans toute l'habitude du corps; & le mal augmentant de plus en plus, le malade meurt avec des mouvemens convulsifs horribles.

La précaution la plus sûre pour arrêter le progrès d'un si cruel mal, est d'arroser les malades plusieurs fois par jour avec de l'eau la plus fraîche qu'on puisse trouver, & sur tout dès le moment que l'on s'apperçoit que les enfans ne peuvent téter qu'avec peine, & que leur mâchoire commence à se ferrer. Il faut réiterer ces aspersions, jusques à ce que ces fâcheux accidens soient dissipés, & que les parties du corps ayent repris leur première souplesse. Il est nécessaire de soutenir les forces du malade, sur tout des grandes personnes, par de bons bouillons, qu'il faut donner peu & souvent, dans l'intervale desquels

on doit leur faire prendre quelques cueillerées de vin. Il ne faut pas manquer non plus de mettre en usage le Mercure doux, ou l'Étioph minéral, en le mêlant avec des purgatifs, comme la Rhubarbe, le Diagrede, le Jalap. L'Extrait d'Aloës m'a aussi réuffi dans cette rencontre. Et supposé que le malade n'eût pas assez de liberté d'avaler des Bolus, en ce cas, on doit y fustituer une infusion de Sené, avec la Manne & les autres purgatifs ordinaires. Les esclaves que j'ai eu le bonheur de guérir dans la Colonie, sont autant de témoins du succès & de la bonté de cette méthode. Les Négresses, aujourd'hui, dès qu'elles s'apperçoivent que leurs enfans sont menacés de la Maladie, elles les baignent, sans autre façon, & les arrosent avec des grands (a) Couyes pleins d'eau.

Outre cette maladie, qui est assez particulière, on en voit d'autres dans le pays, qui ne sont pas moins remarquables, telles que le Ver de

(a) Espèce de grosse écuelle, fruit de Calebasier, coupé par le milieu, & vuïdé en-dedans.

Makaque. Ce Ver est gros comme un tuyau de plume, long d'un pouce, rouffâtre, ou d'un brun foncé; approchant, par la figure, à une Chenille. Il naît sous la peau, entre chair & cuir, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des articulations, & surtout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison qui survient à la peau, & qui est bien-tôt suivie d'un bouton, qui grossit insensiblement. Dès qu'on perce ces petites tumeurs, on trouve dedans cet animal, qui nage dans la sanie. On a soin de le tirer dehors, en pressant la peau, & en le prenant avec un petit morceau de bois fendu. Il y en a qui, pour hâter la sortie de ce Ver, mettent par-dessus de la crasse qui se trouve dans les pipes. Pour l'ordinaire, la playe se ferme d'elle-même, sans aucun secours. Les Indiens, les Nègres, & les Créols, sont sujets à cette espèce de Ver; & les étrangers contractent cette maladie par leur séjour dans le pays.

On voit quelquefois des Vers de Guinée parmi les esclaves nouvelle-

ment arrivés de la côte d'Afrique ; car les Nègres Créols ne sont point du tout sujets à ces sortes d'incommodités. Cette espèce particulière de Ver, vient en plusieurs endroits du corps, comme au col, au dos, aux bras, aux jambes, où ils sont situés en zigue-zague, longitudinalement, ou contournés sur eux-mêmes. Ce vil animal, que j'ai eu occasion d'observer une fois, est fort délié, à peu près comme un fil, & de la longueur quelquefois de six aulnes ; qui, avant de percer la peau, se fait connoître par une apostume, qui se forme à l'endroit où aboutit une de ses extrémités. On laisse ordinairement percer ces sortes de tumeurs par le Ver ; & dès qu'il sort dehors, on le roule au tour d'un petit morceau de bois rond, jusques à ce qu'on trouve quelque résistance. On revient, le lendemain, tortiller la partie du Ver qui se présente ; & on continuë ainsi pendant plusieurs jours, jusques à ce qu'enfin il soit entièrement dehors. On applique, chaque fois, des feuilles de Cotton brûlées, avec un peu d'Huile d'*Aouïara*. Cette

espèce de liniment excite le Ver à sortir. Si, par malheur, en le roulant, il vient à casser, la partie qui reste en dedans donne lieu à un abcès, qui fait beaucoup souffrir le malade, parce qu'il est accompagné de vives douleurs, qui s'étendent selon toute sa longueur. D'ailleurs, la playe se cicatrise difficilement; & les malades tombent, le plus souvent, dans une espèce de Marasme, qui les mene quelquefois jusques au tombeau.

On ne sçauroit mieux finir la description de Cayenne, que par celle de cinq petits islots, éloignés de quatre lieuës de terre, & qui sont vis-à-vis la côte de Remire. Quelques Sauvages assurent, je ne sçai par quelle tradition, qu'ils tenoient autrefois à l'isle de Cayenne. Il pourroit pourtant bien être, qu'ils diroient plus vrai qu'ils ne pensent: car la mer, qui gagne toujours avant dans la côte, en emportant la plus grande partie des terres qui regardent le nord, peut en avoir fait plusieurs petits islots, connus, par les François, sous le nom des *Islets de Remire*. Les deux plus éloignés

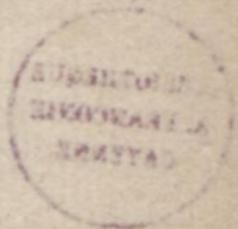
s'appellent *les deux Mammelles*, ou *les Fils*; parce qu'ils sont presque de la même grandeur, & qu'ils paroissent, de loin, l'un contre l'autre, comme deux jumeaux, & en pointe de mamelon. L'on nomme les trois autres, *le Pere*, *la Mere*, & *le Malingre*. Tous ces iflots, dont le plus grand n'a pas plus de trois quarts de lieuë de tour, sont des montagnes, ou des gros rochers, criblés, pour ainsi dire, par un grand nombre de fourmilières. On y envoyoit en exil, au commencement de l'établissement de la Colonie, ceux qui avoient commis quelque faute remarquable. Tous les endroits sont couverts de bois; & le gibier y est assez commun. On n'entend presque partout que le bruit des Ramiers, dont il y a une si prodigieuse quantité, qu'en moins d'une heure de tems, un chasseur en tuë autant qu'il en faut, pour régaler quatre ou cinq personnes.

Les habitans établis à la côte ont coûtume d'aller à ces écuëils faire la pêche de (a) l'Espadon, & des grosses

(a) *Gladius*. Jonston.

Tortuës de mer, qui se tiennent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues se viennent briser. C'est à la Fole que se fait cette sorte de pêche. Ce filet a environ quatorze ou vingt pieds de large, sur quarante à cinquante brasses de long : les mailles ont un pied en quarré : le fil, dont il est construit, n'a pas plus d'une ligne & demie de grosseur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pied de long, faits d'une tige épineuse d'une espèce de pied de Veau que les Indiens appellent (a) *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de liége. On amarre à la relingue, qui est au bas de la fole, quatre ou cinq grosses pierres, de quarante ou cinquante livres pésant, afin de la tenir bien tenduë. On met aux deux bouts, qui sont à fleur d'eau, des bouées : ces bouées sont aussi quelques gros morceaux de *Moucou-moucou*, qui servent à marquer précisément l'endroit où on a mis les filets. On les place ordinairement tout près des islots, ou de quelques brifants, parce que les Tortuës

(a) *Arum arborescens, spinosum.*



mâles (car on n'attrape jamais , à ces fortes de filets , des Tortuës femelles) vont brouter une plante marine , qu'ils appellent Mouffe , ou plutôt une espèce de (a) *Fucus* , qui croît sur les rochers qui sont à fleur d'eau. On fait soigneusement le quart ; c'est-à-dire , on va visiter , de tems en tems , les filets. On connoit quand la fole a chargé , comme l'on parle , lorsqu'elle cale , ou enfonce plus en un endroit qu'en un autre. Alors on isse vite la fole , pour avoir ce qui s'y est pris. Ces animaux , quoique monstrueux , ne sçauroient se dégager aisément de ces fortes de filets ; parce que les lames , qui sont assez élevées dans ces endroits , font aller & venir , d'un côté & d'autre , les deux bouts de la fole ; ce qui étourdit les Tortuës , & les embarrasse encore davantage. L'*Espadon* cependant se démène quelquefois si fort , dès qu'il se voit pris , qu'il s'échape , à la faveur des gros morceaux de filet qu'il a brisés. C'est aussi une marque pour connoître quand il a passé quelqu'un de ces poissons ,

(a) *Fucus opuntioides* , *Americanus* , *minor* , *Suz.*



Quand, en visitant les soles, on trouve des mailles emportées. Si on reste long-tems à visiter les filets, après qu'il s'y est pris quelques Tortuës, on les trouve ordinairement noyées & entièrement mortes.

Le tems propre pour *soles* les Tortuës, c'est depuis Janvier, jusques en May : Mais pour la pêche de l'*Espadon*, elle doit se faire au commencement de l'hyver, & sur tout lorsque le vent du nord régne, qui est ordinairement dans les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars. Ce vent est quelquefois si impétueux, qu'il brûle & déracine les plantes : les vaisseaux mêmes ne sçauroient sortir de la rade de Cayenne. Les *Espadons* ne passent pas si près de terre que les Tortuës. Aussi on a soin de placer un peu plus au large les soles. On est fort attentif de couper, avec une hache, le nez ou la défense de ce poisson, avant de l'isser dans le canot, sur tout quand il est fort gros, de peur qu'il ne blesse, ou qu'il ne tuë quelqu'un. A l'égard de la grosseur de l'*Espadon*, on en prend qui ont depuis deux, jus-

ques à trente pieds de long. La chair n'en est pas bonne ; & il n'y a que les Nègres & les Indiens qui en mangent. Ce n'est donc que le foye qui est de quelque utilité, à cause de la quantité d'Huile qu'on en tire, & qui sert à brûler dans les Sucreries. Il n'en est pas de même de la grosse Tortuë de mer, appelée en Indien *Ouyamoury*, dont la viande fraîche est excellente. On la sale aussi, pour la mieux conserver. Outre l'*Espadon* & la Tortuë de mer, on prend aussi, quoique rarement, du *Carret*, cette belle espèce de Tortuë dont l'écaille est si estimée. Peut-être que cet animal n'est pas si rare que l'on s' imagine ; & qu'on en pourroit faire une pêche régulière dans le pays, si l'on vouloit se donner la peine nécessaire pour de pareilles recherches. L'Ecaille, si estimée pour différens ouvrages, pourroit faire une partie du Commerce de Cayenne, dont nous allons parler dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Commerce de la Colonie.

APRE's que la plupart des Puissances maritimes de l'Europe eurent envoyé différentes Colonies en Amérique, il n'étoit pas possible de mieux faire, que d'enrichir ces pays nouvellement établis, en y introduisant le Commerce. C'est aussi par cette voye, que, de pays déserts & inhabités, nous en avons fait, non seulement des Colonies très-peuplées; mais encore nous avons formé les liens de cette société, qui sont aujourd'hui entre nous & tant de Peuples sauvages, & qui paroissoient d'abord féroces & intraitables.

C'est pour favoriser ce commerce si nécessaire aux Colonies Françoises, que Louis XIV. assûra la navigation des vaisseaux marchands, qui étoient troublés en leurs voyages; & qu'il donna un nouveau moyen à tous ses Sujets, de jouir de la liberté & des

richesses de ce commerce, en supprimant, en 1674, la Compagnie des Indes Occidentales, qui avoit été établie en 1669. On vit alors aborder aux Isles un plus grand nombre de vaisseaux qu'auparavant; le Royaume fut déchargé des denrées & des Manufactures superflues; l'argent demeura entre les mains des Sujets du Roi; les marchandises nécessaires furent débitées à bon marché; des gens sans emploi & sans bien, trouverent aisément l'un & l'autre; les Isles enfin furent habitées de plus de 25 mille personnes; & ces Colonies sont devenues aujourd'hui les plus riches, & les plus commerçantes de l'Amérique.

L'heureuse situation de Cayenne, & le voisinage du fleuve des Amazones, firent naître l'envie, à beaucoup de François, d'aller habiter dans ces pays éloignés, d'abord après son établissement, en 1664. La bonne qualité des marchandises qu'on en rapportoit, & les gains qu'on se promettoit de faire à l'avenir par ce commerce, exciterent aussi plusieurs marchands à y envoyer des vaisseaux. Le

Succès répondit aux espérances des Armateurs, qui, par le double profit qu'ils faisoient, non-seulement des denrées qu'ils y apportoient, mais encore par le retour de celles qu'ils avoient reçûes en échange, & qu'ils revendoient en France, furent invités de continuer à y venir commercer.

Le commerce d'aujourd'hui dans cette Colonie, roule sur beaucoup de (a) Roucou, assez de Sucre, & peu d'Indigo, du Caffé, du Cacao; & il n'y avoit même autrefois que le Sucre qui pût y attirer les vaisseaux marchands, quand le Roucou n'étoit point de débit. Le beau Sucre terré se vend sur les lieux dix écus le cent; & le brut ne vaut communément que seize à dix-huit livres. On ne livre ordinairement aux marchands que de ce dernier, parce que les habitans ont coûtume d'envoyer le plus beau pour leur compte, de même que les autres marchandises du pays, aux correspondans qu'ils ont en France, & qui les vendent au plus grand avan-

(a) Drogue, ou sorte de Fécule, qui sert aux Teinturiers.

tage de ceux qui les leur confient.

Quoique la plupart des gros habitans ne s'attachent qu'à faire du Sucre, comme au plus sûr moyen de s'enrichir, il n'est cependant pas si aisé d'y réussir que l'on pense : & il se trouve peu de gens propres pour faire valoir ces sortes d'établissmens. Voici, à peu près, tout ce qu'il faut à Cayenne avant d'établir une Sucrierie. La première, & la principale chose, c'est d'avoir d'abord une concession d'un terrain, s'il est possible, dont le fond soit d'une terre stable, noire, & mêlée de sable. Il est nécessaire d'avoir, le moins, vingt-cinq Nègres travaillans, & autant de Nègresses ; trente Boeufs tirans, & un pareil nombre de Chevaux, ou Cavaliers ; une bonne *Savanne* pour leur pâturage, où ils puissent paître aisément ; & de l'eau, sur tout, pour boire dans les grandes chaleurs. La garde de ces bestiaux doit être confiée à un bon Nègre, qui soit en état de les bien soigner dans le besoin, & prévenir toujours d'avoir la *Savanne* nette, afin que les bestiaux ne manquent pas.

d'herbes. On a besoin absolument de deux hommes de confiance, qui doivent concourir ensemble à faire valoir une Sucrerie ; sçavoir, un oecouome laborieux, pour la régir ; & un bon commandeur, pour veiller aux travaux des Nègres. Les bonnes qualités d'un commandeur, c'est d'être attaché au maître de l'habitation ; rendre tous les jours un fidèle compte à l'oecouome de ce qu'il y aura à faire ; d'avoir soin de faire travailler les esclaves ; de les châtier, quand ils l'ont mérité ; les compter, soir & matin, lorsqu'ils sont assemblés pour la priere ; leur faire faire la veillée ; en un mot, les occuper toujours, autant qu'il est raisonnable ; & ne les perdre, pour ainsi dire, jamais de vûë.

On peut rapporter à l'oeconomie une maison commode pour se loger ; qu'elle ne soit ni trop près, ni trop éloignée du moulin ; que les chambres sur tout soient bien ouvertes, afin de pouvoir voir de son lit, ou *hamak*, si le moulin tourne ; les Nègres qui entrent, ou qui sortent de la Sucrerie ; les kabrouets, ou petits

tombereaux , avec quoi on voiture les Canes ; enfin , que l'œil puisse se porter librement sur tout , afin de tenir les esclaves dans leur devoir. Un magasin est fort nécessaire , pour fermer à clef l'eau-de-vie , les provisions du maître , & les ustenciles nécessaires à une habitation , afin d'éviter d'être volé par les Nègres , accoutumés de longue main au vol & au mensonge. Outre ce magasin , il est à propos d'en avoir un second , & même qui soit beaucoup plus grand , sur tout quand on a à nourrir beaucoup d'esclaves , & qui doit servir aussi pour la décharge des vivres , comme gros Mill , Maniok , & autres Racines. On doit aussi bâtir près la maison une chambre , ou hôpital , destiné pour les Nègres , ou Nègresses malades. On doit se précautionner d'avoir une bonne boîte de remèdes bien choisis , & entre autres du Mercure , afin de traiter les *pyanistes* , ou vérolés , dont une habitation est toujours remplie. Il faut consacrer entièrement une ou deux Nègresses , non-seulement au service des malades ,

des, mais encore pour avoir soin d'entretenir une bonne basse-cour, où l'on élèvera des Poules, Canards, Pigeons, d'Indes, Cochons, & tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Enfin le bon œconome ne doit pas oublier de faire tous les jours un journal, & d'écrire ce qui se fait dans une habitation; & sur tout, de marquer, quand on tourne, le nombre des formes de Sucre que l'on aura fait par jour. Ordinairement, dans une habitation un peu riche, outre les Nègres travaillans, on en a d'autres qui sont Potiers, Charrons, Machoquers, Massons, & de tous les métiers qui peuvent être utiles à une Sucrierie. Voilà tout ce qui concerne un véritable établissement.

A l'égard du plantage des Cannes, il ne s'agit que de faire tous les ans des abbatis de 500 pas en quarré; & supposé que le terrain soit stable & permanent, c'est-à-dire, que les coupes annuelles des Cannes se trouvent égales, ou très-peu différentes, on ne sera obligé d'abattre du bois que les deux premières années. L'abbatis

qui doit être fait au plus tard à la fin de Juillet, doit être aussi brûlé pendant les trois mois d'Eté. Enfin, ce sont les pluies qui régulent ces sortes de travaux, aussi-bien que le plantage des Canes. C'est ordinairement depuis le mois de Novembre, jusques à la fin de Mars, qu'on a coûtume de les planter. On prend pour cela des morceaux de têtes de Canes d'un pied de long; on choisit celles qui ont plusieurs noeuds; on les met assez près les uns des autres; & on les couvre avec une houë d'un peu de terre. Ces Canes sont coupées dix-huit à vingt mois après qu'elles ont été plantées; & les rejettons, un an seulement après la première coupe. On porte ensuite les Canes au moulin avec des *kabrouets*, ou des charrettes à bretelles. Si le moulin se trouve un peu trop éloigné de l'abbatis, on a des relais, afin de soulager les bestiaux.

Les moulins à Sucre, dont on se sert à Cayenne, sont à peu près les mêmes que ceux des autres Isles. Ce sont trois rouleaux posés perpendicu-

lairement sur un chaffis, le plus grand desquels a douze pieds de long, & les deux petits cinq pieds seulement. Chaque rouleau est garni d'un tambour de fer, épais d'un pouce, & long de deux pieds. Ils sont arrêtés, en haut, par des sablières; & en bas, par quatre embasses, garnies chacune d'une crapaudine de cuivre, & de quatre coins de bois, que l'on serre, ou qu'on lâche, avec une masse de fer. On attache aux bras du moulin, qui ont quinze pieds de long, deux Bœufs, ou trois Chevaux ensemble, avec leur collier & trais. On place ordinairement ces moulins, dont la charpente doit être d'un bois dur & solide, sous une caze ou bâtiment de trente pieds en quarré, avec des galeries de six pieds de large. Les tambours des deux petits rouleaux, étant ferrés étroitement contre le grand, écrasent, avec force, les Cannes à Sucre qu'on y passe. Il y a un grand canot, au-dessous du chaffis, pour recevoir le vin des Cannes, qui en est exprimé; & qui est conduit, par une dale de bois, dans la Sucrerie.

La Sucrierie est une grande chambre, tout près du moulin, où il y a six grandes chaudières de cuivre, ou de fer. Toutes ces chaudières, si vous en exceptez la première, qui n'est destinée qu'à recevoir le suc des Cannes, sont montées sur un fourneau à deux ou trois ouvertures, par où l'on met le bois qui sert à faire boiïllir le Sucre. On jette, avec un grand cuillier de cuivre, le vin des Cannes, à proportion qu'il bout, d'une chaudière à l'autre, en commençant par la première, jusques à la dernière. Les deux premières de ces cinq chaudières, servent à faire jeter la grosse écume. La troisième, qu'on appelle la propre, est celle où l'on met, de tems en tems, & sur tout quand l'écume augmente, de l'eau de Chaux, ou de la lessive faite avec les cendres d'un bois qu'on appelle Bois de Canon. On nomme la quatrième chaudière, le flambeau, où l'on a soin d'entretenir toujours un grand feu. La cinquième ou la dernière, est la batterie : c'est là où se cuit entièrement le Sucre, comme disent les Sucriers. Ce Sucre, en-

core en syrop, se tire de cette batterie, pour être mis dans un grand bassin de cuivre, nommé rafraîchissoir. Dès qu'il commence à refroidir un peu, on le met dans un bec de corbin à deux anses, qu'on fait vuider, par un Nègre, dans des formes de terre faites en cône, longues d'un pied neuf pouces, épaisses de sept lignes, & larges, à la bâte, de près d'un pied. Après que le Sucre a resté environ douze heures dans les formes, on débouche le petit trou qui est au bas de chacune; & on a soin de les poser ensuite sur un pot à syrop: ces pots sont enflés par les côtés, & sont hauts d'environ un pied trois pouces. On laisse le Sucre en cet état, pendant quinze jours; après lesquels il est propre à recevoir sa première terre. Ce n'est proprement qu'à Cayenne qu'on est, depuis long-tems, dans l'usage de terrer tout le Sucre qu'on y fait. Les habitans trouvent à cela un double avantage: car le Sucre devient, non-seulement fort blanc; mais encore il perd, par ce moyen, cette qualité grasse, qui le fait syroper beaucoup

plus qu'il ne faut. On met ordinairement, avec une truelle, l'épaisseur d'un bon travers de doigt de terre sur chaque forme. Cette terre est une argile, ou plutôt une espèce de marne, qui, pour être bonne, ne doit être ni trop grasse, ni trop maigre. Les huit premiers jours passés, on lève la première terre des formes, pour y en mettre une seconde, qu'on laisse, au moins, trois semaines, tems auquel le Sucre a entièrement purgé son syrop : après quoi, l'on sort le Sucre des formes. On l'étend au soleil, sur des draps de grosse toile : & lorsqu'il est bien sec, on le met dans des grandes caisses, ou dans des futailles.

Le syrop qui a découlé des formes, est employé à faire du Sucre, de la même manière que nous venons de dire ci-dessus. L'un & l'autre doivent être bien écumés avec de grandes écumaires de cuivre, pour que le Sucre soit aussi blanc qu'il se puisse. On a trouvé le secret, depuis quelques années, de mettre à profit les écumes & le dernier syrop, dont on ne sçauroit faire que du mauvais Sucre,

en le faisant distiller avec un serpent
tin, dans la vûë d'en tirer de l'Eau-
de-vie. En effet, dès que le syrop a
fermenté pendant quelques jours dans
des canots, ou auges faites exprès,
& qu'il a contracté, par la fermenta-
tion, un petit goût d'acidité, il don-
ne, par la distillation, une liqueur
excellente, qu'on appelle dans le pays
Tafia, & dans les autres isles Guildi-
ve. Les Anglois estiment infini-
ment ces syrops qu'on laissoit au-
trefois perdre à Cayenne. Tous les
bâtimens de Baston, ou de la nouvelle
York, qui viennent commercer dans
le pays, chargent de cette marchan-
dise, qu'ils portent jusques dans le
Nord le plus reculé, où on la distile
pour en tirer de l'Eau-de-vie, qu'on
estime si nécessaire dans ces pays si
froids.

Les grandes pluyes de l'Hyver ne
sçauroient permettre de faire du Su-
cre pendant cette saison. Il faut que
les Sucriers prennent si bien leurs me-
sures pour faire tous les travaux en
Hyver, qu'ils n'ayent autre chose à
faire pendant l'Eté, que tourner les

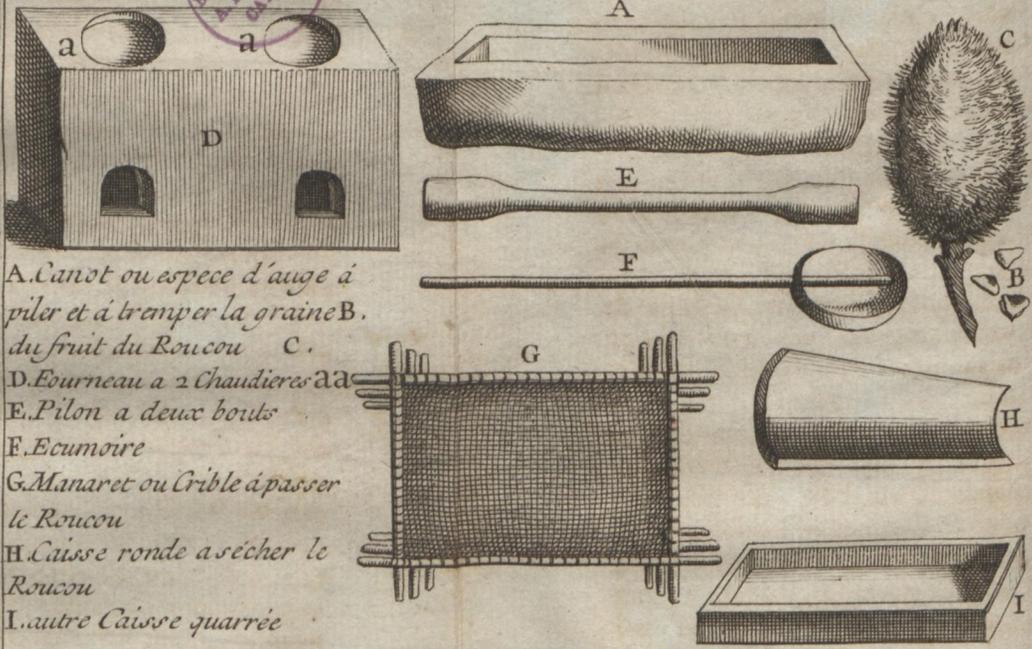
Cannes, & brûler les abbatis. Sans cette précaution, ils perdroient leur récolte.

Les petits habitans, au contraire, font le *Roucou* en Hyver. La sécheresse de l'Eté, qui est outrée, fait périr beaucoup de ces arbrisseaux; ou du moins elle sèche si fort leurs fruits, qu'ils ne rendent presque rien. On a soin cependant de les ramasser, pour ne pas empêcher les nouveaux de venir. Les vaisseaux marchands qui arrivent à Cayenne en Eté, & qui veulent charger du *Roucou*, sont souvent obligés d'attendre leur cargaison.

Le *Roucou*, sur lequel roule la principale partie du commerce de Cayenne, ne vient point naturellement dans aucun endroit de la Colonie. Cette plante ne paroît pas même dans les lieux où elle a été autrefois cultivée. Quelque soin que j'aye pris de m'informer comment elle avoit été transportée dans le pays, je n'en ai rien appris, sinon que les premiers François, qui furent chez les Indiens de ces quartiers-là, y trouverent quelques pieds de *Roucou*,
qu'ils

Instrumens dont on se sert pour faire le Roucou

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOISE
CAVENNE



- A. Caudet ou espece d'auge à piler et à tremper la graine
- B. du fruit du Roucou
- C. Eourneau a 2 Chaudieres
- D. Pilon a deux bouts
- E. Ecumoire
- F. Manaret ou Crible à passer le Roucou
- G. Caisse ronde a sécher le Roucou
- H. autre Caisse quarrée

qu'ils cultivoient avec soin, & qu'ils cultivent encore aujourd'hui, pour se barbouiller le visage, & les autres parties du corps. Quoiqu'il en soit, le Roucou est, pour ainsi dire, le soutien de cette Colonie. Il vaut ordinairement quinze, & quelquefois même jusques à vingt sols la livre. Il est d'un grand secours pour la teinturerie, où il sert à faire le jaune, le rouge, & autres couleurs. Voici en peu de mots comme l'on le cultive, & la manière dont l'on s'y prend pour le façonner.

On fait d'abord un abbatis de deux ou trois cens pas en quarré, ou plus ou moins grand, selon les forces de chaque habitant. Après y avoir mis le feu dans un tems convenable, on remuë légèrement la terre, à l'endroit où l'on doit sèmer le Roucou. On met ordinairement de dix en dix pieds de distance, cinq ou six graines ensemble, qu'on a eu soin de bien laver auparavant dans l'eau; ou bien, l'on fait une pépinière; & on transplante les jeunes pieds, quand ils ont cinq ou six mois, ou un an

tout au plus, à deux grands pas de distance, les mettant deux à deux, & n'oubliant pas de les sarcler de tems en tems, jusques à ce qu'ils soient devenus assez hauts pour n'être pas étouffés par les mauvaises herbes. Ces arbrisseaux s'élevent à la hauteur de huit à dix pieds; même, à la côte, jusques à vingt pieds. Dix-huit mois après être plantés, ils commencent à rapporter des fruits, ou des *Caboches* (c'est ainsi qu'on les nomme dans le pays) qu'on cueille en pliant les branches avec de longs crochets, lorsqu'ils sont dans leur maturité; ce qu'on connoît parce qu'ils commencent à devenir rouges, ou plutôt lorsqu'ils sont durs au toucher; car il s'en trouve qui ne sont que jaunir, quelques mûrs qu'ils soient.

On fait épelucher les fruits aussitôt qu'ils sont cueillis: le mieux, c'est de le faire avec les mains: on suppose qu'ils soient trop secs pour en séparer la graine; on en fait des tas, & on frappe par-dessus avec de gros bâtons. On pile cette graine dans des canots, ou espèces d'auges d'environ

de la France Equinoxiale. 99

dix pieds de long, jusqu'à ce qu'elle soit en pâte. On la retire de-là, pour la mettre tremper pendant l'espace de huit ou quinze jours tout au plus, dans d'autres grands canots, qui ont vingt ou trente pieds de longueur, sur un pied ou deux de profondeur. Si on l'y laissoit plus long-tems, elle rendroit à la vérité davantage; mais le Roucou n'en seroit pas si beau: il seroit même brun, tirant sur le noir, & très-puant. Après avoir laissé suffisamment tremper la graine, on la presse dans le même canot avec la main, pour que l'eau se charge mieux de cette teinture rouge, qu'on passe par un *manaret*, qui est une espèce de tamis plat, & presque quarré, fait de la tige d'une plante, qu'on appelle communément (a) *Arrouma*. On la fait bouillir ensuite dans des chaudières de fer, de neuf pouces de profondeur, sur un pied & demi de diamètre, montées sur des fourneaux d'une grandeur proportionnée, jusques à la consistance d'une bouillie. On a pour l'ordinaire deux chaudières, afin de

(a) Espèce de Palmier.

faire plus vîte. On a soin auffi d'ajouter de nouvelle eau rouge, à proportion qu'il s'en consume, & de jetter l'écume d'une chaudière à l'autre. Le Roucou étant fait, on cesse le feu; & il ne s'agit plus que de le mettre sécher au Soleil, dans des caisses rondes faites en goûtère, ou carrées, d'environ trois pieds de long, sur un pied & demi de large. Pour qu'il sèche mieux, on le casse par morceaux, & on le tourne dessus dessous; après quoi, on le serre dans des barils.

On fait piler de rechef la graine qu'on a déjà passé une fois par le *manaret*, ou tamis; & on la met tremper pendant trois semaines, à trois fois différentes, ou jusques à ce qu'enfin l'eau ne se charge plus d'aucune teinture. On fait bouillir la première & la seconde eau, ou infusion, pour en avoir du Roucou. La troisième eau est très-pâle, & ne sert qu'à faire de l'eau rouge, comme l'on dit dans le pays; c'est-à-dire, qu'elle n'est propre qu'à y faire tremper de nouvelle graine.

Les habitans de Cayenne, avant de livrer aux marchands leur Roucou,

de la France Equinoxiale. 101

ont coûtume de le faire piler, pour lui redonner un œil rouge; & le mettent en grosses masses de vingt à vingt-cinq livres pesant. Il est aujourd'hui de meilleure défaite, lorsqu'il est en petits pains de deux ou trois livres chacun, qu'on enveloppe avec des feuilles de Bananie ou de Baroulou.

On fait deux récoltes de Roucou par an; sçavoir, la récolte d'hyver, qui est en Décembre, Janvier & Février; & celle d'été, qu'on fait depuis le mois de May, jusques à la fin de Juillet. On pourroit en faire pendant tout le cours de l'année, si la sécheresse de l'été n'étoit pas excessive. Dans l'isle, à la côte de Remire, on fait du Roucou presqu'en toute saison. Ces arbrisseaux y durent jusques à dix ans: au lieu qu'à la grande terre, ils sont seulement bis-annuels, ou, tout au plus, ne vivent que trois ans; c'est ce qui oblige les habitans de faire souvent de nouveaux abbatis, & de renouveler, par conséquent, les plantations de Roucou.

Après le Roucou, la plus commune marchandise, & sur laquelle il y

avoit autrefois beaucoup à gagner, étoit l'Indigo, qu'on cultive encore aujourd'hui en quelques endroits de la Colonie, mais en très-petite quantité. La maniere ordinaire de le faire, est presque la même qu'on pratique à St Domingue, où elle fait une des richesses du pays. On se règle cependant, à Cayenne, différemment pour la culture, à cause des pluyes presque continuelles pendant les trois quarts de l'année. C'est ordinairement quelques jours avant ou après la Toussaints, qu'on sème la graine de cette plante, dans des petits trous qu'on fait à demi pied de distance; & dans chacun desquels on met quatre, cinq, ou six graines. Dès qu'il fait des légers pluyes, on voit bien-tôt germer ces graines nouvellement plantées. On coupe l'Indigo, pour la première fois, au bout de quatre mois; ensuite, toutes les six semaines, ou les deux mois. On en fait des paquets, comme des petites bottes de foin; & on en met jusques à 120 dans une cuve, qu'on nomme Pourriture. Cette cuve, qui a neuf pieds de large, sur quatre ou

cinq de profondeur, est bien maçon-
née, & revêtuë de bon ciment. On y
range, le mieux que l'on peut, tous
ces petits paquets, que l'on ceintre
avec des clefs de bois faites exprès.
On fait aller, dans cette cuve, beau-
coup d'eau, à la faveur d'une dale,
afin de faire bien tremper cette herbe,
que l'on laisse ainsi fermenter pendant
20 ou 24 heures, ou, pour mieux
dire, jusques à ce que l'eau aye baissé
environ deux pouces. On fait ensuite
couler cette eau dans la *Batterie*, qui
est une cuve semblable à la *Pourritu-*
re, où elle repose jusques au lende-
main, qu'on ne cesse de faire battre,
par deux Nègres, que jusques à ce que
le grain soit bien formé, & qu'il cale;
c'est-à-dire, qu'il paroisse quelque ré-
sidence, ou comme une espèce de sa-
ble, au fond d'une petite tasse d'ar-
gent, dans laquelle on fait des essais
de tems en tems. Le grain se forme,
pour l'ordinaire, en l'espace de deux
heures, & quelquefois plutôt. On lais-
se caler ou reposer l'Indigo pendant
un jour entier; au bout duquel, on
laisse les tuyaux ouverts, pour faire

couler toute l'eau de la batterie, jusques à ce qu'on voye sortir l'Indigo. Dès le moment, on les referme ; & on ramasse ce qui a resté au fond, qu'on met dans des sacs de grosse toile, longs d'un pied & demi, qu'on tient suspendus à un ratelier, pour que l'eau, qui s'y trouve mêlée, puisse s'égoûter aisément. Dès qu'il ne coule plus rien, on tire la pâte qui se trouve au fond des sacs : on la met sécher au soleil, dans des petites caisses de deux pieds & demi de long, jusques à ce qu'elle se sépare en divers morceaux : on la brasse ensuite avec une truelle, jusques à ce qu'elle soit bien liée : après quoi, on coupe l'Indigo par quarrceaux ; & on le met de rechef au soleil, jusques à ce qu'il puisse être en état d'être retourné aisément dans la caisse, sans laisser rien aux doigts. On achève, pour la dernière fois, de le faire sécher à l'ombre, pour être ensuite serré dans des barrils, où il ressuë, & se perfectionne davantage.

Cayenne a fait une perte considérable, depuis que la plupart des habi-

tans ont été obligés de cesser de faire de l'Indigo. Cette plante, qui faisoit autrefois la principale richesse du pays, s'est si fort démentie, & rend si peu aujourd'hui, qu'on n'en fait que très-peu. Une cuve d'Indigo coupé dans une même pièce de terre, rend assez bien; & plusieurs autres ne rendront presque rien. C'est avec raison qu'on pourroit l'appeller plante capricieuse. Le bel Indigo de Cayenne étoit aussi cuivré que celui des Isles, & se vendoit sur les lieux un écu la livre. Ne pourroit-on pas se promettre de rétablir les Indigoteries, en sémant la graine de cette espèce qu'on cultive à St Domingue? Peut-être encore viendroit-elle comme auparavant, si l'on pouvoit défricher ces pays noyés qui sont dans l'isle, & qui sont des terres excellentes.

On pourroit ajouter à cette perte, celle du commerce des Indiens esclaves. Ce commerce étoit autrefois considérable, & enrichissoit beaucoup la Colonie, tant par le grand nombre, que par le bon marché auquel on les achetoit; & qu'on reven-

doit ensuite le triple, & même davantage, aux marchands qui alloient aux Isles. Ordinairement, un grand Indien se vendoit cent écus; & une Indienne ne coûtoit pas davantage de deux cens, ou deux cens cinquante livres: au lieu qu'aujourd'hui, non-seulement on n'en voit que très-rarement; mais même, supposé qu'il y en aye quelqu'un à vendre, on ne les lâche pas à moins de huit cens francs. Depuis que les Portugais de Para se sont établis dans nos terres, les François n'oseroient s'écarter guères loin de Cayenne, & ne sçauroient monter un peu avant dans les rivières, sans beaucoup de risques. La manière qu'on avoit coutume de faire cette sorte de commerce, se pratiquoit ainsi.

Les (a) *Traiteurs* étant arrivés en quelque (b) *Karbet*, commencent d'abord à faire (c) *Banaret* avec le Capitaine de la Nation, & les autres Indiens du lieu; c'est-à-dire, leur faire

(a) Qui font le commerce d'Esclaves.

(b) Peuplade d'Indiens.

(c) Celui avec lequel on contracte quelque liaison d'amitié.

beaucoup d'amitié, & leur témoigner vouloir être bon camarade avec eux. Après les complimens ordinaires, qui ne sont pas forts longs, on sert à boire aux Traiteurs, qui ne doivent pas manquer, sur tout quand ils connoissent qu'il y a quelque chose à faire, à débiter par faire un présent au Capitaine, & lui demander ensuite s'il y a quelques esclaves à traiter chez lui. Pour l'ordinaire, le Capitaine, & les autres Indiens, ne s'ouvrent pas tout-à-coup, quoiqu'il y aye véritablement des esclaves, & qu'ils ayent bonne envie de s'en défaire. S'il y en a plusieurs, ils disent qu'il n'y en a qu'un ou deux: ils ajoutent toujours, qu'ils sont fort loin, quand bien même ils sont près du *Karbet*. Le Traiteur fait un choix de la (a) traite qu'il apporte, & en remplit autant de (b) *Kourkourous* qu'on dit qu'il y a d'esclaves à vendre. Un *Kourkourou* est une corbeille à jour ronde, de la longueur d'environ deux pieds, & large à son ouverture d'un pied. La valeur de la traite qu'on

(a) Marchandise propre pour le commerce.

(b) Sorte de petite Hotte.

donne pour chaque Indien, se monte ordinairement à une douzaine d'écus. Un *Kourkourou*, pour être bien assorti, doit être composé de six haches, six houës, six serpes, ou davantage, deux ou trois livres de belle (a) Rafade, la blanche & la bleuë est celle que les Indiens aiment le mieux, deux douzaines de couteaux Flamands, quelques brasses de toile blanche, comme platille, & toile de St Jean. Les petits miroirs, les zings, ou hamçons, les gros peignes de corne, des platines de fer à faire la cassave, quelque meules à éguiser les couteaux, sont encore des marchandises très-propres pour faire le commerce. Enfin, l'adresse du Traiteur est de ne montrer que petit à petit ce qu'il a envie de donner, afin que si les Indiens voyoient tout-à-la-fois, ils exigeroient toute la *traite* pour un ou deux esclaves, en eût-on pour en traiter une centaine. Il est nécessaire de donner aussi un présent aux Indiens qui vont chercher les esclaves; & on est obligé de leur confier, sur leur pa-

(a) Petits grains de Verre, de diverses couleurs.

role, les merceries. Ils reviennent, pour l'ordinaire ; & rarement font-ils banqueroute. Ils restent plus ou moins de tems, selon l'éloignement où sont les Indiens dont on veut se défaire. Quand ils sont de retour ; & qu'ils en emmenent plusieurs, ils n'ont garde de les conduire tous devant les *Traiteurs*. Ils se contentent d'en amener un ou deux seulement ; & ils laissent dans le bois les autres, qu'ils ont eû la précaution de bien cacher. Ils disent fort souvent au *Traiteur*, en lui livrant un ou deux Esclaves : *Tiens, Banaret*, voilà tout ce que j'ai pû trouver ; j'ai même donné toute la *traite* que tu m'avois confiée. Si le *Traiteur* sçait son métier, il caresse les Indiens du *Karbet*, & fait sur tout la cour au *Capitaine*, qui conduit ordinairement toute l'intrigue, afin de les porter à ne rien cacher. Si le *Capitaine* est content, il fait semblant d'envoyer voir s'il est possible d'en trouver quelque autre. On reste quelques jours à venir, pour faire accroire qu'on a été bien loin chercher ceux qu'on amenne de rechef, & qui sont toujours du

nombre de ceux qu'on a mis en réserve à quelques pas du *Karbet*. Enfin, si le Traiteur fait les choses fort honnêtement, & qu'il n'épargne pas sur tout les présens, il a insensiblement tous ces pauvres malheureux. Les Sauvages de la Guiane commercent avec toutes les ruses & toute la fourberie qu'ils sçavent : & il faut être un peu faits à eux, pour ne pas se laisser tromper, & pour mettre à l'abri de leurs mains, la *traite* qu'on apporte, & qui les affriande infiniment.

On a commencé, en 1721, à Cayenne à cultiver le Caffé. Quelques Déserteurs François, qui s'étoient réfugiés à *Suriname*, & qui revinrent ensuite à Cayenne, crurent pouvoir obtenir leur amnistie, en apportant avec eux quelques fruits de Caffé, que les Hollandois cultivoient déjà depuis quelque tems dans leur Colonie. D'abord après l'arrivée de ces fugitifs à Cayenne, on mit en terre ces fruits, qui leverent, & produisirent trois pieds de Caffé, dont on distribua ensuite les graines à plusieurs habitans.

de la France Equinoxiale. III

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve guéres ordinairement qu'à la hauteur de dix pieds. La racine produit une tige droite, grosse vers le bas deux fois comme le pouce, branchuë dès sa naissance. Les branches, qui sont opposées en croix, deux à deux, les unes aux autres, & étenduës à la ronde jusques à trois ou quatre pieds, forment un arbrisseau assez touffu, d'une figure presque pyramidale, estimable par sa beauté, mais plus encore par la bonté de son fruit. Les feüilles, qui ont demi pied de long, sur deux pouces & demi de large, viennent deux à deux, semblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes; d'un verd foncé par-dessus, d'un verd pâle au-dessous, & un peu ondées sur les bords. De leurs aisselles, naissent plusieurs fleurs, par étages, assez serrées, presque sans aucune odeur. Chaque fleur est un petit tuyau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant en quelque sorte à celles du petit Jamin, divisé en haut en cinq parties. La pistille qui est au fond, & qui enfile la fleur, est un très-petit bouton

aplati, verdâtre, surmonté par un filet fourchu d'environ demi pouce de long ; & devient, dans la suite, une baye ovale, verte dans son commencement, de couleur de cerise dans sa maturité ; & dans laquelle on trouve deux sémences, convexes d'un côté, aplaties de l'autre, & renfermées chacune dans une capsule blanchâtre.

Ces arbres fleurissent & donnent des fruits, principalement dans le tems des pluyes. Il paroissoit, dans le commencement de leur culture, qu'ils ne sçauroient s'accommoder de ce climat. L'extrême sécheresse de l'été en tuoit beaucoup : & les pluyes démesurées de l'hyver empêchoient les fruits de mûrir, & pourrissoient même les racines, à proportion qu'elles piquoient en fond. On avoit bien de la peine à pouvoir garantir les nouveaux plans de Caffé des légions, pour ainsi dire, de Fourmis, & d'autres insectes, qui les dévoroient. On a enfin surmonté tous ces obstacles. Ces arbrisseaux profitent parfaitement bien aujourd'hui : & dès qu'ils sont une fois bien venus, ils rappor-
tent

tent ordinairement, tous les ans, douze livres de Caffé. Il seroit à souhaiter pour la Colonie, que le Caffé se multipliât encore davantage, afin de lui donner plus de cours dans le commerce. Celui qu'on recueille est excellent : on le prendroit volontiers pour du Caffé de Moka, lorsqu'il est un peu suranné.

Au reste, le Caffé donne du fruit deux fois par an. La premiere récolte se fait dans le mois de Juin; & la seconde, vers Noël. Les branches qui fleurissent dans le mois de Juin, rapportent du fruit en Décembre : de même, celles sur lesquelles on voit des fleurs dans ce tems-là, donnent aussi des fruits dans le mois de Juin. Il se plaît mieux dans un terrain élevé, que dans un bas fond : il vient aussi beaucoup mieux dans les terres noires & grasses, qui sont assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Il est, enfin, plus aisé de multiplier ces sortes d'arbres de graine, que de les provigner par boutures ou marcottes.

On cultive encore à Cayenne le

Coton, qui est infiniment plus beau & plus fin, que celui des Isles, quoique ce soit pourtant la même espèce qu'on cultive par tout, & qu'on nomme, en Botanique, Coton Arbrisseau, à cause qu'il s'éleve à la hauteur de dix à douze pieds. Il est dommage qu'on ne le cultive pas davantage, pour en pouvoir faire un commerce réglé. Les marchands enlèvent le peu qu'ils trouvent à acheter; & en chargeroient volontiers une partie de leurs vaisseaux, s'il y en avoit assez dans le pays. La petite quantité qui se fait dans l'isle, ou à la terre-ferme, se consomme pour l'usage des habitans. Les Indiens en font de la toile pour se couvrir, & des beaux hamaks: mais rien n'approche de la beauté des bas & des gands qu'on tricotte à Cayenne. On a coûtume de faire deux récoltes de Coton chaque année: celle d'été est en Septembre & Octobre; & celle d'hyver en Janvier & Février.

La Pitte, qui est une espèce (a) d'Ananas, fournit encore une filasse d'un bon usage. Le fil en est plus fort

(a) *Ananas non aculeatus, Pitta dictus. Plum.*

& plus fin que la soye. Les Portugais en font des Bas, qui ne cèdent en rien, dit-on, par leur bonté & par leur finesse, aux Bas de soye. On croit que si la Pitte étoit en vogue en Europe, elle pourroit nuire aux manufactures de soye. Les Indiens teillent cette plante comme le Chanvre : ils s'en servent ordinairement à faire des cordes & des hamaks.

On s'est avisé à Cayenne, depuis quelques années, de planter du Cacao, qui réussit très-bien; ce qui a fait concevoir de grandes espérances en faveur de la Colonie. Il y avoit déjà en 1735, des habitans qui avoient fait cette année-là trois barriques de Cacao du nouveau plan. Si le Cacao de Cayenne commence d'être en faveur dans le commerce, on verra dans peu de tems bien des Cacaoyeres dans la Colonie. Quand ces arbres sont une fois venus, ils forment une espèce de forêt; & l'on se promene volontiers dans les plans de Cacao.

Outre ces marchandises, qui font aujourd'hui tout le commerce de Cayenne, on pourroit cultiver enco-

re nombre d'autres choses qui viennent naturellement dans la Colonie, & qui pourroient devenir, dans la suite, un objet assez considérable : Telles sont la Vanille, le Beaume de Copaï, le Beaume rouge, l'Ipecacuanha blanc, la Gomme gutte, l'Abuta, la Salse pareille, le Gayac, le Bois de Crabe, le Bois de Fer, le Bois violet, l'Ebène, le Bois de Roses, le Bois de Féroles.

On pourroit ajouter à toutes ces drogues, qui intéressent assez par elles-mêmes le commerce, quantité d'autres, qui, quoiqu'elles ne croissent pas naturellement dans le pays, viendroient parfaitement bien, même sans beaucoup de soin, si on vouloit se donner la peine de les cultiver, ainsi que la Cannelle, le Poivre, la grosse Casse du Brésil, celle des Isles, les Tamarins, le Jalap, la Scamonée, le Sang de Dragon, le Storax, le Camphrier, & une infinité d'autres choses.

Il n'y a proprement aujourd'hui que le Sucre & le Rocou sur lesquelles roulent, pour ainsi dire, le gros du commerce de la Colo-

nie. Les vaisseaux qui vont commercer dans le pays, bornent leurs cargaisons, au vin, à la farine, au bœuf salé, à des grosses toiles, & sur tout à des toiles peintes, ferremens, souliers, gros chapeaux, rasfade, & autres merceries; en un mot, ce qui est le plus nécessaire aux habitans: encore faut-il qu'ils ne s'en chargent pas beaucoup; car ils ne trouveroient pas aisément à s'en défaire, de même que des soyeries, eaux-de-vie & quinquaillerie, qui ne sont pas des marchandises propres pour la Colonie. Le peu de Nègres qu'il y a dans le pays, est cause qu'il n'y va pas beaucoup de vaisseaux marchands, & qu'ils sont souvent obligés d'attendre leur cargaison, parce qu'ils ne trouvent pas assez de marchandises prêtes pour embarquer.

Quelque petit que soit le commerce de Cayenne, les marchandises qui s'y font tous les ans sont estimées à deux cens cinquante mille livres, ou à cent mille écus. Le revenu en seroit bien plus considérable, si les habitans ne manquoient pas d'esclaves. C'est

ce qui fait qu'on use bien du terrain dans le pays, parce qu'on ne s'attache qu'à celui qui ne coûte pas beaucoup à cultiver, & qu'on laisse en friche des terres basses qui sont dans l'isle, & qui seroient excellentes, si elles étoient défrichées : Aussi voit-on peu d'habitations dans l'isle. La plupart des établissemens qu'on fait aujourd'hui, se font assez loin dans la grande terre, où l'on est obligé, par le peu de durée des terres, de faire tous les ans des nouveaux abbatis pour l'entretien des Sucrieries & des Roucouries. Cet éloignement est très-incommode, non-seulement pour le transport des marchandises, mais encore parce que les habitans ne sçauroient se rendre assez promptement à Cayenne, en cas d'allarme. Les terres que les Hollandois font valoir à Suriname, & dont cette Colonie tire toutes ses richesses, ne sont que de ces terres basses & inondées de mer haute : Ne pourrions-nous pas aussi, à leur exemple, dessécher & cultiver celles de Cayenne qui sont noyées, & y faire des nouveaux établissemens ? Mais,

pour cela, il faudroit des Nègres : & c'est précisément ce qui manque dans la Colonie. Il seroit donc fort à souhaiter, qu'on envoyât à Cayenne des vaisseaux négriers, afin de remplacer les esclaves, dont les habitans se trouvent dépourvus depuis long-tems. On rétabliroit plusieurs Sucreries, qui sont tombées, sans avoir pû les relever, faute de Nègres ; & on pourroit en faire même des nouvelles, en cultivant alors aisément tout ce qui pourroit intéresser le commerce. On inviteroit, sans doute, les vaisseaux marchands à venir trafiquer dans le pays : & on ne seroit point, par-là, exposé à des disettes si fâcheuses. Ce seroit enfin un moyen sûr, pour donner une nouvelle face à cette Colonie ; & l'unique, pour y maintenir l'abondance, & y faire fleurir le commerce.

C H A P I T R E I V.*Mœurs des Sauvages de la Guiane.*

QUELQUE rapport qu'ayent, en général, tous les Peuples Sauvages répandus dans le vaste continent de l'Amérique; ils ont cependant, en particulier, de certains usages, qui leur sont propres, & qui sont, pour ainsi dire, affectés à chaque nation. Les Sauvages de la Guiane ne se distinguent pas moins, par leur génie & leurs coûtumes, des Indiens de leur voisinage, que des autres peuples septentrionaux: & on remarque chez eux des pratiques assez singulieres, pour pouvoir piquer la curiosité des personnes qui aiment à étudier les hommes, & à connoître à fond le caractère des peuples de chaque pays.

Tous ceux qui nous ont donné des Relations de la Guiane, n'ont fait qu'effleurer, pour ainsi dire, le génie & les mœurs de ces peuples: & quelque

que soin qu'ils ayent eû à nous détailler tout ce qu'ils ont appris de plus particulier, il y a cependant bien des choses qui ont échapé à la diligence de ces Voyageurs. On peut même raisonnablement avancer, que les mœurs des Galibis, qui sont les Sauvages originaires de la plus grande partie de ce pays, ne sont que très-imparfaitement connuës. J'ai crû donc que ce que je pourrois dire sur cette matière, ne laisseroit peut-être pas d'être bien reçû, quoique quelques-uns en ayent déjà parlé succinctement avant moi.

Les Sauvages du continent de la Guiane, sont des hommes tout nuds, épars dans les bois, rougeâtres, de petite taille, ayant sur tout un gros ventre, des cheveux noirs & applatis. La nudité des Indiens est toute entière, chez quelques nations qui avoisinent le fleuve des Amazones : ils regardent même, comme un présage assuré, que celui qui auroit à couvert ce que la pudeur nous oblige de cacher, seroit bien-tôt malheureux, ou mourroit dans le cours de l'année.

Ceux , au contraire , qui croient qu'il est nécessaire de dérober à la vûë ce qui blesse la modestie, mettent, sur le devant, un *camiza*, ou une bande de Coton peinte, par quarréaux, avec du Roucou, ou avec du suc de quelque plante. Ces *camizas* sont longs de quatre à cinq pieds, sur sept pouces de large. Ils les attachent à la ceinture, avec un fil de Coton, & les font passer entre les deux cuisses. Les hommes croient se donner des airs de galanterie, en faisant descendre ces sortes de brayers jusques aux talons. Les femmes se servent d'un coyou, ou tablier presque triangulaire, tissu de Raffade, ou de grains de cristal; & large, en bas, de près d'un pied. Les nations éloignées, qui ne peuvent pas jouir facilement du commerce des Européens, se couvrent d'une coquille, ou d'un morceau d'écaille de Tortuë attachée avec un fil. Malgré la nudité naturelle de tous ces Sauvages, on peut dire cependant, à leur loüange, qu'ils ne laissent rien voir, à dessein, d'indécens : on ne voit point de gestes ob-

Indienne

Indien de la Guyane



Mathey Sculp.



cènes parmi eux ; pas même se donner la moindre familiarité.

A l'égard des qualités de l'ame, tous les Indiens sont très-superstieux, lâches, efféminés & paresseux. Ils ne manquent pas cependant d'adresse, ni d'esprit ; & quelques froids qu'ils paroissent, il n'y a pas de Nation qui aye peut-être plus de vivacité : & on pourroit définir un Guianois en général ; un homme qui paroît au-dehors dans une parfaite indolence, & apathie pour toutes choses ; mais dont les passions sont extrêmement vives. En effet, ils poussent tout à l'excès. Ils sont lubriques au suprême degré, yvrognes au-dessus de ce qu'on pourroit dire. Leurs haines sont immortelles ; & leur vengeance ne peut s'assouvir que dans le sang même de ceux de qui ils ont reçu quelque mécontentement, & qui ont le triste sort de tomber entre leurs mains.

L'ivrognerie à part, les Indiens Guianois en général, & les *Galibis* sur tout, que je connois le mieux, sont d'assez bonnes gens : leurs mœurs ne

font pas si corrompuës qu'elles semblent le devoir être : ils ont une certaine équité naturelle qui régné dans leurs actions, & des principes de droiture dans leur conduite : ils ont même une espèce de politesse & d'affabilité, malgré l'idée affreuse qu'on a d'un Sauvage. S'ils parlent entre eux, c'est toujours avec modération & avec retenuë. Ils ne se contredisent & ne s'échauffent point dans leurs discours, excepté qu'ils ne soient dans la fureur du vin. Leur conversation est unie, & fort ennuyante à mon goût. Quand deux personnes l'ont une fois entamée, celui à qui on adresse la parole, répète mot pour mot ce que l'autre lui a dit, ajoutant à la fin : Dites vous, *Baba*, qui signifie, mon pere ; ou *Tao*, ou *Bamouhy*, qui veulent dire, mon oncle, mon cousin, &c. L'autre répète aussi à son tour ce qu'on vient de lui répondre, n'oubliant pas d'ajouter toujours au bout de chaque phrase : Dites vous, mon fils ; quand, par exemple, on lui a dit *Baba*, se servant toujours du relatif du nom dont on l'a appelé. Rien de plus doux,

de plus complaisant, que leurs discours : rarement se tutoyent-ils, & ne se disent jamais rien de choquant : ils ne sçavent ce que c'est qu'éclater en injures, quand même ils se voudroient du mal. D'ailleurs, ils se sçavent fort bien dissimuler sous les apparences d'une amitié feinte ; ou s'ils le font sentir, par hazard, dans la conversation, c'est toujours avec un grand sang froid, & sans même hausser le ton. Leur civilité réciproque n'est pas moins admirable. Dès que tout le monde s'est rendu le matin au grand Karbet, qui est au milieu du village, & où tous les hommes passent ordinairement la journée, quand ils ne vont point en campagne, ils ne manquent jamais de s'entre-saluer les uns les autres. Le maître du Karbet adresse la parole à tout le monde en particulier, & dit à un chacun : Bon jour, ou *Yarigado*, qui est la même chose, mon cousin, mon oncle, mon enfant, mon frere, &c. ; & chacun répond, *Io*. Y en eût-il mille, on doit les saluer tous alternativement, & les passer, pour ainsi dire, en revûë. Le

soir, avant de se retirer, on fait de même. S'il y a des étrangers, on n'oublie pas de commencer toujours par eux.

Les Indiens, en général, parlent peu, sur tout en présence des étrangers, devant lesquels ils sont, pour ainsi dire, d'une modestie affectée. Il n'en est pas de même des Nègres, qui sont des jaseurs impitoyables. Ces deux Nations sont d'une humeur bien différente, quoique les Nègres Créols naissent sous le même ciel que les Indiens. Il faut arracher les paroles à ceux-là: au lieu qu'il faut battre ceux-ci pour les faire taire; souvent même on n'en sçauroit venir à bout. Il y a des Nations qui se feroient hacher en pièces, plutôt que de cesser de parler une fois qu'ils ont commencé d'entamer la *Charrade*. Ces misérables sacrifient même à la démangeaison de parler, le repos de la nuit, qui leur devroit être précieux, & dans lequel ils devroient trouver, ce semble, l'oubli de leur triste sort.

Quoique les Indiens soient taciturnes, & paroissent d'un grand phlegme,

ils ont cependant l'esprit de galanterie, & le génie pour la Satyre. Ils font à tous momens des chansons pour la moindre chose ; & quand une fois ils sont en train, il n'y a pas de bon mot & de quolibet mordant qu'ils ne lâchent. Quelques affreux qu'ils paroissent aux Européens, ils se regardent cependant bien au-dessus de nous, & méprisent sur tout les Nègres, tant à cause de leur noirceur, que parce qu'ils naissent tous esclaves. Mais il s'en faut bien que ces derniers s'estiment moins que les Indiens, & qu'ils n'ayent, au contraire, une idée bien plus avantageuse d'eux ; témoins les reproches que se faisoient un jour un Nègre & un Indien esclaves. Le premier disoit, en parlant de lui : *Moi Sucre, moi Roucou, moi Argent. Toi*, en s'adressant au Sauvage, *Couteau, toi Serpe, toi Rassade, toi Camysa.* Le Nègre vouloit dire par-là, qu'il convenoit parfaitement de sa condition ; mais que, s'il étoit esclave, ce n'étoit qu'avec de l'Argent, du Sucre, ou avec du *Roucou*, qu'on l'avoit acheté, qui sont des marchandises plus

estimables, & bien au-dessus de la Raffade, de la Toile, de quelques Couteaux, ou Serpes, qu'on a coutume de donner pour la traite des Indiens.

Tous les Sauvages sont extrêmement sensibles au moindre reproche un peu amer qu'on leur fait. Ils se laissent souvent aller au désespoir; quelques-uns mêmes ne veulent pas survivre à un affront qu'ils auront reçu; & il n'est que trop ordinaire à certaines Nations de s'étrangler pour un rien quelquefois. J'ai vû une jeune Indienne, qui, pour avoir eu quelques paroles avec sa sœur, dont la mere avoit épousé les intérêts, fut détacher les cordes de son *Hamak*, & alloit se pendre dans les bois, sans un Missionnaire qui accourut pour l'en détourner, dès le moment qu'il fut averti.

Les Indiennes sont petites, fort délicates: elles ont le teint comme celui des hommes; les yeux petits, & les cheveux noirs comme jay. Elles ont dans la physionomie un certain air de douceur qui ne sent pas le Sauvage.

ge. Il y en a qui paroissent fort ra-
goutantes, & qui n'ont rien de farou-
che que le nom. Elles n'haïssent pas
les Traiteurs François ; mais leurs in-
trigues ne sont pas sans beaucoup de
danger : les maris les tueroient impi-
toyablement, s'ils avoient le moin-
dre soupçon. Ces malheureuses fem-
mes sont proprement les esclaves des
hommes : outre le soin du ménage,
elles doivent planter l'abbati, le sar-
cler, arracher les (a) Vivres, faire la
Cassave, la Potterie, aller querir du
bois, avoir soin des enfans ; en un
mot, elles sont obligées de se mêler
de tout, hors de la chasse & de la pê-
che ; encore faut-il quelquefois qu'el-
les aillent chercher de quoi nourrir
leurs maris, qui se bercent d'un grand
tranquille, & sans aucun souci, dans
l'*Hamak*.

Presque toute la vie des Indiens se
passe dans l'oïveté : on les voit tou-
jours plongés dans l'*Hamak*. Ce lit
flatte agréablement leur fainéantise,
& les rend encore plus paresseux. Ils

(a) Racines de Maniok, de Tayoue, d'Inhyame,
& autres.

y passent des journées entières à causer, à se regarder dans un petit miroir, à se faire les cheveux, à s'arracher le poil, ou à de pareils amusemens. Ceux dont la Musique fait les principales délices, se plaisent à jouer continuellement de la flutte, ou plutôt hurler. On ne sçauroit trouver de comparaison plus juste; car leurs grosses flutes font un bruit semblable; en quelque manière, au mugissement d'un Bœuf. Il n'y a donc que la faim qui puisse leur faire quitter leur gîte, dans lequel ils seroient éternellement couchés, s'ils pouvoient se passer de manger. Il semble que ces malheureux se fassent une espèce d'honneur de leur mollesse; & on pourroit avancer avec raison, que la paresse & la fainéantise sont le caractère dominant de tous ces peuples sédentaires.

Les plus laborieux d'entre eux, ou, pour mieux dire, les moins paresseux, dont le nombre n'est pas bien grand, s'occupent à faire des *Paguaras*, des *Coleuvres*, des *Grages*, des *Arcs*, & des *Flèches*; vont à la chasse & à la pêche; & construisent des *Pyrogues*,

ou des Canots. Ces *Pyrogues*, dont la légéreté est admirable, sont faites d'un tronc d'arbre creusé, ou d'une seule pièce; & relevées, quelquefois, par les côtés, avec quelques morceaux de bois. Il y a des *Pyrogues*, qui ont jusques à trente, ou quarante pieds; & d'autres, qu'on appelle *Couillaras*, dont une extrémité se termine en pointe, qui sont si petites, qu'à peine peuvent-elles contenir deux ou trois personnes: aussi tournent-elles souvent dessus-dessous: mais les Indiens ne s'en embarrassent guères, parce qu'ils sçavent parfaitement bien nager; ils les retournent aussi-tôt; & après en avoir jetté l'eau, ils se mettent dedans. La manière dont ils ont coûtume de les construire, est assez simple. Ils choisissent un arbre, de neuf, dix, ou douze pieds de grosseur, & le plus droit qu'ils peuvent trouver. On fait, en long, une ouverture de neuf à dix pouces. On tire ensuite, du dedans, le bois des deux côtés, qu'on a soin d'unir, le plus qu'on peut, pour lui donner de la rondeur. Cela fait, on retourne l'ar-

bre, pour lui donner également, en dehors, ses façons. On le diminue ordinairement sur le devant. Quelquefois les deux extrémités sont entièrement semblables, par leur largeur. On s'attache, sur tout, à donner une égalité d'épaisseur par tout: pour cet effet, on fait des petits trous, de trois en trois pieds de distance, dans lesquels on introduit un petit morceau de bois, afin de mieux s'assurer de l'épaisseur. Un bon faiseur de Canots n'a que faire de percer les Pyrogues: en passant seulement les deux mains ensemble, il connoit les endroits où il faut ôter du bois. Un Canot doit avoir, pour l'ordinaire, deux pouces d'épaisseur, dans le fond; un pouce & demi, sur les côtés; & un pouce seulement, dans les bords. Quand tout cela est fait, il ne s'agit plus que d'ouvrir le Canot. Pour cela, on plante, le long du chantier, qui doit être un peu élevé, des piquets, à trois ou quatre pieds de distance les uns des autres: on fait du feu, en dedans & en dehors: & lorsque l'arbre est bien chaud, on a un bois fait en te-

naïlle, avec lequel on prend le bord du Canot, qu'on tire à soi, à plusieurs reprises; en sorte, qu'en trois ou quatre heures de tems, il doit être entièrement ouvert. On se précautionne toujours d'avoir de l'eau auprès, afin d'arrêter l'ardeur du feu, en cas qu'elle fût trop grande, & pour empêcher que le Canot ne brûle. Un arbre qui a dix pieds de circonférence, ouvre ordinairement de cinq pieds & demi: s'il n'est gros que de neuf pieds seulement, il n'ouvre que de quatre pieds & demi; & ainsi à proportion.

Les Indiens bordent rarement leurs Pyrogues, parce qu'il faut des cloux, des planches, & autres choses qu'ils ne connoissent pas, sur tout ceux qui sont avant dans les terres. Ils se contentent donc de relever les côtés, de poupe à prouë, avec des morceaux de (a) *Bache*, gros comme la moitié du poignet. Ils les attachent si bien, les uns sur les autres, au corps du Canot, que l'eau ne sçauroit entrer en dedans, si les vagues ne passent par-

(a) *Palma dactylifera, radiata, major, glabra.*
Plum. Gen.

dessus. Cet espèce de bordage est encore arrêté, en travers, par d'autres morceaux de la même matière, qui servent de banc à ceux qui nagent. On attache au derriere un gouvernail; ou, autrement, l'on gouverne avec une *pagaye*, ou espèce de rame. Ces *pagayes* sont d'un bois fort léger, longues de cinq à six pieds, semblables aux pèles des Boulangers. Le manche se termine ordinairement en croissant, pour qu'on y puisse mieux placer la main: l'autre moitié, qui est dans l'eau, est fort mince, en diminuant toujours, jusques au bas. Dans des grosses mers, on doit préférer une *pagaye*, à un aviron, ou à toute autre espèce de rame, parce qu'il faut couper, au plus vite, la lame; ce qui se fait sur le champ, avec la *pagaye*: au lieu qu'il faut faire deux mouvemens, pour nager, avec un aviron. Les Sauvages ne se servent pas seulement de *pagaye*; ils vont encore à la voile. Leurs voiles sont presque quarrées, faites de morceaux de *Bache*, qu'on a fendu au long, & taillés en manière de litteaux, qu'on



Creole portée en Hamak



Mathey Sculp

à arrangés proprement les uns sur les autres, & arrêtés avec des brins de lianne, ou de fil de *Pite*.

Un des meubles, les plus utiles qu'ayent jamais imaginé les Sauvages méridionaux, est l'*Hamak*, ou lit portatif. Le Coton en est ordinairement la matière : c'est pour cela aussi qu'ils le cultivent. Il y en a qui sont tissus de *Pite* ; mais ils ne sont pas si commodes, tant à cause de la dureté des petites cordes dont ils sont tissus, que parce qu'étant à jour, ils ne scauroient garantir des piquûres des Moustiques & des *Marangoins*. Le métier, auquel ils font ces sortes de lits, n'est autre chose que quatre gros bâtons de cinq ou six pieds, arrêtés, à chaque angle, par une cheville, ou quelque morceau de liane. Ils arrangent, assez étroitement, plusieurs fils de Coton, en long, & des deux côtés du métier, qui est un peu incliné contre le mur. Après quoi, ils passent, entre ces deux rangs de fil, une espèce de navette de Tisserand. On bat fortement, à chaque fois, avec un bâton d'un bois fort dur, & un peu

tranchant. L'*Hamak* étant fini, ils y mettent des rubans, pour pouvoir l'attacher là où l'on veut. Les Indiens barboüillent souvent leurs *Hamaks* avec du Roucou, ou avec quelque Résine, qu'ils font dissoudre dans le Baume de Copaiü, ou dans quelque autre Huile. Ils y placent aussi toutes sortes de compartimens, faits en manière de guillochis, & avec une symétrie admirable. Il y en a qui sont à jour. Mais le meilleur de tous, pour y être couché commodément, est un *Hamak* blanc, bien battu, de sept pieds en quarré. Nos Guianoïs en font de parfaitement beaux, & de toutes grandeurs. Les Brésiliens ont un goût merveilleux pour ces sortes d'ouvrages, où ils réussissent parfaitement bien, & l'emportent même sur nos Galibys.

L'*Hamak* est très-utile dans les pays chauds : on y sent beaucoup moins de chaleur, que dans un lit ordinaire. Les malades accablés de la Fièvre, sont sensiblement soulagés, quand ils y passent quelques heures du jour, ou de la nuit. Je ne doute point

point que la mode n'en vint en France, si on connoissoit le mérite de ce lit Américain, sur tout pendant les grandes chaleurs, où l'on brûle dans les lits; sans compter l'incommodité des puces & des punaises, dont on est à couvert dans un Hamak, où l'on sent un frais admirable. Enfin, on peut dire que l'*Hamak* est un meuble incomparable en Amérique pour un voyageur; car on ne trouve en chemin, ni lit, ni hôtellerie, pour pouvoir se loger, sur tout quand on s'écarte un peu avant dans les terres. On place l'*Hamak* là où l'on veut, soit dans les bois, soit dans un *Karbet*; & on le transporte commodément. Aussi on ne voit jamais aucun Indien aller en campagne, qu'il ne porte avec lui son *Hamak*, sur tout quand il croit découcher. C'est une règle même, parmi les habitans de Cayenne, de n'aller jamais dehors, sans avoir avec soi l'*Hamak* dans un *Pagara*. Les nattes ne sont presque pas en usage chez les Peuples de la Guiane. J'en ai vû quelques-unes, qui étoient faites des feuilles de Palmi-

ste, & qui leur tiennent lieu de court-te-pointe dans leur *Hamak*; ou de tapis, lorsqu'ils veulent se coucher par terre.

L'industrie de nos Sauvages ne se fait pas moins admirer dans ces lits portatifs, que dans les *Pagaras*. Ils en font de quarrés, de cylindriques, de ronds, & d'autres qui ont la figure d'une pirogue. Ils les peignent en manière de compartimens de vître, de rouge & de noir. Ceux dont on se sert plus communément, ont la figure d'un quarré long, doubles par tout: on met des feuilles de (a) *Baroulou*, ou (b) d'*Ahouai*, dans l'entre-deux, afin que l'eau ne puisse pénétrer en dedans. Ces sortes de Paniers ont bien leur mérite dans les voyages: outre qu'ils sont très-légers, ils servent tout-à-la-fois de garde-manger, de coffre, & de cave; car on y met les hardes, l'*Hamak*, les ustencilles d'une cuisine, & les provisions les plus nécessaires pendant la route.

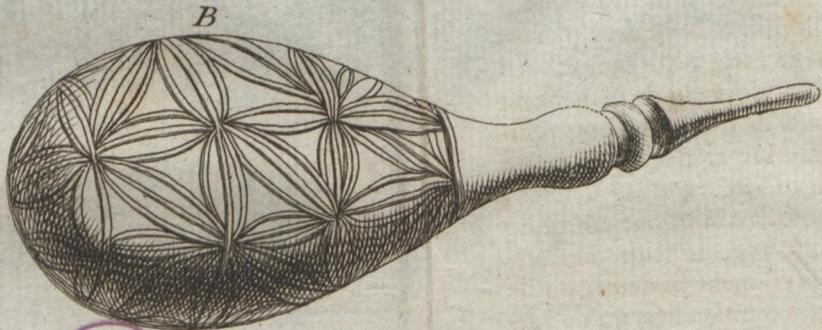
(a) *Cannacornis*, *Musa folio & facie*.

(b) *Palma coccofera*, *humilis*, *foliis trapezidis, emarginatis*.

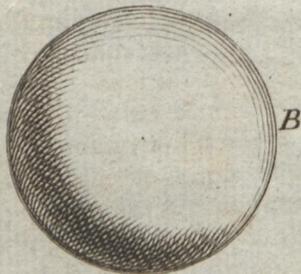
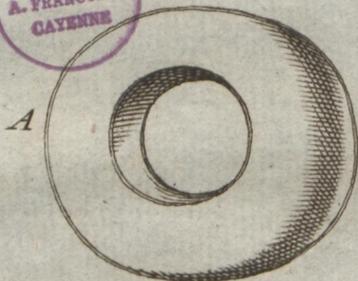
Pagaras des Indiens Guyanois



A. Anneau BB. Balons d'une seule piece des Sauvages de la Guyane



BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
GAYENNE



Outre les *Pagaras*, ils s'occupent à faire encore des *Coleuvres*, des *Manarets* & des *Grages* pour faire la *Cassave*. Ces *Grages* sont des espèces de Rapes hérissées de petites pierres taillées en facettes, & rangées en losange sur un morceau de planche de de deux pieds de long, sur huit pouces de large. Mais rien n'approche de la beauté des *Couyes* que les Indiens, du côté des Amazones, ont coûtume de faire: c'est avec le fruit du *Calebassier*, qu'ils coupent en deux, qu'ils font ces sortes d'ustanciles, qu'ils vernissent fort proprement, & sur lesquels ils impriment des figures, des fleurs, & autres agrémens. Ces sortes de *Couyes* sont tantôt rondes, & elliptiques. Il y en a qui sont en côte de Melon. On donne cette figure au fruit, en le serrant étroitement avec une lianne, lorsqu'il est encore verd.

Ce sont ces mêmes Indiens qui font aussi des *Balons*, des Anneaux, & des *Seringues*, autre sorte de Balon, si recherchée par les curieux. La matière dont ces ouvrages sont faits, est le lait qui découle d'une lianne qui

doit être rangée, par rapport à la structure du fruit & de la fleur, au genre des Apocins. Ils ramassent une certaine quantité de ce suc laiteux, qu'ils font bouillir environ un gros quart d'heure, pour lui donner un peu de consistance; après quoi, ils disposent les moules qu'ils ont préparés pour différentes choses. Ils les font ordinairement d'un peu d'argile, qu'ils pétrissent avec du sable, afin qu'on puisse les casser aisément. Les moules de Seringue ont la figure d'une perle, ou d'une grosse poire, longue de cinq ou six pouces. On met par dessus ces moules plusieurs couches de cette espèce bouillie, sur laquelle on trace, avec la pointe d'un couteau, ou un poinçon, plusieurs traits figurés: on a soin de les sécher ensuite à un petit feu; & on acheve de les noircir à la fumée. Après quoi on casse le moule. On fait aussi, avec la même matière, des bottes, des sceaux, qui résistent mieux à l'eau que le cuir ordinaire. Les Balons ont beaucoup d'élasticité, & font cinq ou six bonds de suite, dès qu'on les a

Tabouii
ou
Grand Karbet

Sura
ou
Case haute



jetté une fois. Les Anneaux sont encore bien plus admirables. Leur ressort est extraordinaire ; & ils prêtent infiniment. Ils sont ordinairement gros comme le petit doigt, sur un pouce & demi de diamètre. Un Anneau, par exemple, qui serre exactement les cinq doigts de la main, réunis ensemble, peut s'étendre assez pour laisser passer, non-seulement le bras, mais encore tout le corps : il se rétrécit ensuite, & devient, par sa propre élasticité, dans son premier état.

Après tous ces petits amusemens, ce qui occupe plus sérieusement les Indiens, est lorsqu'il s'agit de bâtir leurs *Karbets*, tant pour se mettre à couvert des injures de l'air, que des bêtes féroces. Ces cases sont de misérables chaumières, ou hutes carrées, plus longues cependant que larges ; dont les unes, qu'ils appellent *Sura*, sont à un étage ; & les autres à retz de chauffée, nommées *Koubouya*, qui veut dire, en Indien, Case basse. Ces dernières sont construites de deux poteaux, sur lesquels est portée

une grande perche, qui soutient tout l'édifice. On couche sur ce faite, de tous côtés, des branches d'arbre; & on couvre le tout des feuilles d'*Ahouai*. On entre dedans par une petite porte qu'on a pratiquée à l'un des côtés.

La Case haute n'est autre chose que l'assemblage de quelques pieux fichés en terre, de la hauteur d'environ huit à dix pieds, sur lesquels on construit un plancher avec des petits tringles faits du tronc d'un Palmiste, que les François appellent (a) Pineau, & les Sauvages, *Ouassai*. Ce bois se fend fort aisément en long. On applatit grossièrement d'un côté ces sortes de liteaux, qui ont sept ou huit pieds de long, sur deux ou trois pouces de large. On les arrange les uns contre les autres, & on les lie à des travers, sur lesquels il faut passer; ce qui fait un sol assez ferme. Le toit est bâti de feuilles de Palmiste, de même que la Case basse. On monte à ces *Sura* par des troncs d'arbre qui ne sont pas fort

(a) *Palma dactylifera*, caudice fasciis, vaginas tenuis, longissimas deserens.

inclinés, & sur lesquels on a fait quelques entailles, qui tiennent lieu d'échellons; mais si peu affermis, qu'ils panchent, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. On a toutes les peines du monde d'y monter avec des souliers, & plus encore quand il faut descendre.

Nos Galibis habitent en commun dans ces petits *Karbets*. La grandeur du logement détermine le nombre des personnes qui peuvent y rester. Il y a des *Karbets*, où l'on compte quelquefois jusques à vingt ou trente ménages. La sécurité avec laquelle les Sauvages vivent entr'eux, fait que rien ne ferme chez eux. Les portes du *Karbet* sont toujours ouvertes, & on peut y entrer quand on veut. Ce n'est pas de même parmi les Nègres. Comme ils sont tous de grands voleurs, ils se défient les uns des autres; aussi leurs petites cases, ou plutôt leurs renardières, sont toujours fermées à clef, afin de pourvoir à la sûreté de leurs provisions & petites ustanciles de ménage. Ils se servent pour cela d'une serrure de bois, qui

est d'une structure assez singuliere. C'est un morceau de Madrier d'un demi-pied en quarré, au milieu duquel ils font une creneure d'environ six pouces de large, & d'autant de profondeur, & dans laquelle ils enchâssent une espece d'émerillon percé en quatre divers endroits; à chaque trou s'emboëte une dent de bois d'un pouce & demi en quarré, terminée en une pointe mouffe; chaque dent est comme dans une coulisse qu'on a pratiquée en-dedans de la serrure, à la faveur de laquelle elle a la liberté de monter & de descendre; la porte n'est fermée qu'au loquet, qui est placé entre la serrure & la porte, & qui appuye fortement sur un menton de bois. La pointe des dents tombant sur les trous de l'émerillon, presse le loquet, en sorte qu'on ne sçauroit le hausser, malgré la petite corde qui est en-dehors de la porte, sans le secours d'une clef longue de six pouces, relevée dans sa longueur de quatre pointes ou mamellons qu'on passe à côté de la serrure, où il y a un petit vuide remarquable. Chaque mamellon

ou pointe, en s'introduisant dans les trous, fait reculer les dents. Alors le loquet n'étant plus pressé, on peut le lever aisément, & ouvrir par conséquent la porte.

Le plus spacieux de tous les bâtimens Indiens, est le *Taboii*, appelé communément par les François grand *Karbet*. Cet endroit est proprement le rendez-vous des Sauvages de la même Nation. C'est-là où ils tiennent leurs assemblées, où ils reçoivent les étrangers, où ils enterrent les morts, enfin où se font tous les festins solennels, ou plutôt leurs débauches. Le *Taboii* donc, ou case commune à ceux d'une même Nation, est une espèce de petite halle de cinquante à soixante pieds de long, sur dix ou quinze de large. On plante au milieu, & aux deux bouts du *Karbet*, qui sont toujours ouverts, & par où l'on entre, de grandes fourches, sur lesquelles on met de grosses pièces de bois, pour servir de faîtes. On arrange ensuite des chevrons, qui vont depuis le haut du bâtiment jusques en bas, où ils sont appuyés sur de petites fourches, hau-

tes de quatre à cinq pieds, & qui sont plantées tout le long, d'espace en espace. On met, en dedans, quelques longues traverses, arrêtées avec des liannes, destinées à tendre les *Hamaks* des hommes ; car les femmes n'ont pas le même privilège : elles s'y tiennent ordinairement, ou assises sur leurs talons, ou sur un grand banc. Le toit est de la même matière, que ceux des autres maisons.

Quelques grands que soyent ces logemens, la charpente n'en est guères moins simple, ni mieux imaginée, que celle des petits *Karbets*. Ces maisons Indiennes ont un air d'une extrême pauvreté, & sont une image parfaite des premiers tems. Il n'y a qu'à les voir, pour se former une idée de la naissance du monde : & je doute fort, que nos premiers peres fussent logés plus simplement que ces pauvres Sauvages. Toutes ces cases ou huttes, qui sont ordinairement bâties, ou sur une hauteur, ou au bord de quelque rivière, pêle - mêle, & sans aucun ordre, est un des plus tristes & désagréables aspects. On n'y voit rien,

que d'hydeux & de sauvage. Le payfage n'a rien de riant. Le silence même, qui régné dans tous ces endroits, & qui n'est interrompu quelquefois que par le bruit désagréable des oifeaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer que de la frayeur.

Quelques Voyageurs, qui nous ont donné des Relations de la Guiane, font mention de certains peuples, qui logent en l'air, & se bâtissent des *Karbets* sur des arbres; semblables par-là, en quelque manière, aux oifeaux, tant pour se garentir, disent-ils, des Tigres & des Serpens, que pour se soustraire à la domination des Portugais, qui exercent de grandes cruautés contre eux. Ces sortes de logemens extraordinaires, sont encore inconnus à nos Indiens de la Guiane, sur tout à ceux qui habitent sur les côtes, & un peu avant dans les rivières: ou, du moins, s'ils existoient autrefois, ils ne sont plus aujourd'hui. Il y a cependant lieu de croire, que de semblables demeures se seroient encore conservées, les Indiens n'étant pas moins inquiétés des Portu-

gais leurs voisins, & les bêtes féroces étant aussi à craindre qu'elles l'étoient autrefois. J'ai questionné des Indiens de l'*Amazon*, & ceux aussi qui habitent vers l'*Orenok*, pour vérifier si ce que les Auteurs ont écrit, sur ces sortes de transmigrations, étoit vrai. Ils m'ont assuré que, non-seulement ils n'avoient rien vû de semblable, mais même qu'ils ne se souvenoient pas d'avoir oui dire qu'il y aïe jamais eu dans le pays de pareilles habitations. M. de la Barre cependant, dans la Relation de la France Equinoctiale, a publié, qu'il y avoit une nation entière, qu'il place entre l'isle de Cayenne & le fleuve des Amazones, que la cruauté des Portugais avoit reduite à ce pitoyable refuge. Walter Raleig, dans la Relation de la Guiane, assure avoir trouvé, dans le golfe de *Paria*, qui est à l'embouchure de la rivière d'*Orenok*, une nation nommée *Araottes*, qui, pour éviter la persécution des Espagnols, s'étoit réfugiée, il y avoit plus de cent ans, dans des arbres qui croissent au milieu de ce golfe, sur lesquels ils ont

leurs familles dans des espèces de maisons, ou cabanes, qu'ils y ont faites: & que cette nation s'est si bien accoutumée au domaine qu'elle a usurpé sur les oiseaux, qu'elle est encore en possession de ces maisons végétatives. Il ajoute que les arbres sur lesquels ces Sauvages logent, sont une espèce de Palmiste, qui vient, en quantité, dans les lieux marécageux, vers l'embouchure d'*Orenok*: Que les Indiens coupent, d'entre ces arbres, ceux qu'ils ont destinés à leur subsistance; & que, de leur moëlle, ils en tirent une farine délicate, qui leur tient lieu de pain, & qu'ils mangent, sans aucun autre apprêt, que celui-ci: Après avoir abbatu l'arbre, ils l'entaillent en forme de petites auges, où cette moëlle s'égoûte, & s'affermit; en sorte qu'elle devient le pain qui sert à les nourrir. Ils mettent en réserve les branches, dont ils ont fait des paquets, dans des feuilles du même arbre, pour en composer leur boisson, lorsqu'ils en ont besoin. Enfin, ils laissent debout les troncs de ceux qu'ils ont employés à leur nourriture, afin

qu'ils leur servent de sépulture, après leur mort. N'en déplaise au Chevalier Raleigh, ce qu'il dit de ces Indiens, est hors de toute vrai-semblance; ou, au moins, cela paroît fort outré: de même que les récits incroyables qu'il nous fait, de divers peuples monstrueux, qu'il soutient aussi avoir vûs dans la Guiane. Il n'y a point de Palmiste, dans tout le pays, qui puisse servir à tous ces prétendus usages; & les Indiens de tout le continent ne se campent jamais sur les arbres, que pour attendre à l'affut les Biches, les Cochons, les *Maypouris*, ou autre gros gibier.

L'abbatis fait la plus grande occupation de nos Galibis. La nécessité de pourvoir à leur subsistance naturelle, ne sçauroit les dispenser de ce travail annuel, auquel ils ne vont qu'avec peine, à cause de l'extrême paresse dans laquelle on les élève dès leur plus tendre enfance: & ils sont obligés, malgré eux, de quitter l'*hamak*, qui ne sert qu'à entretenir davantage leur mollesse. Quelques petits que soyent les abbatis qu'ils ont coûtume

de faire, ils consomment cependant, en peu de tems, une grande étendue de terre; car ils ne font jamais deux plantages dans le même endroit: aussi, dès qu'ils ne trouvent plus de terrain à défricher près du *Karbet*, ils plient bagage, & se retirent en un autre lieu. Le terrain qu'un *Karbet* d'Indiens use en cinq ou six ans, seroit capable de nourrir ailleurs, pendant un long tems, un gros Village, si l'on prenoit la peine de le cultiver.

Le soin donc de défricher les champs, est, pour ainsi dire, affecté aux hommes: & ils jetteroient volontiers cette peine sur les femmes, s'ils n'étoient pas d'ailleurs assurés que ces pauvres esclaves n'en sçau-roient venir à bout. Le voisinage des François leur a épargné beaucoup de peine & de travail; & leur a abrégé aussi du tems, en leur procurant des haches & des serpes, si nécessaires pour ces sortes de travaux. Ceux qui sont avant dans les terres, & qui n'ont point aucun commerce avec les Européens, mettent un très-long tems à faire leurs abbatis, quoiqu'ils ne cou-

pent que le petit bois ; attendu qu'ils ne sçauroient abbatre des gros arbres, qu'en appliquant le feu au tronc ; ce qui est fort ennuyant, & consume bien du tems. Il y en a qui, à la place du feu, se seruent de petites haches de pierre, que leur industrie leur a fait imaginer, pour suppléer au défaut du fer, dont ils ne connoissent point l'usage. Ces haches ont, environ, quatre ou cinq pouces de long : elles sont faites d'une pierre noire, fort dure, à laquelle ils donnent la figure de nos haches, en les frottant sur un grès. Ils emmanchent ces haches dans un morceau de bois fort dur, auquel ils font une petite fente, pour y bien arrêter la queuë de la hache, avec du fil de *Pitte*, & du *Many*, qui est une résine ; qu'ils font fondre, & qui leur tient lieu de Gaudron. Une fois que l'abbatis est fait, les hommes ne se mêlent plus de rien. Les femmes sont chargées de tout le reste ; sçavoir, d'y mettre le feu, de le planter, de le sarcler ; enfin, de cueillir, dans le tems, les grains & les racines qu'elles ont eu la peine de cultiver.

La chasse & la pêche sont encore du ressort des hommes. Ce n'est cependant que la faim qui les assujettit à cette occupation ; car nos Indiens ne font presque jamais rien de gayeté de cœur, sur tout quand il s'agit de quelque chose qui demande un peu de peine & de sujétion. Ordinairement, ils se tiennent cachés tranquillement dans les bois, en attendant que le gibier vienne se poser, afin de pouvoir le flécher ; ou bien, ils se mettent à l'affut sur quelque arbre. Ils ont coûtume de lier quelquefois des (a) liennes l'une à l'autre, par de petites branches d'arbre transversales, qui leur servent d'échellons. A proportion qu'ils en ont mis deux ou trois, ils montent dessus, pour attacher d'autres bâtons plus haut ; & se font ainsi une espèce d'échelle, sur laquelle ils se tiennent, avec leur arc & les flèches, jusques à ce qu'ils ayent fait main-basse sur le gibier. Les Indiens, du côté de l'Amazonne, ont une espèce de sarbacane, ou tuyau, long de dix

(a) Plantes grimpanes, à peu près comme nos Treilles.

à douze pieds, dont l'ouverture est environ neuf lignes de diametre. Dès qu'ils voyent passer le gibier, ils soufflent avec force dans ce tuyau de petites flèches longues seulement d'un pied, & armés de grosses arrêtes de poisson. Cette manière de chasser n'est propre que pour les *Agoutys*, les *Paks*, & les petits Cochons. Ils se servent aussi de Chiens, qui sont excellens, & fort bien dressés à la chasse. Ils en font même une espèce de commerce avec les François. Ces Chiens, qui sont la seule espèce qu'on voit dans le pays, sont toujours maigres, très-mal faits: leur poil est fort vilain; ils ont tout-à-fait l'air sauvage & ressemblent beaucoup à un Loup. Les habitans de Cayenne les appellent communement *Chiens Indiens*. Ils sont merveilleux pour prendre les *Tathous*, les *Agoutys*, les Biches, & autres sortes de gibier. Le gibier au reste ne s'effarouche pas tant des Indiens que des Blancs, pour parler le langage du pays; comme si tous les animaux avoient aversion en quelque manière pour les personnes habillées.

Quelque abondante que soit la chasse dans le pays, néanmoins, soit que la pêche coûte moins aux Indiens, soit qu'ils aiment mieux le poisson que la viande, ils y vont beaucoup plus volontiers qu'à la chasse, & s'y appliquent avec toute l'attention dont ils sont capables. D'ailleurs, ils trouvent plus aisément, & presque sous leurs pas, de quoi exercer leur talens le long de la côte, & dans les rivières, sur les bords desquelles la plupart sont établis.

De tous les poissons, il n'en est peut-être pas qui serve plus de nourriture aux Sauvages, comme les Crabes, qu'on pourroit appeller aussi la mere nourricière de plusieurs Colonies Françoises. Ces animaux se multiplient à l'infini. De plus, les Indiens ont une attention particulière à ne prendre que les Crabes mâles, & à laisser toujours les femelles, à cause de la multitude innombrable d'œufs dont elles sont toujours remplies. On distingue ordinairement un mâle d'avec une femelle, par le plastron de dessous, qui est en guise de cœur dans

ceux-ci, & presque ovale dans ceux-là. Les Crabes vivent quelques jours sans manger ; mais ils ne sçauroient se garder si long-tems que les Tortuës. Les Sauvages ont le secret de conserver toujours ces dernières aussi grasses que si elles venoient d'être prises. Ils dressent pour cela, dans une *Savanne* noyée, une palissade, qu'ils garnissent de beaucoup de pieux fichés en terre. Ils mettent dans cette espèce de réservoir les Tortuës, à proportion qu'ils les prennent. L'espèce ordinairement qu'ils mettent en garde, est une Tortuë grande de deux pieds, dont la chair est fort délicate. Les François l'appellent Tortuë-Amazonne, parce qu'elle se trouve plus communément vers ce fleuve, & que les Indiens de ces quartiers-là viennent les traiter tous les ans aux habitans de Cayenne.

Tous les Sauvages pêchent à la ligne, à l'harpon. Ils enyvrent le poisson, ou ils le fléchent. L'usage des filets leur est tout-à-fait inconnu. L'expérience leur a appris à merveille les règles de la Dioptrique ; & ils

n'ont garde de manquer à les mettre en pratique, lorsqu'il s'agit de flécher quelque poisson. Ils sçavent fort bien qu'ils ne feroient jamais de prise, s'ils décochoient leurs flèches vers l'endroit où paroît le poisson. Nos Indiens sont très-habiles à tirer de l'arc; & on convient qu'ils ne cèdent en rien aux peuples du Nord, s'ils ne les surpassent en ce genre-là.

Pour enyvrer le poisson, ils ferment à mer haute une *Crique*, avec une clef faite de la tige d'*Arrouma*, ou de quelqu'autre matière semblable. Cette clef n'est proprement autre chose qu'une sorte de caches, ou plutôt un assemblage de morceaux d'*Arrouma*, longs de sept ou huit pieds, attachés ensemble, & d'assez près; de manière pourtant qu'on puisse les plier comme nos paravents, ou pour mieux dire, les rouler, afin de les transporter commodément, & sans beaucoup d'embaras, dans un petit canot. On place donc cette machine à l'embouchure d'une *Crique*, ou plus avant, si l'on veut, ayant soin qu'elle bouche exactement toute l'entrée,

en sorte que le poisson qui se trouve en dedans ne puisse passer à travers. Cela fait, on secouë l'eau avec une bille, ou morceau de (a) bois à enyvrer, qu'on a écrasé à un des bouts. Les Indiens appellent ce bois *Inekou*. Cette eau ainsi empoisonnée tuë le poisson plus vite même que la Coque du Levant. Dès que le poisson a bû de cette eau, il meurt, & vient flotter sur l'eau, dont l'on a soin de l'en retirer. Les François se servent de cette manière de pêcher ; & prennent, par ce moyen, & sans beaucoup de peine, plus de poisson qu'ils n'en peuvent souvent consommer. Si la pêche donne abondamment, on en remplit quelquefois un canot entier. A dire le vrai, le poisson enyvré n'est pas de garde, & n'a pas un si bon goût que celui qu'on a fléché, ou qu'on a pris à la ligne.

Outre le bois à enyvrer, on se sert encore des fruits d'une plante qu'ils appellent *Conamy*, & des racines d'une espèce d'*Astragale*, connuë chez les Indiens. sous le

(a) *Bignonia scandens, venenata, spicata, purpurea,*

Pêche du Lamentin

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
GAYENNE



Mathey Sculp.

nom de *Sinapou*. Ils jettent ces fruits & ces racines écrasées dans l'eau, pour enyvrer le poisson : mais l'effet du bois à enyvrer est beaucoup plus prompt. Les Sauvages ne se servent guères de l'harpon pour la pêche de la grosse Tortuë & du Lamentin, dont ils font régulièrement tous les ans la pêche. Ce poisson est très-commun dans tout le Fleuve des Amazones. Il se trouve aussi en quantité à *Cachipour*, à *Ouyapok*, & à *Aprouak*. Les Indiens l'appellent *Conioumouron*. Les Portugais du Brésil le nomment *Pege-buey*, à cause de sa grosseur & de sa figure, qu'ils comparent à un Boeuf. En effet, on en prend quelquefois qui pésent jusques à cinq ou six cens livres. La tête du Lamantin a quelque rapport à celle d'un Veau : le corps est tout couvert d'un petit poil fort court, & assez roide. Les bords de la bouche en sont plus garnis qu'ailleurs. Il a deux nageoires tout près de la tête, semblables à une pelle, ou plutôt à ces gants qui sont sans doigts, & dont se servent les matelots. La queue est ronde, & aplatie en dimi-

nuant toujours jusques à l'extrémité. La femelle a deux gros tétons, avec lesquels elle allaite son petit. Elle n'en fait ordinairement qu'un, & une fois seulement par an. Si c'est un mâle, la mere le garde auprès d'elle, jusques à ce qu'il soit assez grand pour se faire couvrir.

Le Lamantin se tient toujours dans les rivières, tant pour éviter le *Rekin*; qui en est fort friand, & qui lui enlève de gros lambeaux, quand il peut l'attraper, que pour paître à son aise des feuilles de Paletuvier blanc, qui est un arbre très-commun sur les bords des rivières. Lorsqu'il pleut abondamment, & qu'il y a de gros doucins, ce poisson reste dans de petits lacons, où il se nourrit de feuilles de *Moucou-moucou*. Les mois de Juillet & Août sont les mois auxquels on a coutume de faire cette sorte de pêche. Trois ou quatre Indiens se mettent dans un canot. Ils pagayent, comme l'on parle dans le pays, ou ils rament très-doucement; & on ne parle que par signes, à cause que ce poisson décampe au moindre bruit qu'il entend.

On va donc là où l'on connoît que le Lamantin a brouté. Dès qu'on l'aperçoit, on se laisse dériver sur lui, & on lui lance en même-tems l'harpon, dans l'endroit où l'on peut l'attraper. On laisse filer la ligne, qui est grosse comme le petit doigt, sur 30 ou 40 brasses de long, afin de lui laisser jeter son feu, comme parlent les Traiteurs. On a soin d'attacher au bout de la ligne un morceau de bois flottant, qui sert à marquer l'endroit où est arrêté le poisson. Quand on trouve la ligne, c'est une marque ordinairement que le Lamantin est fatigué. On l'harponne encore de rechef, afin d'achever de le tuer. Il s'en trouve à qui on est obligé de darder quelquefois jusques à 5 ou 6 coups d'harpon. Dès que le poisson n'est plus en état de faire la moindre résistance, on amarre la ligne au derrière du canot, & on le halle à terre. Le Lamantin est, de tous les poissons, le plus nourrissant. La peau, qui est épaisse de trois travers de doigt, a le même goût qu'un pied de Boeuf, lorsqu'il est cuit; & la chair, a celui de Cochon. On croiroit vé-

ritablement manger de la viande, si on ne sçavoit pas que ce fût du poisson. On sale deux fois la viande du Lamantin, qu'on dépece ordinairement en morceaux de deux ou trois livres. Après les avoir laissé bien égouter, les Traiteurs François les serrent dans des barils. Les Indiens, chez qui le sel est fort rare, se contentent de les faire boucaner, de même que les autres poissons; & c'est, pour ainsi dire, l'unique manière de tous les Sauvages d'apprêter & le poisson & la viande. Aussi dans tous les *Karbets*, ils ont de grands boukans, où ils font griller, ou plutôt sécher à la fumée, le poisson & le gibier, qu'ils ne se donnent pas seulement la peine de déshabiller. Je ne doute pas que plusieurs n'apprêtassent d'autre manière leur manger, si le sel leur étoit aussi familier qu'aux Européens. Il y a cependant plusieurs Nations dans le fond des terres, qui ont l'industrie de faire du sel, en faisant lessiver les cendres de Maripa, de Pineau, ou d'autres Palmistes. Il y en a qui, pour s'épargner cette

peine, se contentent d'affaisonner leur poisson avec cette simple lessive, qu'ils ont pourtant soin de filtrer avec un panier fait en guise de cône, & qui leur tient lieu de manche d'Hippocras.

La frugalité naturelle des Indiens, & dans laquelle ils sont élevés dès leur enfance, fait qu'ils supportent aisément le jeûne, & qu'ils mangent bien des choses telles qu'elles sortent des mains de la nature. Ils trouvent bien à dire à tous ces raffinemens & à toutes ces épiceries, que la sensualité a introduits parmi nous, & dont nous nous faisons aujourd'hui une espèce de nécessité. Ils ne se servent donc d'aucun assaisonnement, si on en excepte le Piment, ou le Poivre d'Inde qu'ils aiment à la fureur. Ils n'en sont jamais dépourvûs; & quand ils vont en voyage, ils le font *boukanner*, afin qu'il se conserve mieux. Ils font avec ce fruit & le jus de Maniok, qu'ils font bien bouillir ensemble, une espèce de mélange, qu'ils mettent à leur poisson, pour lui donner du haut goût. Ce salmigondis est un ragoût

détestable, qui brûle la langue & le palais par son âcreté, & altère considérablement.

Les Indiens ne prennent jamais leurs repas avec les femmes. Celles-ci aussi ne mangent qu'entre elles, & séparées de leurs maris, auxquels ils donnent à laver à la fin de chaque repas. Leur attitude ordinaire, à moins d'être dans l'*hamak*, ou en marche, est d'être toujours assis sur leurs talons. Ils s'accroupissent même, ainsi que les femmes, quand ils veulent lâcher de l'eau. Et rarement voit-on un Indien se promener : & ils ne peuvent pas s'empêcher de rire, quand ils voyent des François aller & venir sur les mêmes pas. Ce n'est donc qu'aux voyages qu'ils font par terre, qu'ils bornent toutes leurs promenades. Le sujet de toutes leurs courses, sont la Guerre, le Commerce, ou quelque Danse.

La bravoure, qui rend si recommandables les peuples du Nord, ceux du Mexique & du Pérou, n'est point du tout du goût de nos Guianois. Ils ne se piquent point de cette vertu,

qu'ils ne disputent certainement pas aux autres nations. Ils sont, de leur nature, fort lâches, & les plus grands poltrons du monde : aussi quittent-ils rarement leur *Karbet*, pour s'aller battre. La guerre, qui leur est quelquefois comme indispensable, n'est pas de marcher en brave à l'ennemi, & d'affronter le danger avec fierté : Mais elle consiste plutôt à dresser une espèce d'embuscade à leurs ennemis, les attendre à un passage, & décocher sur eux une grêle de flèches, dans le tems qu'ils ne s'y attendent pas ; ou bien, c'est de se cacher dans les bois, en attendant le moment favorable, pour aller surprendre & enlever leurs femmes & leurs enfans, tandis que les hommes sont occupés à la chasse, ou à la pêche. Les Guianois ne palissent pas leurs Villages : ils ne savent ce que c'est que bâtir des forts, & faire des retranchemens. Les forêts sont leur défense ordinaire, & leur plus grande sûreté.

Quoiqu'en général tous les Sauvages de la Guiane soyent fort lâches, il y a cependant quelques nations qui

ont montré assez de courage, & payé de leurs personnes, en différentes occasions. Les *Arrouas* soutiennent encore aujourd'hui la réputation qu'ils se sont acquise, par leurs combats avec les autres Indiens, & sur tout avec les Portugais : Et ils ne sont pas moins recommandables, par leur habileté dans leurs voyages sur mer : aussi les appelle-t'on communément des Loups de mer. Les Traiteurs François ne se croient pas en sûreté, dans des gros tems, s'ils ne sont conduits par cette nation guerriere & laborieuse. Les *Karannes*, les *Palicours*, & les *Arikarêts*, se sont encore signalés en certaines rencontres. Les *Arikarêts*, qui étoient les peuples originaires de Cayenne, étoient le fleau des François, au commencement de l'établissement de la Colonie. Ils les harceloient & les fatiguoient sans cesse, par les partis de guerre qu'ils faisoient chez eux. Il y a encore aujourd'hui, dans la Colonie, cinq ou six Indiennes, qui ont épousé quelques habitans, misérables restes de cette nation, que les François ont entièrement détruite.

Le sujet ordinaire de la guerre, est l'enlèvement de leurs femmes; un affront sanglant, qu'on leur aura fait; ou quelqu'un d'entre eux qui aura été tué par ceux d'une nation différente. Mais ce ne sont pas toujours de si légitimes motifs, qui leur fournissent diverses occasions de rupture. Il faut quelquefois peu de chose, pour commettre plusieurs nations ensemble. Un mauvais accueil, par exemple; le refus d'une danse, qu'une nation étrangère aura été proposer à une autre; tout cela, & d'autres semblables vétilles, aigrissent les esprits à l'excès; & donnent naissance à une guerre, pendant laquelle on brûle, on viole, on saccage, & on commet toutes sortes de cruautés. La boisson est quelquefois aussi la source de tous ces désordres.

Les armes ordinaires des Guianois, sont l'arc & les flèches, dont ils sont parfaitement adroits; & le Boutou. Les Palicours se servent d'une demie-pique, ou sponçon, qu'ils appellent *Serpo*. Cette demie-pique, qui est de bois de Lettres, est une arme de dis-

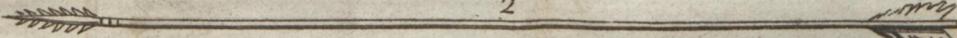
inction, & affectée, pour ainsi dire, aux seuls Chefs de la nation. Ils ont, pour armes défensives, un bouclier fait d'un bois extrêmement léger, qu'ils barboüillent, en dehors, de diverses couleurs. La figure en est presque quarrée, & un peu concave en dedans, où il y a une anse au milieu, qui sert à le tenir plus commodément. Le Boutou, qu'on appelle ailleurs le *Casse-tête*, parce que le principal usage qu'en font les Indiens, est pour faire sauter le crâne d'un seul coup, est une espèce de règle, épaisse de près d'un pouce, longue de deux pieds, étroite par le milieu, & large aux deux bouts, qui sont fort anguleux, de trois ou quatre pouces. On a coutume de faire cette sorte d'arme, de Bois de fer, de Bois de lettres, ou de quelque autre bois très-dur. L'arc de nos Galibis est fait de même que celui de tous les Sauvages méridionaux. Ils employent le plus beau bois qui puisse se trouver; & lui donnent ordinairement cinq ou six pieds de long. Les flèches sont, à peu près, de la même longueur. Ils les font du haut de

Armes des Indiens Guyanois

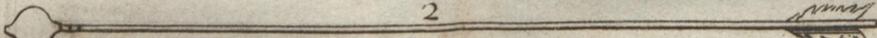
1



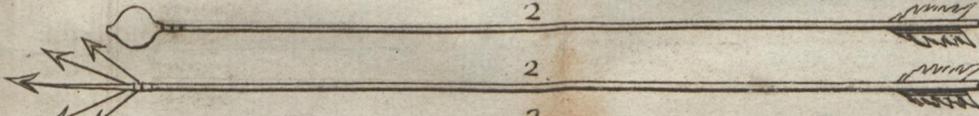
2



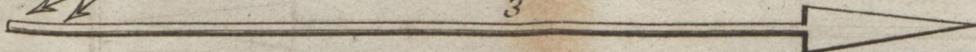
2



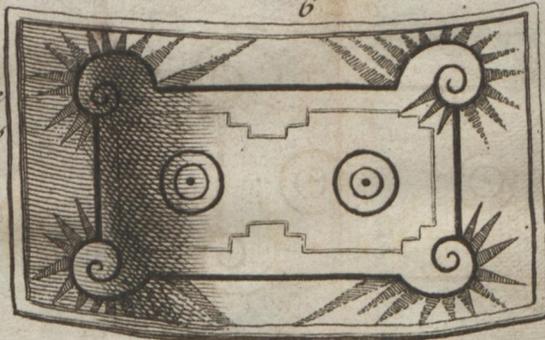
2



3



6



5



4

- 1. Arc
- 2. Fleches armées de différentes façons
- 3. Sponton de bois
- 4. Bouton
- 5. hache de pierre
- 6. Bouclier



de la tige d'une espèce de Roseau, assez semblable à celui qui vient communément dans le Languedoc & dans le Roussillon. Ils ont soin de mettre au bout de chaque flèche, qu'ils ornent de belles plumes, un morceau de bois long de trois ou quatre pouces, qu'ils infèrent dans la moëlle de ce Roseau, afin d'en accélérer le mouvement. Ils arment l'autre bout, d'autres morceaux de bois dur, fort pointus, ou façonnés en manière de sabre, ou des os de poisson, & entr'autres, de ceux qui se trouvent aux principales nageoires. Ils ne se contentent pas quelquefois de garnir leurs flèches d'une seule pointe; ils en mettent jusques à cinq. Ces sortes de flèches, qu'ils appellent *Possiron*, servent, non-seulement quand ils vont en guerre; mais elles sont encore d'un grand usage pour la pêche, parce qu'on peut prendre à la fois autant de poissons qu'il y a de dards. Ils n'oublient pas non plus d'empoisonner les flèches, avec les fruits de *Cururu*; de Pison, ou avec le lait d'un arbre qu'ils appellent (a) *Pougouly*. Ce lait

(a) *Ficus venenata*, *Pougouly Indorum dicta.*

est si âcre , qu'il ronge la peau , & cause des inflammations étranges. Aussi les Indiens , quand ils sont obligés à faire un abbattis en un endroit où il croît beaucoup de ces arbres , ils ont la précaution de se bien couvrir des feüillages , afin d'être à couvert d'une si fâcheuse incommodité. Les François ont donné à cet arbre le nom de Figuier sauvage , à cause de la figure du fruit , & parce que le bois en est fort mol , & qu'il rend quantité de lait , de même que le Figuier.

Ceux qui ont eu le dessus à la guerre , n'omettent rien pour se rendre redoutables à leurs ennemis , & faire sentir tout le poids de leur colére , en traitant avec inhumanité ceux qui n'ont pas pû échaper à leur fureur. Les *Noragues* , les *Karannes* , & quelques autres nations , ne sçavent point ce que c'est que de faire quartier. Dès que l'ennemi a lâché le pied , ils courent , comme des forcenés , dans les *Karbets* ; ils rompent & brisent ce qui tombe sous leur main ; enfin , ils immolent tout à leur rage & à leur cruauté barbare. Le supplice ordinaire de

ceux qui sont faits prisonniers, est de les attacher à une fourche, ou à un arbre : & après avoir vomi toutes sortes de blasphêmes, on leur décoche un volée de flèches en différens endroits du corps; & on les laisse quelquefois expirer en cet état. Ceux qui sont impatiens d'assouvir leur vengeance dans le sang de ces victimes infortunées, commencent à les dépecer par morceaux, qu'ils font boukaner à petit feu. On met la tête des principaux de ces malheureux, en haut du *Karbet*, comme un trophée de guerre, & pour servir de monument à leur postérité de leur bravoure. Il y en a qui, dans le même esprit de vanité, employent les os des cuisses & des bras de leurs ennemis, pour faire des flûtes. Enfin, ils se font une gloire de faire parade de toutes les dépouilles. La chair étant boukanée, on en fait le partage, pour être mangée ensuite, plutôt par un esprit de vengeance, que pour tout autre motif. Ils ne trouvent même, de leur propre aveu, aucun goût à cette sorte de viande, que plusieurs sont forcés, en quelque sorte,

de manger malgré eux, afin d'inspirer de la terreur à leurs ennemis, qu'un traitement moins barbare pourroit, fans doute, enhardir à les rendre encore plus fiers. Il y a même des femmes, qui, pour marquer l'horreur qu'elles ont d'un pareil spectacle, s'absentent, avec leurs enfans, du *Karbet*; brûlent & cassent, à leur retour, les (a) *Canaris*, les Couyes, & tout ce qui a servi à ce festin d'inhumanité. Ceux qui usent avec moins de cruauté envers les prisonniers, se contentent de les faire mourir, sans les faire languir: S'il y a même quelques-uns qui offrent quelque chose en échange pour eux, on les leur vend; & ces malheureux sont dérobés par-là aux supplices qu'ils auroient eu à souffrir. Les peuples les plus doux ne s'attachent sur tout qu'à faire des prisonniers, dans la vûë de les retenir à leur service pendant toute leur vie, ou enfin de les rançonner le plus qu'ils peuvent, & d'en tirer un bon parti, en les allant traiter chez les nations avec

(a) Vaisseau de terre, ou espèce de jatte, contenant au moins cent pots.

lesquelles ils vivent en bonne intelligence. Dès qu'un Indien est pris en guerre, il est censé être esclave; & on lui coupe, sur le champ, les cheveux, pour lui donner à entendre qu'il l'est véritablement. En effet, les cheveux sont une marque de la liberté; & il n'y a que ceux qui sont libres, qui les laissent croître: & ils ne les coupent jamais, à moins qu'ils ne soyent en deuil.

La guerre est difficile à éteindre chez les Indiens, une fois qu'elle a été allumée par quelque sujet que ce puisse être, à cause du souvenir éternel qu'ils conservent de leurs ressentimens. Ils inspirent même aux garçons, dès leur plus tendre jeunesse, de la haine & de l'animosité contre leurs ennemis: & c'est le seul legs qu'ils laissent, pour ainsi dire, en mourant, à leurs enfans, que de les venger après leur mort, & de faire la guerre à ceux de la nation ennemie. Les Indiens sont donc obligés, en quelque manière, à toutes les cruautés inséparables de la guerre, & que le mauvais exemple des parens autorise, & perpétué, de pere en fils, dans les familles. Aussi

très - rarement voit - on faire paix ou trêve, chez les Sauvages. Voici ce que j'ai appris sur la manière particulière de conclure la paix, & qui est presque semblable à celle des peuples du Nord.

Un des partis, qui a intérêt de terminer la guerre, se transporte chez la nation ennemie. Ordinairement, c'est le Capitaine, avec les principaux & toute la jeunesse, qui marchent en corps d'armée, bien munis de leurs arcs, flèches, boutous, haches de pierre, & autres instrumens de guerre. A une ou deux petites journées du *Karbet*, ils députent quelques-uns d'entre eux, pour leur aller déclarer qu'ils veulent bien être leurs amis, & vivre désormais en bonne intelligence avec eux. Si la proposition est bien reçüe, on avertit ceux qui ont fait alte, de venir. Les deux nations se rangent en bataille, & font semblant de vouloir se battre. On se chante pouille; on se reproche toutes les cruautés qu'on a commises de part & d'autre. Vous avez enlevé nos femmes, disent les uns: vous avez fait prisonniers, tué, fléché, ou boukanné mon pere, mon

coufin, mon frere, &c. Enfin, après toutes ces vives déclamations, ils jettent, tous à la fois, les armes à terre; on fait des gros cris de joye, & on se rend ensuite au grand *Karbet*, où, pour mieux cimenter cette paix, l'on fait un festin, où l'on boit, sans discontinuer, pendant trois ou quatre jours.

Le Commerce, qui entretient la bonne intelligence entre tous ces Sauvages, & qui leur rend communs certains avantages qui sont propres à un pays & qui ne le sont pas à un autre, se fait chez eux par voye d'échange. Ils méprisent infiniment l'argent. Ils ne vendent rien aux François, & ne se défont pas de leurs denrées, ou autres marchandises, que par troc. Leur commerce roule sur des Esclaves, *Hamaks*, *Pyrogues*, Animaux, Poisson sec, *Manarets*, *Coleuyres*, *Grages*, Potteries, Ustenciles de ménages, *Camizas*, Habillemens, Ceintures, Colliers, & Pierres vertes. A propos de ces Pierres, les Galibis n'ont rien de plus précieux que les (a) *Takouraves*. C'est ainsi qu'ils

(a) Espèce de Jade.

les nomment ; & les prisent plus que nous ne faisons l'Or & les Diamants. Ce n'est pas chez eux seulement qu'on en fait cas : elles sont autant estimées par toutes les autres Nations de la Guiane, qu'elles sont recherchées par les Turcs, les Persans, & les Polonois, qui en ornent toutes sortes d'ouvrages. Cette Pierre est de couleur d'Olive, d'un verd un peu plus pâle, & presque d'un gris de perles. J'en ai apporté de la Guiane de toutes ces couleurs. La figure la plus ordinaire qu'on donne à cette Pierre, est cylindrique, de la longueur de deux, trois, jusques à quatre pouces sur six ou sept lignes de diamètre, & percées dans toute leur longueur. J'en ai vû qui étoient quarrées, ovales, à qui on avoit donné la forme d'un croissant, & empreint la figure d'un crapeau, ou de quelques autres animaux. Cette Pierre est connue par les Lapidaires sous le nom de Jade. Elle est fort polie, & si dure, qu'on ne sçauroit la travailler qu'avec la poudre de Diamant. On m'a assuré qu'elle étoit factice ; qu'une Nation

de la France Equinoxiale. 177

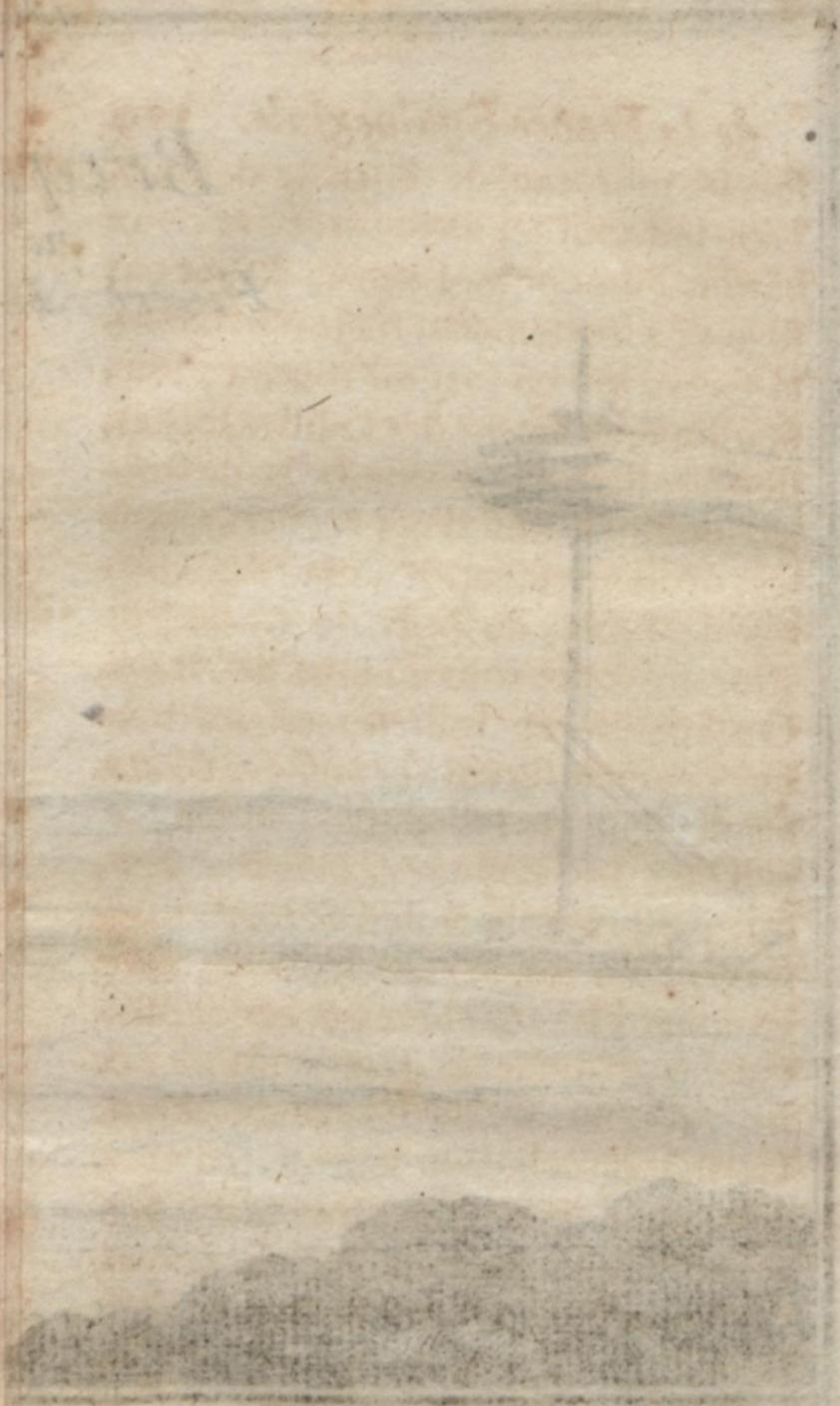
appelée *Tapouyes*, qui habitent à cent cinquante lieuës, ou environ, de *Para*, s'occupent à les façonner ; qu'ils en font même de mortiers, de petits sièges, & autres ustanciles de ménage. On ajoute, que la matière de ces Pierres est une vase molle, blanchâtre, qu'ils pétrissent, & à laquelle ils donnent la figure & les empreintes qu'ils veulent. Ils mettent tremper, pendant un certain tems, tous les morceaux préparés dans une rivière, au bout duquel ils les retirent. C'est cette eau, disent-ils, qui donne la couleur, la dureté, & le poli qu'on remarque à toutes ces Pierres.

L'éloignement des lieux oblige quelquefois les Indiens à de longs voyages ; mais ils ne s'en embarrassent guères, parce qu'ils ont tous l'esprit voyageur. Ils font quelquefois de gayeté de cœur 100 ou 200 lieuës pour aller traiter un simple *Hamak*, ou pour assister à quelque danse. Ils marchent ordinairement d'une grande vitesse ; & ils escaladent les montagnes avec une légéreté surprenante. Ce qui contribuë encore à les rendre lestes,

c'est qu'ils ne se chargent que très-peu. Ils mettent dans un *kourkourou*, leurs *Hamaks*, quelques *Couyes*, du *Tapano*, ou du *Vicou* en pâte, pour faire de la boisson. Voilà tout leur équipage, qu'ils portent tour à tour. Ils chassent & ils pêchent tout chemin faisant, sans cependant se détourner beaucoup. D'ailleurs, ils ne s'embarassent pas de manger, pourvû qu'ils ayent de quoi boire. Dans les pays secs, où ils ne trouvent pas quelquefois de l'eau, ils coupent en travers des liennes, & sur tout une espèce de pied de veau, qui monte le long des arbres. Il découle de la tige de cette Plante, en moins de deux minutes, de quoi remplir un grand verre. C'est ainsi qu'ils ont soin de pourvoir aux besoins de la vie, & de se défaltérer dans les pénibles voyages. Leur manière de faire du feu n'est pas moins singulière. Ils ont deux morceaux de bois, longs de deux pieds, & gros comme le doigt. Ils arrêtent l'un de ces bâtons à terre avec la plante des pieds; ils insèrent l'autre dans une petite fosse, qu'ils ont faite auparavant

Briquet
ou
Fusil Indien





de la France Equinoxiale. 179

sur le morceau de bois de dessous. L'on fait tourner avec force ces deux bâtons l'un contre l'autre ; & par ces fortes de frottemens, ou térébrations, la sciûre qui en sort est toute en feu, & allume aisément des feuilles séches, des brossailles, ou de bois de méche qu'on a soin d'approcher. On se sert ordinairement, pour faire ces fortes de fusils, du bois de *Cacao*, de *Roucou*, & sur tout du bois de *Maho*. On appelle en Indien tous les bois qui peuvent servir à cet usage, *Ouato-Vhebé*, qui veut dire, bois de feu.

Dans les voyages, soit par eau, soit par terre, le Soleil & les Etoiles servent de guide aux Sauvages. Ils en connoissent quelques-unes des principales, comme la grande Ourse, & les *Pleyades*, qu'ils nomment *Xerik*. Cette constellation leur sert d'époque pour fixer leur tems. Ils comptent & commencent même les années avec elle. Quand un Indien libre se met au service de quelque François, & que c'est seulement pour un an, il y reste jusques à ce que les *Pleyades* recommencent à paroître de re-

chef, avec le Soleil, sur l'horizon. C'est là proprement leur année solaire. Ils comptent aussi le tems, par le nombre de lunaifons. Mais, malgré cela, ils ne sçauroient jamais dire l'âge qu'ils ont, ou celui de leurs enfans. Outre le Soleil & les Etoiles, qui les dirigent dans leur route, les arbres aussi leur tiennent lieu de Bouffole. Ils placent toujours le sud du côté où la cime penche davantage. Dans les endroits où ils n'ont jamais été, & où ils croyent repasser, ils font, à droit & à gauche, en chemin faisant, des marques ou espèces d'entailles sur les troncs des arbres, & ils coupent même des branches. Quelques battus que soyent les chemins par où les Indiens ont coûtume de passer & repasser, à peine cependant distingue-t'on ces petits sentiers, ou rigoles; car on ne sçauroit mieux les comparer. La légéreté avec laquelle ils marchent, fait qu'ils n'impriment que très-faiblement la trace de leurs pieds. D'ailleurs, tout est si rempli des liennes, & des troncs d'arbre qui tombent à terre, qu'on est obligé fort

souvent de sauter d'un arbre sur l'autre , au lieu de marcher de suite.

Quand ils voyagent sur les rivières , ils suivent ordinairement le courant de l'eau ; & ils ne sont pas si embarrassés , ni si fatigués , que quand ils sont obligés d'aller par terre : aussi préfèrent-ils ces voyages-là aux autres. S'ils apperçoivent de loin quelque Pirogue , ils lui parlent avec une espèce de porte-voix , qui se fait entendre d'assez loin , & qui est fait de deux pièces , attachées ensemble avec des lianes. Le porte-voix , qu'ils appellent signal , leur sert aussi pour donner avis de leur arrivée , lorsqu'ils approchent du *Karbet* où ils doivent débarquer. Ils ont , outre le signal , différentes flûtes , qui servent aux mêmes usages ; & , entr'autres , une qui est semblable à celle du Dieu Pan , ou aux sifflets de ceux qui vont de village en village , dans le bas Languedoc & dans le Roussillon , mutiler les bêtes.

Dès que la marée leur vient à manquer , on commence à isser le canot à terre : on choisit un endroit dans les

bois, tout près de la mer, ou de la rivière : on accommode quelques branches d'arbre, pour y tendre les *hamaks* : chacun fait du feu contre son gîte : & quoique l'on soit très-souvent incommodé de la fumée, & pour ainsi dire, boukané, les Indiens ne sçauroient jamais rester sans feu : ils ont même grand soin de ne le pas laisser éteindre pendant la nuit ; moins pour chasser le Diable, qu'ils craignent infiniment, comme quelques Voyageurs ont écrit ; que pour se garantir de l'insupportable incommodité des Moustiques, des Maks, & des Maringoins : sans cela, la place ne seroit pas certainement tenable. On campe, ordinairement, tous les soirs à bonne heure, pour avoir le loisir de se bâtir un logement, sur tout dans le tems des pluyes. On plante, çà & là, quelques pieux en terre : on entrelasse quelques branchages, qui servent de toit, pour pouvoir se mettre à l'abri pendant la nuit, qu'on est obligé de passer sous ces misérables huttes, qui ne garantissent pas beaucoup des grosses pluyes, qui sont si

ordinaires dans tout le pays.

Dès qu'on se dispose à quelque voyage, le Chef de la nation prend, avant le départ, une petite corde mince & fort déliée, à laquelle il fait autant de nœuds, qu'il prétend demeurer de jours. A leur arrivée, ils attachent cette petite corde, qu'ils appellent *Careta*, ou *Kexy*, au milieu du grand *Karbet*; de laquelle on a soin, chaque jour, de défaire un nœud. C'est sur cette corde, que chacun prend ses mesures, pour se disposer à partir. Les uns radoubent, & mettent en état les *Pirogues*; les autres font des *Pagayes*: les femmes préparent les vivres nécessaires pour toute la route; car il faut tout porter avec soi, faute d'hôtellerie. Le jour du départ, quoiqu'ils se préparent de bon matin à s'arranger, ils ne décampent ordinairement que fort tard. Avant que l'on aye *karbeté*, & qu'on aye fini la boisson qui est dans les *Couyes*, la journée se passe; & le départ n'est ordinairement qu'à trois heures après midi. Aussi ne vont-ils pas loin ce jour-là, & ne passent guères l'em-

bouchure de leur rivière.

Les Indiens superstitieux observent religieusement, pendant leurs voyages, certaines coùtumes, desquelles ils n'oseroient se départir. Ils n'ont garde, sur tout, de nommer plusieurs choses par leur nom. Si l'on a à parler d'un Rocher, par exemple, il faut dire, Celui qui est dur : si c'est un Lézard sur lequel roule le discours, il faut pareillement se servir de périphrase, & dire, Celui qui a une longue queue. Il est dangereux aussi de nommer les *Criques*, les *Islots* qui sont sur la route, de même que les *Pyayes*. Tout cela, au moins, fait venir la pluie, sans compter que l'on s'expose, par-là, à faire naufrage, & à faire sortir, du fond des eaux, quelque monstre affreux, qui viendroit dévorer l'équipage. Un de mes amis étant un jour bien avant dans une rivière, avec une vingtaine d'Indiens, s'avisa de demander le nom d'une *Crique*, qui n'étoit pas loin de l'endroit où l'on devoit se rendre : mais personne ne disoit rien, & tout le monde faisoit la sourde oreille. Ceux cependant qu'il questionnoit

questionnoit davantage , & qui ne pouvoient pas s'empêcher de répondre , assûroient qu'ils n'en sçavoient rien : d'autres répondoient , Demande-le à celui-là ; & ils se renvoyoient ainsi la bale. Il comprit, sur le champ, la difficulté ; & commença à les railer fortement sur la peine qu'ils faisoient paroître à nommer cette *Crique* en leur langue. Enfin, il pressa tellement un d'entre eux , qu'il l'obligea à lâcher la parole fatale , & nommer la *Crique* en question. A peine eut-il dit cela , qu'ils furent accueillis d'une grosse pluye, qui dura toute la nuit. Il fallut voir comme ils lui en donnerent à leur tour. Il avoit beau leur persuader , que cette pluye n'étoit point du tout l'effet du mot que l'on venoit de prononcer : il ne fut pas crû ; & cette pluye fut pour eux une espèce de conviction , & une démonstration évidente de la vérité de la tradition de leurs ancêtres. Ils s'en prirent fortement à celui qui avoit été assez facile que de nommer la *Crique* ; & on lui fit des cuisans reproches de ce que, par son trop de complaisance , il avoit

attiré sur eux tous cette pluye si incommode, qui leur avoit fait passer une cruelle nuit.

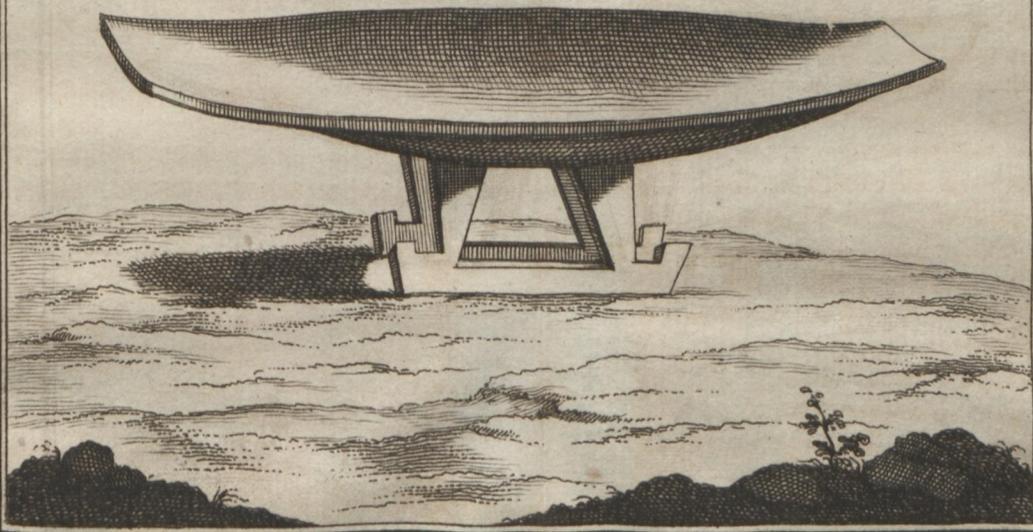
Si les Indiens vont en Ambassade, à peine sont-ils arrivés au lieu marqué, que le maître chez qui ils vont, se transporte au dégrad où ils doivent débarquer; ou bien, il y envoie quelqu'un de sa part, avec toute la jeunesse, pour les recevoir: Et on les conduit, en même tems, au grand *Karbet*. Là, le Chef leur fait un accueil gracieux, offre des sièges aux principaux, & les salue tous les uns après les autres: ceux du *Karbet*, à son imitation, en font de même. Après tous ces saluts, qui sont assez ennuyeux, chaque Capitaine du Village envoie par tout un Indien, qui est comme son Adjoint, porter ses ordres, & annoncer ces nouveaux venus. Enfin, cette espèce de Subdélégué est chargé du soin de faire donner à manger à tous les étrangers durant leur séjour, pendant lequel ils sont entièrement défrayés de tout. Pour l'ordinaire, ils en sont quittes à bon marché; car on satisfait tout le monde, avec de la

Cassave, du Vicou, ou quelque morceau de Poisson boukané ; fort souvent même, ils mangent la Cassave sèche. Mais il faut dire, à la louange des Indiens, qu'ils se contentent de ce qu'on leur donne. On range donc un petit nombre de sièges, devant lesquels on sert, sur des plats, ou sur des *Aouaris-aouaris* (qui sont une espèce d'Écran, ou d'Évantail, fait de feuilles de Palmiste), de la Cassave, du Poisson, ou de la Viande, supposé qu'il y en aye. On fait asseoir les principaux sur les sièges préparés : le reste des étrangers se rangent au tour de ceux-ci, à leur ordinaire, sur leurs talons. Le repas fini, le Chef a soin de préparer des Pipes de Tabac, qui servent de contenance, dans leurs conversations. Ces Pipes ne sont autre chose que des feuilles séchées de Tabac, roulées dans des morceaux d'écorce d'arbre. L'arbre qui sert à cet usage, & que les Indiens appellent *Oulemary*, est revêtu en dehors d'une écorce brune, assez unie, épaisse d'une ligne & demie : le dedans est garni de plusieurs membranes, ou feuillets

minces, jaunâtres, & sur lesquels on écrit aussi facilement que sur le Papier. Ce sont ces petites peaux qu'on détache, pour en faire ces Pipes, qui sont très-commodes : car on les fume en même tems que le Tabac ; & elles empêchent qu'on ne sente à la bouche cette fumée âcre, qui brûle la langue, & qui porte souvent à la tête. Les Pipes étant prêtes, le Capitaine en allume deux ; une pour lui, & une autre pour le principal chef des étrangers. Celui-ci est étendu dans son Hamak, où il fume d'un grand sang froid ; tandis que son hôte est assis auprès de lui, sur un siège de bois, qu'ils appellent *Moulé*. Cet espèce de tabouret, qui est tout d'une pièce, est très-incommode à mon avis ; car le dessus, à qui on a donné la figure, à peu près, d'un canot, est si creux dans le milieu, qu'on y enfonce jusques à la ceinture, & les genoux touchent presque au menton. Une personne qui n'est pas faite à ces sortes de sièges, croit toujours tomber à terre, quand elle veut s'y asseoir.

Dans cette attitude, le Chef des

Moulé
ou
espece de Tabouret Indien



1707

1708

1709

1710

1711

1712

1713

1714

1715

1716

1717

1718

Étrangers commence son Harangue, qui est toujours fort longue. Il débute souvent par quelques préambules, qui n'ont quelquefois aucun rapport avec ce qu'il va dire. Il porte la parole au nom de toute la nation, pour l'ordinaire. Il expose le sujet de leur voyage. Ce sont ici des discours de longue haleine, dont la prononciation est tout-à-fait différente de celle dont on a coûtume de se servir communément. Ils parlent avec une rapidité extraordinaire, & une grande volubilité de langue. Ils se servent alors de certaines liaisons, qui ne sont point en usage dans les discours familiers. Ils affectent, sur tout, de parler du nez; & appuyent si fort sur les finales; qu'on diroit qu'ils parlent une toute autre langue que la leur. Nos François appellent cette manière de converser, *karbéter*. Dès que l'étrangera fini, le Chef du lieu harangue à son tour; & répond, à peu près, dans le même style. Il prononce avec beaucoup de gravité, & d'un ton ferme, semblable à un homme qui déclame. Souvent ils ne s'écoutent pas, ni l'un, ni l'autre,

Il y en a qui parlent des demies heures entières, sans s'arrêter un moment. L'autre, pendant ce tems-là, se distrait, comme il lui plaît, & s'entretient même tout bas avec ceux qui sont auprès de lui, sans que cela choque aucunement celui qui harangue; bien entendu qu'il rendra, à son tour, la pareille, lorsque l'autre reprendra la parole. Et ils passeront quelquefois des matinées entières à *karbieter*, & à se parler de la sorte. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que, si l'étranger est un Indien d'une nation dont la langue est très-différente, chacun *karbete* en sa langue; & ainsi l'on se parle des heures entières, où, le plus souvent, on n'entend rien, de part & d'autre. Pour moi, je crois qu'ils ne font cela, que pour se distinguer des jeunes gens, & afin de leur inspirer du respect pour eux. Les Harangues recommencent de nouveau, lorsqu'ils sont sur leur départ. Rien n'est, à mon avis, plus long, ni plus ennuyant, que ces sortes de *karbétages*. Mais c'est le goût des Indiens, & la manière ordinaire de leurs Orateurs. Après qu'on a ache-

vé d'haranguer, les Indiens se délassent pendant trois ou quatre jours : l'on danse ensuite : & la fête finit par un grand vin, ou festin à boire ; car on ne sçait ce que c'est que de manger, dans ces sortes de repas solennels.

Les Danses de tous nos Sauvages sont graves & sérieuses. On ne voit point aucune familiarité parmi les jeunes Indiennes, qui dansent avec les hommes ; & tout y respire l'honnêteté & la pudeur. Il n'en est pas de même chez les Nègres, qui n'observent pas tant de mesures. Il n'y a point de postures & de gestes obscènes dont ils ne se servent dans leurs Danses : Aussi les Missionnaires ne manquent point de déclamer vivement contre les *Kalendas*, & autres Danses lubriques. L'usage pourtant en est très-commode pour être supprimé ; & les Nègres, qui aiment à danser à la fureur, & qui n'en ont point d'autres que de cette espèce, passent au-dessus de toutes les menaces qu'on peut leur faire.

Quoique la Musique des Nègres

soit une espèce de charivari, & que le tintamare qu'ils font avec leurs Tambours, dont le bruit est accompagné de huées & de cris extraordinaires, soit très-désagréable, ils ne laissent pas d'avoir quelques instrumens qui sont assez harmonieux, & plus agréables même que les Flutes des Indiens. Celui qu'ils nomment *Balaso* est très-agréable. Cet instrument n'est autre chose qu'un arrangement de Calebasses vuides, plus petites les unes que les autres, en diminuant toujours, & attachées dessous des liteaux d'un bois très-dur, & rangés parallèlement. On diroit, à entendre toucher le *Balaso*, que ce sont de petites Orgues. Les Nègres se servent encore dans leurs Danses d'un autre instrument, qu'on appelle *Ventan*. Ce *Ventan* est proprement un Archet de Violon, auquel on met, à la place du crin, une petite lianne mince & fort déliée. On tient d'une main cet Archet, dont on applique l'extrémité à la bouche, & on frappe de l'autre avec une baguette sur la petite lianne. On a soin de retenir un peu son souffle, de même

même que quand on jouë de ces petites machines de fer, qu'on appelle trompes. Ce Ventan, par ces sortes d'inspirations, rend un son semblable à une pochette.

Les préparatifs que font ordinairement les Sauvages, avant d'exécuter leurs Danses, qui passent chez eux pour des choses de grande importance, & qui sont d'ordinaire la plus forte preuve qu'ils se puissent donner de leur amitié & de leur confiance; consistent à se bien ajuster, à s'orner le corps, à se faire les cheveux; c'est-à-dire, les couper sur le front horizontalement, comme la plupart des Moines. Ils font au reste grand cas de les avoir bien noirs & fort droits. J'ai vû une Indienne qui avoit soin d'huiler & d'aplatir souvent les cheveux d'un de ses enfans, qui les avoit un peu châains & naturellement frisés. En un mot, les Indiens tâchent de se mettre, autant qu'il leur est possible, sur leur propre. C'est dans ces occasions, s'il y a quelque beau tour de plumes, quelque joli *Couyon*, de riches Colliers, ou Brasselets, Cein-

tures, ou quelque autre bijou, il paroît ce jour-là. Quelque air de pauvreté qu'on voye chez eux, la vanité n'en est cependant pas bannie. Les Indiens sont ravis d'être magnifiques, & se piquent tous à l'envi qui sera le plus propre, & qui se montrera avec de plus beaux atours.

Les pièces dont les femmes se servent pour se parer, consistent dans un beau Couyou. Ceux qui sont destinés pour les grandes Danses, sont plus grands qu'à l'ordinaire, & tombent jusqu'au genou. On y voit les plus beaux compartimens du monde; & la plus fine Raffade n'y est pas épargnée. Ils mettent par-dessus le Coyou, des Ceintures qui leur font plusieurs tours, & faites de petits brins d'un coquillage, ou espèce de Burgos, qui se trouve le long des rivières, auxquels ils donnent, sur un grès, la figure d'un petit cercle. On n'oublie pas non plus d'orner tout le corps de Brasselets de Raffade blanche & bleuë, qui est celle que les Indiens estiment le plus. Les hommes ont des Tours de Plumes, dont ils ceignent leur tête.

Couyou

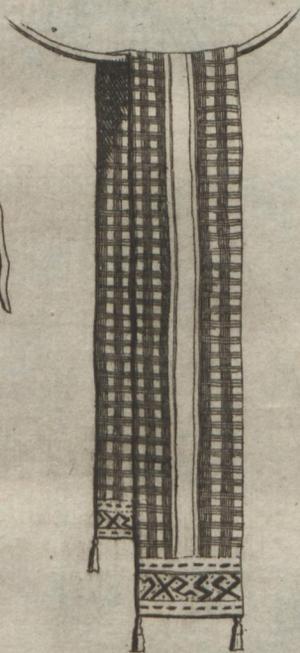
ou

Tablier

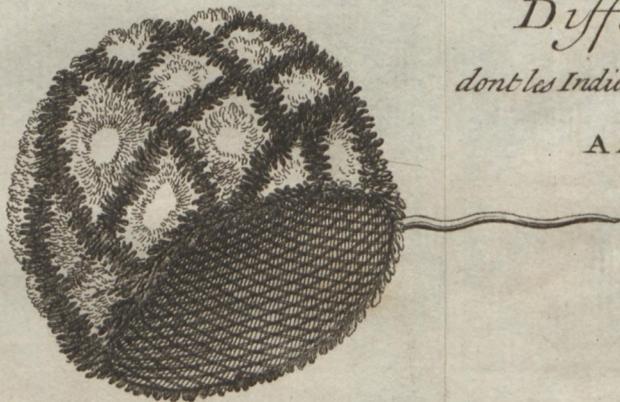
BIBLIOTHÈQUE
MUSEUM
FRANÇOIS
MAYENNE



Camiza Indien



A

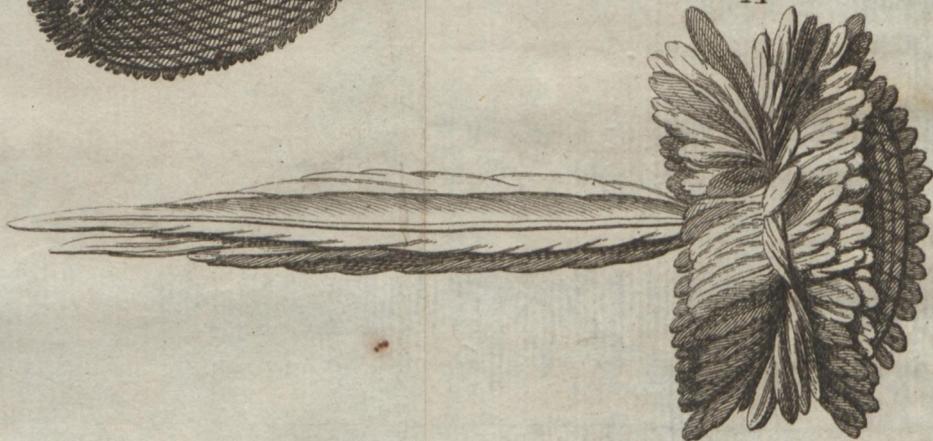


Differents Atours

dont les Indiens se parent dans leurs danses

AA Bonnets de Plume

A

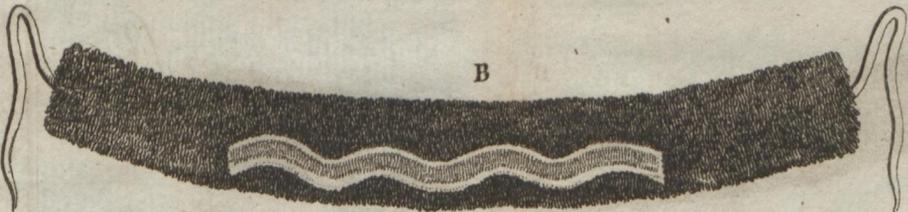
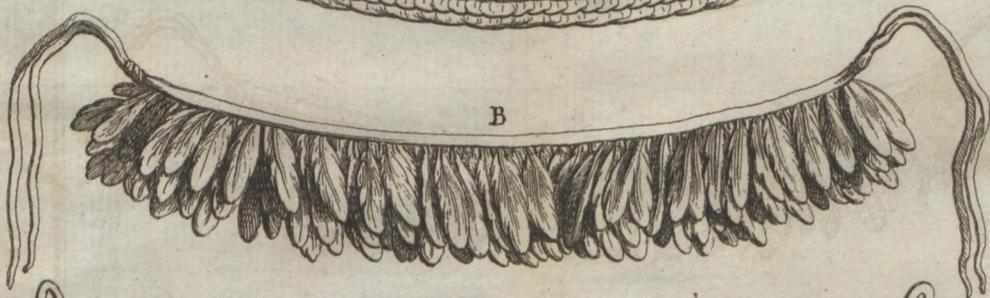


Ces Tours sont plusieurs plumes de diverses couleurs, attachées ensemble, ou rangées par étages. Ils appellent les premiers *Hoummari*, & les derniers *Caneta*. Ils en ont d'autres, dont ils couvrent leur tête, semblables à un Diadème. Le haut est quelquefois relevé de trois ou quatre longues plumes de la queue d'Arra. Mais en fait de plumage, rien n'approche de la beauté d'un Bonnet que j'ai eu des Indiens du côté de l'Amazone. Le fond de ce Bonnet est une espèce de réseau, ou tresse de perruque, dont toutes les mailles sont garnies par compartimens de petits pinceaux, longs d'un pouce, faits d'un duvet, ou des plus fines plumes, & des plus vives couleurs qu'on peut imaginer. Le rouge est d'une couleur de feu éclatant; le jaune, d'une riche couleur de Jonquille; & le bleu, du plus beau du monde. Outre ces ajustemens, ils attachent encore au-dessous du genou, & à la cuisse, des Jaretières, où sont attachées quantité de Noyaux du fruit d'*Abouai*. C'est avec ces Jaretières qu'ils battent la mesu-

re, en frappant fort du pied. Il n'est pas possible d'exprimer le bruit effroyable que font ces sortes de grelots. Les Indiens, qui sont avant dans les terres, cultivent cet arbre uniquement pour en avoir les noyaux ; car le fruit est un poison mortel. Les femmes qui n'ont pas l'usage de la Raffade, en garnissent aussi leurs Couyous. Ils ornent encore leur col de Colliers faits de dents de Tygre, arrangées fort proprement. Ils en font aussi d'une autre matière. Ce sont des quillages qu'ils polissent sur un grès, & leur donnent la figure d'une quille. Ils appellent ces sortes de Colliers, en leur langue, *Kouratari*. Mais le plus estimé, & le plus riche de leurs bijoux, sont les Pierres vertes : aussi les Indiennes se croient plus belles, quand elles ont plusieurs de ces Pierres penduës au col, & qui leur tombent sur la gorge. Elles en mettent aussi au cartilage du nez, qu'elles ont percé dès l'enfance. Cependant tout cela fait un assez vilain étalage. Les Indiens, du côté de Para, endossent une espèce de Tunique de

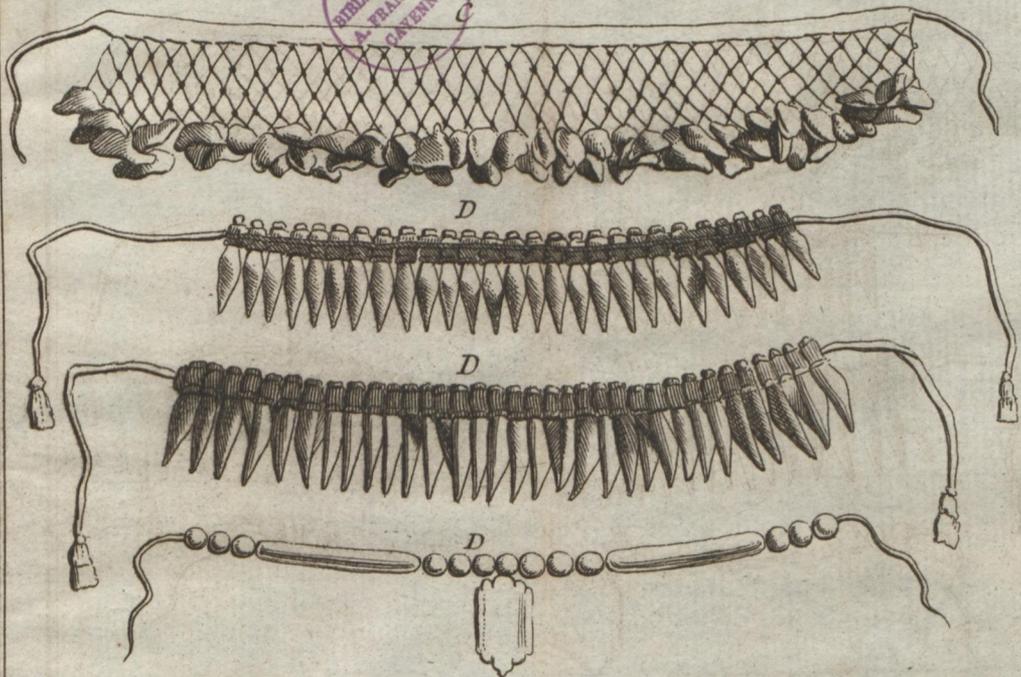
Suite des Atours des Indiens

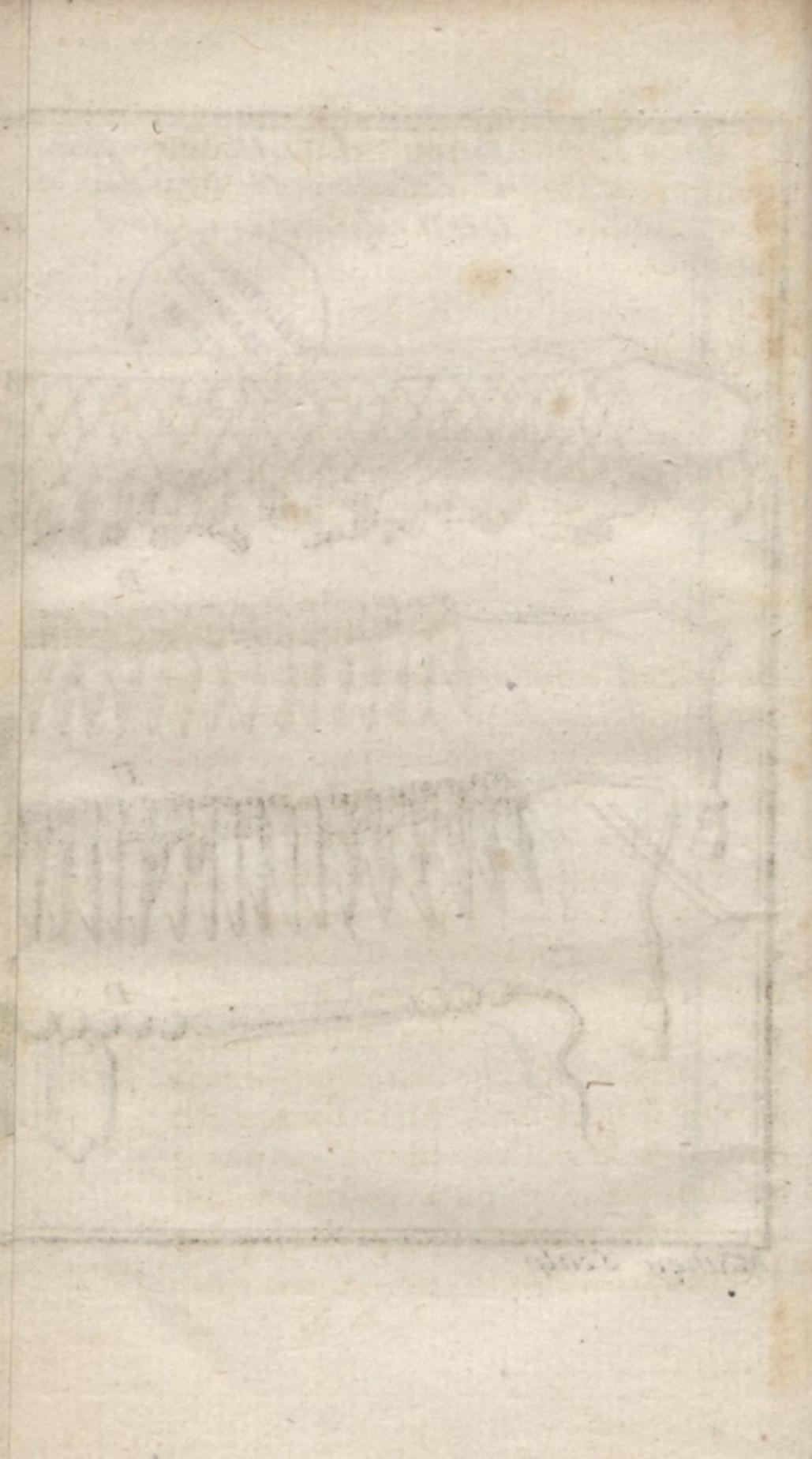
B.B.B. Tours de plumes de diferentes facons



Suite des Atours des Indiens
C. Ceinture des Noyaux d'ahouai
DDD. differens Colliers

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOIS
CAYENNE





coton, ou Chemise sans bras, faite de deux pièces cousues ensemble par les côtés avec beaucoup de propreté. Ce vêtement, qui est particulier aux Chefs de ces Nations, ne descend que jusques aux genoux, & ne s'ouvre que trois travers de doigt sur le devant de la poitrine. Il est peint au-dehors par compartimens, & de diverses couleurs qui ne s'en vont point à l'eau.

Enfin, la dernière façon que les Sauvages se donnent, pour se mettre tout-à-fait sur leur propre, consiste à se peindre entièrement, ou en partie, le corps, avec du Genipa, ou du Roucou, qui est la couleur qu'ils aiment le plus, & qu'ils ont toujours à portée. Ils employent aux mêmes usages le *Kariarou*, qui est une fécule aussi rouge que le Vermillon d'Espagne, qu'ils tirent des feuilles d'une (a) lienne, semblable, en quelque manière, à la Vigne. Mais toutes ces couleurs se passent bien-tôt, parce qu'elles ne sont qu'à la détrempe. Quand ils veulent être plâtrés pour

(a) *Convolvulus tinctorius*, folio vitigineo.

long-tems, ils se peignent, pour ainſi dire, à l'huile. Ils prennent, pour cet effet, une réſine blanche qui découle d'un arbre appellé (a) *Sipo*. Après l'avoir fait un peu ramollir au feu, ils la noirciſſent, en y mêlant des feuilles brûlées de *Marakoupi*, de *Baroulou*, ou de quelque'autre arbre. Pour rendre encore le *Sipo* plus mollaffe, ils le délayent avec un peu d'huile de *Karapa*. Ils prennent de cette couleur avec un petit morceau de côte de *Coumoun* (qui eſt un Palmiſte), avec lequel ils tracent au-devant de la poitrine, aux bras, & ſur tout ſur le viſage, différentes rayes, ou compartimens, à peu près dans le même goût qu'ils barbouillent leurs *Couyes*. Nos *Indiens* ne ſe font point ces peintures cauſtiques, qui ſont ſi en uſage parmi les *Sauvages Septentrionaux*. Ils ſe contentent ſeulement de ſe peindre ſuperficiellement le corps, d'une manière quelquefois extraordinairement bizarre. Souvent ils ne ſe barbouillent qu'un œil; tantôt, c'eſt le bout du nez; tantôt, la moitié du viſage, le

(a) *Terebinthus, Piſtacia fructu, non edulè. Plum.*

menton, ou une oreille, suivant leur fantaisie. Ils croyent se donner un air de beauté quand ils se façonnent de la sorte, quoique véritablement cela les fasse paroître ridicules, & tout-à-fait originaux. Ils ne sont pas moins soigneux de leur teint : les hommes le sont sur tout plus que les femmes : Aussi se frottent-ils souvent avec l'huile de *Karapa*, pour n'être pas hâlés, disent-ils, du Soleil. Ils m'ont assuré, que cette huile leur tenoit la peau fraîche, & les empêchoit de sentir la trop grande ardeur du Soleil. Les Indiens, après s'être donc ajusté & préparé pour la Danse, se rendent sur le lieu où elle doit être exécutée. Voici comment ils s'y prirent une fois que je me trouvai, par hazard, parmi ces Sauvages.

Ils commencèrent donc un soir cette fameuse Danse, environ sur les cinq heures, qui ne finit qu'au lever du Soleil. Je fus d'abord surpris de l'arrangement de leurs différens airs. L'ouverture étoit une espèce de Chaconne : d'autres airs, qui venoient ensuite, qui ne sentoient point le Sau-

vage, & qui auroient pû être comparés à des Menuets, succédoient au premier. Leurs Flutes, qui sont faites d'un morceau de roseau d'environ trois pieds de long, étoient ornées de différentes Plantes, & rendoient un son assez harmonieux; & comme elles sont grosses à proportion les unes des autres, de même que les tuyaux des Orgues, elles faisoient ensemble tous les huit Tons. Une, par exemple, étoit le *Ré*; l'autre, le *Mi*; une troisième, le *Fa*; & ainsi des autres. Les Joueurs s'accordoient parfaitement bien, chacun s'arrêtant & reprenant assez juste. Les Danseurs allerent à une portée de mousquet du grand *Karbet*, pour achever de mettre tous les atours, & faire leur entrée. Je fus frappé de ce Spectacle. Le premier qui conduisoit la bande, tenoit à la main une demi-pique d'un bois fort dur, au bout de laquelle étoit attachée une trouffe de grelots, ou noyaux d'Ahouai, & qui faisoient un bruit à fendre la tête. Un autre, vers le milieu des Danseurs, avoit des jaretieres ornée de semblables grelots.

Tous les Danseurs suivoient à la file les uns après les autres, ayant leurs têtes ornées de divers tours de plumes, le corps peint, & les bras, & les jambes garnies de Brasselets de différentes couleurs. Ils s'en vinrent, dans cet équipage, sur la place du Karbet, où il n'y avoit pas un ame, parce que chacun s'étoit caché. C'est une superstition des Indiens, de croire que le premier qui verroit arriver les Danseurs sur la place, mourroit dans le cours de l'année. Ils ont donc tous grand soin de se cacher, dès que les Danseurs veulent partir. A peine sont-ils arrivés, qu'ils sortent, tous à la fois, de leurs retraites, en faisant des huées, & criant comme des enragés; & viennent ainsi assister à la Danse. Alors les jeunes filles du lieu, parées le mieux qu'il leur a été possible, se joignent aux Danseurs. Leur manière de danser est assez singulière: c'est plutôt une marche, qu'une danse. Elle consiste principalement à frapper du pied en cadence, qui est toujours soutenüe; & à accompagner cela d'un mouvement du corps, assez sembla-

ble à celui d'un boiteux.

La Danse finie, on se rend au *Karbet*, où l'on termine cette solemnité par un festin, que les vieilles femmes ont préparé de longue main. Tout ce grand régal consiste à boire continuellement, pendant trois ou quatre jours de suite, sans interruption. Toutes leurs boissons, dont la bâte est toujours le *Maniok*, sont assez dégoûtantes. Ils en font cependant quelques-unes par régal, qui ne sont pas mauvaises; comme la boisson d'*Anana*, d'*Acajou*, & de quelques autres fruits, qu'on gruge, & qu'on passe ensuite à travers un *manaret*. Mais celles dont ils se servent dans ces grands festins, sont le *Vicou*, le *Paya*, ou le *Quachiry*, dont on lit la maniere de les préparer dans plusieurs Relations. On remplit donc de boisson de grands vaisseaux de terre que les Traiteurs François appellent *Canarys*, & les *Galibys*, *Touroïas*. On range tous ces *Canarys*, dont le plus petit contient le moins cent pots, en perspective d'un bout à l'autre du *Karbet*. Les femmes apportent à boire aux hom-

mes avec de grands *Couyes* qu'elles ont soin de remplir, à proportion qu'on les vuide. Ces malheureux se donnent, pour ainsi dire, pendant trois ou quatre jours, une espèce de queffion volontaire, & ne discontinuent de boire, que pour rendre ce qu'ils ont déjà pris; ils n'ont pas plutôt vomé, qu'ils recommencent de nouveau à boire, & à dégueuler comme auparavant. Il n'est pas concevable comment ils peuvent tant boire. Tout le monde en prend avec excès, hommes, femmes & enfans. Et il n'y a peut-être pas de nation dans le monde, qui boive plus que nos Sauvages. Enfin ils se font un point d'honneur de mettre à sec tous les *Canaris*, y en eût-il un nombre encore plus grand qu'à l'ordinaire. Chaque Indien cependant boit, pendant les trois ou quatre jours que dure cette débauche, l'équivalent à une barrique de vin. C'est donc le défaut de boisson qui termine, pour ainsi dire, cette cérémonie, & qui fait prendre aux étrangers congé de leurs hôtes, après cependant leur avoir laissé les *Fluttes*.

C'est une loi, parmi les Guianois, d'aller porter les Flattes & leurs Danses dans d'autres *Karbets*, d'où on les transporte encore plus loin.

L'heureuse santé dont jouissent en général les Indiens de la Guiane, me fit songer à observer comment la Médecine se pratiquoit parmi eux; & sur tout, je les questionnois souvent sur l'usage & les vertus des Plantes. Toute leur science dans les maladies consiste à se réduire à une diète outrée, c'est-à-dire, à ne prendre que quelque *Couye* de boisson, se laver souvent le corps, & boire le suc, ou la rapure de quelque Plante. En un mot, nos Indiens sont de grands ignorans en fait de Médecine. Leur sçavoir est fort borné là-dessus. Nous leur devons pourtant quelques bons remèdes, que le hazard leur a plutôt montré que leur sagacité. Ils se servent dans la Dissenterie, qui fait autant de ravage chez eux qu'en France, de la Racine de *Simaroumba*, avec un sucès admirable. L'écorce de l'arbre qu'ils appellent *Xouroquouy*, guérit aussi le même mal, en faisant vomir,

de même que le Simaroumba. Il y a des Nations, vers l'Amazone, qui se donnent des Lavemens avec des Seringues, ou espèce de Balons, dont nous avons parlé ci-dessus; mais je crois qu'ils n'ont appris à en faire cet usage que des Portugais & des Européens. Les Indiens se servent aussi de divers fruits, & plusieurs gommés, pour se soulager dans leurs maladies, où ils sont d'une patience à toute épreuve. Jamais Indien ne se plaint; & quelque grand que soit le mal qu'il souffre, il ne laisse pas échapper un seul cri, pas même un soupir. Leur Héroïsme est admirable dans les maladies, aussi-bien que dans les châtimens qu'on leur fait souffrir en guerre.

Quelques excellens Remèdes qu'ayent les Sauvages, & quelques bons effets qu'ils en ayent éprouvés en différentes occasions, ils ne s'en servent pourtant guères, parce qu'ils sont tous superstitieux au dernier point, & qu'ils se persuadent que c'est le Diable qui cause toutes leurs maladies. Ils s'adressent donc, avec une

confiance entière, aux (a) *Piayes*, qui ont, disent-ils, la vertu de fléchir, ou de chasser le Diable des corps des Malades, dont il s'est injustement emparé. Ce préjugé en faveur des *Piayes*, qui est commun aux Sauvages de l'une & l'autre Amérique, sert beaucoup à accréditer ces Jongleurs, qui ont le talent de nourrir ces pauvres peuples dans cette croyance, afin d'abuser de leur simplicité.

Les Indiens donnent différens noms au Diable. Les *Galibis* l'appellent *Hyorokan* : les *Arrouas*, *Amignao* : ceux qui sont avant dans les terres, *Anaanb*; & les *Caraïbes*, *Maboya*. Nos Sauvages subdivisent encore le Diable en plusieurs espèces; & ils en reconnoissent de plusieurs sortes, dont il seroit inutile de rapporter ici les noms. Celui qu'ils craignent le plus s'appelle *Chinay*. Ce *Chinay*, à ce que ces pauvres peuples s'imaginent, est un vrai mangeur d'Indiens. Il ne se nourrit que de leur chair; & il succe tout leur sang. Voilà pourquoi nous sommes si maigres, ajoutent-ils, quand

(a) Magiciens, ou Jongleurs.

nous sommes malades. L'*Hyorokan* étrangle les uns, corrompt le sang des autres; couvre d'ulcères les corps de ceux-ci, & donne la jaunisse à ceux-là. Enfin le Diable est le seul auteur des maux qu'ils souffrent. Quelques infatués qu'ils soient du Diable, ils n'en ont cependant pas une idée raisonnable, & n'en sçauroient rien dire qui pût satisfaire. On a questionné les plus fameux *Piayes* d'entre eux. On leur a demandé ce que c'étoit que cet *Hyorokan* dont ils parlent si souvent: ils n'ont jamais pû donner la solution de la difficulté; & ils ont été contraints d'avouer qu'ils n'en sçavoient rien; & que s'ils piayent, c'est pour s'accommoder à l'usage: C'est notre coûtume, disent-ils; c'est ainsi que nous l'avons vû pratiquer à nos ancêtres.

Cet art de guérir les malades, qui consiste en superstitions criminelles, est un des grands empêchemens, non-seulement à la conversion de tous ces Peuples, mais encore à éprouver bien des remèdes avantageux pour la santé, que nous aurions pû avoir d'eux.

C'est donc leur unique azile de recourir toujours aux *Piayes* pour donner la santé aux malades. Ces *Piayes*, qui sont, pour ainsi dire, les dépositaires de toutes les superstitions Indiennes, font beaucoup de bruit, & passent même pour de grands Docteurs parmi ces pauvres Sauvages, quoique ce soient pourtant de grands fots, & que leurs tours soient très-grossiers. Quelquefois les Indiens sont Capitaines & *Piayes* tout ensemble; c'est-à-dire, Chef de la Nation & Médecin. Les fils des *Piayes* prennent ordinairement le métier de leur père. Mais n'est pas *Piaye* qui veut. Il en coûte beaucoup pour le devenir. Quelques-uns y perdent souvent la vie, en voulant se procurer le prétendu privilège de la conserver aux autres. En un mot, les Indiens n'entrent dans ce corps qu'après qu'ils ont passé par toutes les rudes épreuves, & qu'on les a rendus capables de supporter la faim & la soif, d'être piqués vivement par de grosses Fourmis, Guespes, Mouches, ou autres animaux; d'être tailladés en divers endroits

droits du corps; enfin, de souffrir tous les maux les plus sensibles, avec beaucoup de fermeté & une patience admirable.

Dès qu'un jeune homme se destine à la *Piayerie*, il se met sous la discipline d'un ancien *Piaye*, auquel il doit être entièrement dévoué, & qui l'exerce à une vie extrêmement laborieuse & austère. Il lui apprend les gestes, les contorsions, & les diverses inflexions de voix qu'il faut faire pour *piayer*, de même que les manières particulières de souffler & de sucquer les malades. Quand le Profélyte est assez instruit, on lui donne une Calebasse, qu'ils appellent *Maraka*, peinte de diverses couleurs, & enfilée dans un bâton. Ce *Maraka* renferme certains grains mystérieux, que le Maître *Piaye*, à ce qu'il lui a fait accroire, a tirés du fond de son estomach. Le jeûne est nécessairement requis pendant tout le tems de l'apprentissage; mais un jeûne rigoureux, qui les réduit à une maigreur extrême, & qui les défigure entièrement. A peine leur nourriture, pendant ce tems-là,

suffit-elle pour les empêcher de mourir. L'usage de certains poissons, gibiers, fruits, & autres semblables choses, leur est scrupuleusement défendu. Ces misérables Aspirans sont de véritables Tantales, qui ont, pour ainsi dire, à deux doigts de leur bouche de quoi se nourrir abondamment, sans pouvoir y toucher. S'ils dévoient toutes les difficultés pendant ce rude noviciat; aussi après, par une alternative agréable, ils ont toute sorte de liberté. Ils sont très-révérés des autres Indiens, & sont regardés même comme les arbitres de la vie & de la mort. Tout leur est permis: on n'ose rien leur refuser: on souffre tout d'eux, sans que personne y puisse trouver à redire, & pense même à s'en plaindre: & on les recherche enfin avec ardeur dans les maladies. Rien ne paroît plus propre à former un habile *Piaye*, à ce que les Indiens s'imaginent, que toutes les épreuves par lesquelles on fait passer les jeunes Apprentifs. Il faut absolument qu'ils achètent cette science par de grandes austérités, pendant une ou plusieurs

années. Néanmoins, malgré le soin qu'ils ont eu à les pratiquer religieusement, ils ne font encore que de petits Ecoliers, s'ils ne donnent des témoignages authentiques d'un courage à toute épreuve le jour qu'ils doivent être installés. Pour cet effet, on fait un grand festin, ou boisson. On invite les *Piayes* des environs. Le jeune Aspirant ne goûte point du régal ; mais à la place on lui apporte, dans un grand *Couye*, environ deux pintes de jus de Tabac, qu'il faut qu'il avale d'un seul trait devant toute la Faculté assemblée. Le plus souvent, après ce breuvage, il tombe évanoui. On le transporte dans son *Hamak*, pour tâcher de le faire revenir. S'il ne vomit aussi-tôt après avoir pris ce puissant Emétique, il meurt ; ou du moins il tombe dans des convulsions horribles, accompagnées de sueurs froides, de tiraillemens d'entrailles, & d'autres accidens funestes, après lesquels ils ne font que languir pendant quelque tems, mais qui les conduisent toujours au tombeau. Lorsqu'un Indien, après avoir mis sa vie à une

telle épreuve, échappe d'une scène si tragique, le voilà reçu *Piaye*; & tout le monde le reconnoît pour tel. Il a dès-lors le pouvoir de travailler à chasser les Diabes, de gré ou de force, des corps des malades, sans qu'aucun puisse lui résister. Il faut pourtant renouveler de tems en tems la vertu *Piayfique*, par quelques verres de jus de Tabac; mais la dose n'en est pas si forte que celle qu'on leur donne le jour de l'installation. Il est nécessaire aussi qu'il s'abstienne religieusement de manger certains poissons & gibiers. S'il y manquoit, la vertu se perdroit infailliblement; & les *Piayeries* seroient, sans doute, sans aucun succès.

Chaque *Piaye* affecte d'avoir un Génie, avec qui il a une étroite liaison; ou plutôt, un Diable familier, par l'entremise duquel il opère tout ce qu'il veut. Ce prétendu Génie ne lui est pas toujours si soumis, qu'il ne s'échappe quelquefois, quand il le juge à propos, pour prendre l'effort, & aller faire tout le mal qu'il souhaite aux Indiens; après quoi il revient à son gîte. Le principal usage de ce

Génie, est de servir de député aux *Piayes*, soit pour aller chasser les Diables, soit pour envoyer faire quelque ravage, selon leur gré, & tuer les Indiens que bon leur semble; car leur pouvoir s'étend également à guérir des maladies, ou à en procurer à ceux dont on veut se venger: Aussi lorsque quelqu'un meurt, c'est toujours quelque *Piaye* qui l'a fait mourir; & jamais ils ne meurent, comme l'on dit, de leur belle mort. Les Indiens sont si entêtés là-dessus, qu'ils assassinent, & mettent souvent en pièces le *Piaye* auquel ils attribuent la mort de quelqu'un de leurs parens ou amis. C'est cependant le petit ou le grand nombre d'Indiens qu'un *Piaye* est soupçonné avoir fait mourir, qui le fait passer pour habile homme, & qui sert à l'accréditer.

Les *Galibys* ont différentes manières de *piayer*, ou de guérir les malades. Dès que quelqu'un est incommodé, on appelle le *Piaye*, ou l'on se fait porter chez lui, pour lui épargner la peine de venir. Aussi-tôt, ce Docteur commence à prendre possession

du Malade, en mettant sous son *Hamak* un beau plat, dans lequel il place sa Calebasse, ou *Maraka*. Les autres visites se passent ensuite à suc-
cer les Malades dans les endroits du corps dont ils se plaignent le plus. Il souffle tantôt à perte d'haleine, & en-
fle les deux jouës, comme un son-
neur de trompette; tantôt il ne fait
que passer les deux mains sur le Ma-
lade; & les joignant ensuite, il frappe
l'une contre l'autre: après quoi, il
souffle dans la paume de la main,
pour chasser le Diable qui s'y est at-
ché, & qu'il fait accroire qu'il a tiré
du corps du Malade. Souvent il se
prend la peau à lui-même; & se pin-
çant avec les deux mains, il en expri-
me de l'embonpoint & de la santé,
qu'il applique aussi-tôt à grosses poi-
gnées au malade, en lui passant les
mains dessus. Mais la plus pompeuse
& amphatique manière de *piayer*, &
qui frappe le plus l'esprit des Indiens,
est celle qu'ils appellent *Yatamangary*.
On dresse pour cela une petite hutte
dans le *Karbet* où est le Malade; &
comme les *Piayes* ont grand intérêt de

Soutenir leur réputation par le merveilleux, & d'entretenir ces peuples aveuglés dans une sotte crédulité, ils ne manquent pas de faire éteindre tous les feux, de peur, sans doute, qu'on ne découvrit leurs pures fanteries. A peine ce Docteur s'est-il enfermé dans son petit appartement, qu'il agite fortement son *Maraka*, qu'il tient d'une main. Il se met ensuite à chanter, siffler, & hurler d'une manière affreuse. Il contrefait plusieurs sortes de voix. Tantôt c'est lui qui parle, tantôt son Génie; tantôt il évoque le Diable, qu'il apostrophe de tems en tems, en lui commandant de sortir, & auquel il fait répondre tout ce qu'il lui plaît. Il quitte souvent sa cabanne, pour faire accroire que c'est le Diable qui sort. Il court par tout le *Karbet*, & va gratter les *Hamaks* où sont couchés les Indiens, à qui il fait grande peur. Quelquefois le *Piaye* annonce qu'il va monter au Ciel, & dit adieu aux assistans, leur promettant de revenir bien-tôt. Il contrefait alors sa voix, en l'appetissant peu à peu, à proportion qu'il ces-

se de parler, afin de faire entendre par là qu'il est parti pour le Ciel.

Dans le fond des terres, & vers le haut de la rivière d'*Ouyapok*, les Indiens ont une autre sorte de *Piayerie* assez singulière. Ils font une figure du Diable d'un bois fort mol & résonnant. Cette Statuë, qui est grande de trois ou quatre pieds, est affreuse par la longue queuë & des grosses griffes qu'ils lui font. Ils l'appellent *Anaan-Tanha*, comme qui diroit, Image du Diable ; car *Tanha* signifie Figure, & *Anaan* Diable. Après avoir soufflé les Malades, les *Piayes* portent cette Statuë hors du *Karbet*. Là, ils l'apostrophent, & la frappent rudement à coups de bâton, comme pour obliger le Diable à quitter, malgré lui, le Malade pendant ces sortes d'exorcismes, qui se font aussi la nuit, après avoir éteint tous les feux. Les Indiens, qui sont dans leurs *Hamaks*, gardent un profond silence, & tremblent même de frayeur.

Si le Malade meurt, malgré tous les soins du *Piaye*, il ne manque pas de faire sentir aux parens l'impossibilité

lité

lité qu'il y avoit de faire sortir du corps un Diable qui y étoit très-fortement attaché, & comme, pour ainsi dire, acharné. Il n'oublie pas cependant de se faire bien payer, & son voyage & ses visites, très-souvent même d'avance. Ordinairement, l'honoraire de ces Docteurs se réduit à une Serpe, à une Hache, à quelques paquets de *Rassade*, à un *Camiza*, ou à d'autres semblables choses. Si le Malade, chez qui ils sont appelés, n'a rien, ils se font beaucoup tirer l'oreille; comme, au contraire, ils y accourent, dès qu'ils sçavent qu'ils sont un peu à leur aise. Ces Messieurs ne se piquent pas de discrétion, & ne sont pas fort honteux: ils demandent toujours hardiment. En un mot, ils succent sans cesse les Malades, & ne les quittent pas, que jusques à ce qu'ils n'ayent plus rien à donner. Voici comme ils s'y prennent ordinairement. Ils disent au Malade: Mon ami, le Diable me dit hier, qu'il ne sortiroit pas de chez toi, à moins que tu ne lui donne une Serpe, par exemple, supposé que le *Piaye* en aye envie: Si le

Malade dit qu'il n'en a point du tout, & qu'il lui offre à sa place un Couteau, un petit Miroir, ou du *Roucou* pour se barbouiller : Eh bien, disent-ils, je lui demanderai ce soir s'il se contentera de cela. Le lendemain, ils n'ont garde de manquer de se rendre au *Karbet*, & de conclure toujours pour l'affirmation. On lui livre alors le Couteau, ou le Miroir en question, pour le donner au Diable ; bien entendu que c'est toujours le *Piaye* qui en profite. Voilà comme ils se jouent de ces pauvres Sauvages, & comme ils abusent de leur simplicité. Quelques grossiers que soient tous ces artifices, ils ne sçauroient défilier les yeux de ces Peuples aveuglés. Il ne leur vient pas seulement en pensée de douter que les *Piayes* n'ayent parlé au Diable, si grand est leur entêtement pour les Jongleurs, dont ils sont toujours la dupe.

A l'égard de la Religion, tous les Sauvages de la Guiane sont plongés dans une ignorance pitoyable. Ils n'ont aucune connoissance distincte de Dieu : ils n'ont pas même dans leur

langue aucun terme propre pour exprimer la Divinité, encore moins les hommages & les respects qu'on lui doit. Sur cet important article, je me contenterai de dire ce que j'ai observé par moi-même; & d'avancer, après un vertueux Missionnaire, qui est depuis trente années, sans discontinuer, parmi plusieurs Nations, dont il connoît mieux que qui que ce soit le caractère; d'avancer, dis-je, que tous ces peuples vivent dans un entier abrutissement; qu'ils n'ont pas l'idée d'un Dieu, comme ils devroient avoir; mais seulement comme du plus ancien d'entre eux, que les Galibys appellent en leur langue, *Tamoussi*, qui veut dire, Grand-Pere; & qu'ils n'ont même aucuns devoirs établis pour lui rendre le culte qui lui est dû.

Quel dommage, que tant de Nations répandues dans cette grande partie de l'Amérique, ne soient pas éclairées des lumières de l'Évangile! Car, d'ailleurs, tous ces Indiens ont un fond de docilité pour écouter les vérités de notre Religion, & paroîs-

sent même avoir assez de dispositions pour les mettre à profit. Les *Galibys*, & autres Sauvages, qui ont été plus à portée d'être instruits par les Missionnaires, sont devenus de fort bons Chrétiens. Il y en a qui sont assez fervens, & incapables de renoncer à la Religion, & de retourner à la vie de Sauvage, malgré le fort attachement qu'ils ont naturellement pour toutes leurs superstitions. On est redevable de la conversion de ces Peuples aux Révérends Peres Jésuites, qui ont fait, & continuent de faire depuis long-tems, plusieurs voyages dans ces terres, pour ramener au bercail tant de brebis égarées.

Il n'y a rien à dire en particulier du mariage des Indiens, si ce n'est qu'ils se fait sur le champ, & sans aucune cérémonie. Ce sont le plus souvent les femmes qui font les premières avances auprès des garçons. Les meres, sur tout, font le choix des jeunes gens qui conviennent le mieux à leurs filles. Si un Indien est excellent pêcheur, bon chasseur, qu'il flèche bien, qu'il soit un peu laborieux,

il est fort recherché. Quand les filles ont perdu leurs meres avant que de se marier, c'est la plus proche parente qui prend le soin de leur mariage. Dès qu'une fille a jetté les yeux sur un Indien, elle lui présente à boire, & lui offre même du bois pour allumer auprès de son *Hamak*. Si le garçon le refuse, c'est une marque qu'il n'en veut pas; comme, au contraire, en l'acceptant, le mariage est censé conclu. Ce jour-là-même, la fille ne manque pas d'attacher son *Hamak* tout contre celui de son futur époux. Ils couchent dès-lors ensemble, sans aucune autre façon. Le lendemain, la nouvelle mariée apporte à manger & à boire à celui qui lui a tenu compagnie la nuit, & a soin dorénavant du ménage, & de servir son mari dans tout ce qui est nécessaire. Les *Noragues* francs, au rapport de quelques *Traiteurs*, quand ils veulent épouser une femme, & qu'on est convenu de tout, les deux parties s'arrachent un de leurs cheveux, qu'ils jettent en l'air, je ne sçai par quelle superstition; ils tendent ensuite leur *Hamak*.

sur un arbre, où ils vont consommer le Mariage.

Tous les Indiens sont Polygames ; & la pluralité des femmes y est autorisée par la coûtume, plutôt que par aucun autre motif. Le nombre n'en est pas limité ; chacun a droit d'en avoir autant qu'il peut en entretenir : il est même libre aux hommes de les renvoyer, lorsqu'ils le jugent à propos, & de les laisser dans un entier abandon, sans s'embarrasser de pourvoir par quelque endroit à la subsistance de ces femmes infortunées. Les peres se chargent ordinairement, en cas de répudiation, du soin des enfans qu'ils auront eu ensemble. Les Sauvages sont fort jaloux, & ils ont en horreur l'adultere. Les maris tuënt sans miséricorde leurs femmes, dès qu'elles sont convaincues, ou seulement soupçonnées de ce crime. Comme les hommes vivent dans une entiere indépendance, & qu'ils tiennent toujours les Indiennes dans la soumission & dans la crainte, elles n'oseroient leur faire le moindre reproche de leurs infidé-

lités, quand bien même ils feroient pris sur le fait.

Pour l'ordinaire, les Indiens ne se mésallient pas. Ils épousent toujours leurs parentes, même au second degré de consanguinité. Les garçons regardent leurs cousines germaines, comme leur étant acquises par un certain droit de naissance : Aussi les épousent-ils souvent, quoiqu'elles n'ayent que deux ou trois ans. En attendant, on prend une autre femme, qu'on renvoye lorsque la jeune cousine est devenuë assez grande pour coucher avec le mari.

Les beaux-pères regardent aussi leurs gendres comme autant de valets pour se faire servir ; & ils n'ont garde dès-lors de travailler. Le soin donc de faire l'abbatis, & de construire la caze, regarde les Indiens nouvellement mariés. Il faut aussi qu'ils aillent à la Chasse, à la Pêche ; en un mot, qu'ils pourvoyent à la subsistance de la femme, des enfans & du beau-père, qui se tient les bras croisés dans son *hamak*. Ces jeunes mariés sont encore assujettis à une loi assez dure, qui

est, lorsque leurs femmes accouchent pour la première fois, de se tenir dans l'*Phamak*, qu'on suspend au faite de la case. Là, on ne leur donne presque rien à manger. Un morceau de *Cassave*, & un peu d'eau, fait tout le soutien de leur vie. Après leur avoir fait garder, pendant quelques semaines, un jeûne assez austère, on les descend, & on les *frelangue*, comme parlent les Créols; c'est-à-dire, qu'on leur fait, avec de grosses arrêtes de poisson, ou avec des dents d'*Agouty*, quelques cizelures légères, pour ainsi dire, ou plutôt des scarifications, en divers endroits du corps: très-souvent même, on les régale de plusieurs coups de foüet. Après ce cérémonial, qui n'est guères chatoüilleux, le nouveau pere n'en est pas encore quitte pour cela. Il est obligé de se mettre au service de quelque ancien Indien, & de quitter sa femme pour quelques mois. Pendant tout ce tems, il doit être soumis, & se regarder comme un véritable esclave. Il doit aussi avoir soin de s'abstenir de manger de la Biche, du Cochon, & d'autre gros

gibier. Il ne faut pas non plus qu'il coupe du gros bois avec la hache : tout cela nuiroit du moins à l'enfant. Le tems de sa servitude étant accompli, on va aux Crabes : on en pêche une assez bonne quantité : on fait un Vin ; & Dieu sçait comme l'on s'en donne dans ces sortes de débauches. Après quoi on rend, en grande pompe, le mari à sa femme.

On en use à peu près de même envers les filles qui ont pour la première fois leurs menstres ; & elles ne sçauroient être dispensées de ce cérémonial. On les suspend donc dans leur *Hamak*, au plus haut du *Karbet*. On leur fait garder un jeûne très-rigide pendant un certain tems, au bout duquel on leur fait sur le corps plusieurs incisions sanglantes, de la même manière que nous avons dit ci-dessus, sans que les parens soient touchés de compassion, & sans même que la tendresse des meres soit allarmée de voir leurs enfans ainsi martyrisés. Le même cérémonial est observé aussi, à quelque chose près, chez les *Palicours*, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puber-

té. Il n'est permis à l'un & à l'autre sexe d'arborer le *Camiza*, & le *Couyou*, ou Tablier, de se couvrir, qu'après de semblables épreuves; après lesquelles les garçons sur tout sont censés avoir de la bravoure, être hommes faits; & les filles, être pubertes & nubiles. Les hommes se sévrent volontiers des plaisirs du mariage, quand leurs femmes ont leurs ordinaires. Ils les fuyent même avec précaution, & ne veulent pas qu'elles fassent à manger, & qu'elles touchent rien, comme si leur souffle étoit empoisonné. Elles prennent le parti de se tenir tranquillement dans l'*Hamak*, jusques à ce que cette maladie aye entièrement passé. Après quoi elles ont soin de se bien laver, avant de se présenter à leurs maris. Les Indiennes se lavent & relavent tous les jours, & même d'abord après qu'elles ont accouché, sans en être sensiblement incommodées. Le travail continuel auquel les maris les assujétissent ne contribuë pas peu à leur heureux accouchement, où elles sont toujours seules, à moins d'un cas dif-

ficile, où elles sont obligés, malgré elles-mêmes, de se faire assister par quelque vieille femme. Dès qu'elles sentent qu'elles doivent bien-tôt accoucher, elles se vont cacher dans les bois, ou dans quelque petite hutte. Le sort de l'enfant est bien-tôt décidé, d'abord qu'il est né. S'il a, par exemple, un œil poché, une jambe, un bras, ou quelqu'autre membre contrefait, elles le tuent, & l'enterrent sans pitié, persuadées qu'un homme contrefait est indigne de vivre. C'est ce qui fait qu'on ne voit jamais chez les Indiens de Nains, de Bossus, de Boiteux & de Borgnes. Une personne estropiée est très-méprisable chez eux, & les choque considérablement : aussi ont-ils soin d'y pourvoir à bonne heure.

Les pratiques qu'observent les Sauvages de la Guiane, au sujet des morts, ont beaucoup de conformité à celles des Brésiliens, des Caraïbes, & de plusieurs Peuples du Nord. C'est pourquoi je ne m'étendrai pas sur une matière qui a été si bien détaillée par plusieurs Voyageurs. Or-

dinairement, dès que quelqu'un est mort, tout le monde s'assemble au *Karbet*, hommes, femmes, parens, amis, enfans. Là, chacun se met à pleurer à chaudes larmes. Mais ce soin, comme partout ailleurs, est principalement destiné aux femmes. Les plus proches parentes se mettent donc à faire des lamentations cadencées, ou plutôt à apostropher le mort en chantant : car la manière de pleurer des Sauvageffes, ressemble assez bien à une personne qui chante. Ces pleureuses assises, à l'ordinaire, sur leurs talons, passent légèrement les deux mains sur le cadavre, depuis la tête jusques aux pieds, en lui faisant des reproches de ce qu'il s'est laissé mourir. Est-ce que tu n'étois pas content de nous ? disent les unes. Que t'avons-nous fait, pour nous quitter ainsi ? disent les autres. On ajoute encore : Tu étois si bon chasseur ! tu attrapois si bien du Poisson & des Crabes ! tu faisois si bien les abbatis ! & mille pauvretés semblables. On repasse ainsi toute sa vie. Les Indiens répètent mot à mot tout ce que les pleureuses di-

sent sur le chapitre du défunt : Jugez de la simphonie. On transporte ensuite le cadavre, paré avec tous ses bijoux, au grand *Karbet*, qui est le cimetière commun à ceux de la même nation. On fait une fosse toute ronde, & fort peu profonde, dans laquelle on le met tout accroupi, enveloppé dans son *hamak*, &, à peu près, de la même situation où est l'enfant dans le ventre de la mere. On jette par dessus un peu de terre : & on a soin d'y entretenir du feu pendant quinze à vingt jours, pour n'être pas incommodé de la mauvaise odeur, qui se répandroit par tout, sans cette précaution.

Les plus proches parens, & les personnes qui étoient les plus chères au défunt, se mettent en deuil. Ce deuil consiste à se couper entièrement les cheveux les plus près de la tête, à n'avoir aucune parure sur le corps : Il y a même des nations qui ne portent point de *camiza*, pendant tout ce tems. On se condamne à la retraite, qu'on garde très - sévèrement. Les femmes, sur tout, se tiennent fort re-

celées ; & ne sortent que de grand matin, ou bien avant dans la nuit, pour aller pleurer sur la fosse ; & cela même pendant un fort long-tems. On s'abstient religieusement de certaines viandes, & on observe aussi de ne pas couper du gros bois, & plusieurs autres pratiques de cette nature.

Quand il meurt en voyage quelque Palicour, & qu'on est éloigné de plusieurs journées du *Karbet*, ils décharent, & font bouïllir le cadavre dans un *Canary*, pour en retirer les os qu'ils mettent dans un *Kourkourou*. Ils ont grand soin de ce précieux dépôt pendant toute leur route, qu'ils gardent touïjours à vûë. Quelquefois, pour s'épargner cette peine, ils inhument soigneusement le cadavre, & vont quelque tems après chercher les ossemens, ainsi que pratiquoit autrefois le Peuple Juif. La douleur se renouvelle à cette triste vûë, & les pleurs recommencent comme le jour des funeraïlles. Les femmes entreprennent quelquefois de longs voyages, pour aller pleurer

sur la fosse de ceux qui sont morts en voyage, & qui leur étoient attachés, pendant leur vie, par les liens du sang, ou de l'amitié. Dans le fond des terres, il y a des nations qui s'assemblent pour déterrer les os, quand ils croient à peu près que le cadavre est pourri; & après les avoir calcinés, ils boivent les cendres, qu'ils détrempe dans du *Vicou*, leur croyant donner par-là une sépulture bien plus honorable, que s'ils les abandonnoient en proie aux vers & à la pourriture. La mort d'un Capitaine, ou de quelque autre personne considérable de la même nation, frappe si fort l'esprit des Indiens, sur tout quand elle meurt d'une mort prématurée, qu'ils plient bagage, abandonnent l'endroit, & vont habiter ailleurs.

Outre les superstitions qui regardent les morts, ils en ont une infinité d'autres, qu'il seroit inutile de rapporter ici. Les Indiens ne font, pour ainsi dire, jamais rien où la superstition ne soit de la partie. Ils n'osent pas manger, par exemple, des Poules, &

certains oiseaux, quoique délicieux ; parce qu'ils s'imaginent que ces animaux, par dépit, déchirent le ventre, rongent les intestins, & causent des coliques effroyables, avec le bec & les ergots, quand bien même on ne mangeroit que la viande seule. Au contraire, ils mangent certains insectes ; entre autres, ils croquent la vermine, je ne sçai par quelle ridicule coutume : il y en a qui croient se garantir par-là de cette fâcheuse incommodité ; mais, malgré cette sotte précaution, & le soin qu'ils ont d'huiler leurs cheveux, & de se graisser souvent le corps, ils sont toujours remplis de vermine. Les Eclipses de Soleil & de Lune attristent beaucoup nos Sauvages. Comme ils n'ont pas assez de Physique pour les expliquer, ils s'imaginent que c'est quelque monstre affreux, qui veut dévorer ces deux astres. Si l'Eclipse est totale, ou d'un peu de durée, ils la regardent comme quelque chose fatale pour eux : ils crient alors à pleine tête, & décochent une nuée de flèches, dans
la

la vûë de chasser au moins ce prétendu monstre. Ils ne craignent pas tant le Tonnerre; & il y en a qui n'en font pas du tout effrayés. Ils croyent que c'est quelque *Piaye* qui monte au Ciel, & qui fait ce bruit épouvantable.



CHAPITRE V.

Dénombrement des différentes Nations répandues dans la Guiane.

APRE'S avoir décrit les mœurs & les manières superstitieuses des Indiens, je ne sçaurois mieux finir, que par le dénombrement de tant de Peuples répandus dans la Guiane. A la vérité, le nombre de toutes les Nations qui habitent dans cette partie de l'Amérique, doit être, sans doute, fort grand; Mais je me renferme à ne donner ici que le nom de celles qui sont actuellement conuës aux François.

On distingue ordinairement les Indiens, en Indiens des côtes, & en ceux qui sont établis avant dans les terres. On ne sçauroit déterminer au vrai, ni le nombre, ni les diverses Nations éparfes çà & là dans le fond de la Guiane, parce qu'elles sont dans

un grand éloignement les unes des autres. D'ailleurs, la distance des lieux ne permettant pas de percer fort avant, il n'est guères possible de connoître à fond les Nations qui sont dans cette vaste étenduë de pays, où il y a des déserts affreux, & des solitudes de plus de quatre-vingt à cent lieuës. Non seulement le voyage seroit difficile, par la longueur & la difficulté du chemin, & la diversité des langues; mais encore par rapport aux risques que l'on court dans ce pays, où les pluyes démesurées, & presque continuelles rendent le passage des rivières dangereux, & où les habitans, qui n'ont pas vû des Européens, sont des animaux très-peu raisonnables. Ils tuëroient un homme, également pour s'emparer de ses habits, que pour avoir le plaisir de le manger; car ils sont tous antropophages.

A l'égard des Indiens des côtes, on estime qu'ils sont au nombre de douze à quinze mille. Tous ceux que nous voyons aujourd'hui sur nos ter-

res (si on en excepte les *Galibis*, qui sont les seuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis Cayenne, jusqu'au-delà même de la rivière d'*Orenok*), sont des Indiens Portugais, qui ont porté avec eux leurs coutumes particulières, dans le pays natal des *Galibis*. Quoique l'on en compte un nombre infini de nations, elles sont néanmoins réduites, chacune en particulier, à peu de *Karbets*. Voici les noms de celles qui nous sont les plus connues aujourd'hui :

Galibis, nation principale, & la plus nombreuse qui soit dans le voisinage de Cayenne, & dont le propre pays est l'espace qui est depuis Cayenne jusques à l'*Orenok*.

Couffanis; *Maraones*.

Arouias, nation guerrière & fort laborieuse. On voit nombre d'Indiens de ces quatre nations, rassemblés à la Mission de *Kourou*.

Tairas; ainsi appellés, parce qu'ils habitent à l'embouchure des rivières.

Karanes : ce sont de grands antropophages.

Kariakouyoux.

Ouayas, ou Ouens, comme parlent les Traiteurs François.

Palikours : Ils ont commencé à s'établir près de Cayenne en 1723. Ils gravent des lignes noires circulaires sur leurs visages, qui vont d'une oreille à l'autre, en passant par le menton, appellées par les Créols, Barbe de Palikour.

Aramayons.

Noragues : Ils habitent à la rivière d'Arouak.

Pirioutx.

Macouanis.

Maurioutx.

Tokoyennes.

Palanques.

Tareupis, nation fort nombreuse.

Couffanis.

Armagoutous.

Maprouanes.

Toutes ces nations Indiennes sont éparfés, çà & là, le long des criques ou des rivières qui se déchargent dans celle d'Ouyapok.

Akoquoïas : Ces Sauvages se per-

cent les jouës , & inferent dans les ouvertures des plumes de Perroquet , ou d'autres oiseaux. Ils habitent le long de la rivière de Kamopi.

Mayets.

Marakoupis.

Maykas.

Karanarioutx.

Arikarets : C'étoient ceux qui étoient autrefois les habitans originaires de Cayenne. Cette nation est presque entièrement éteinte.

Itoutanes.

Makapes.

Oyanpis.

Itouranés ; c'est-à-dire, les habitans des forêts, ou des fonds des terres.

Ayoïaniques.

Caïcoucïanes.

Machichouens.

Les nations qui habitent sur les bors de l'embouchure des Amazones, se nomment :

Arouakaanes.

Arouïaqués.

Coumaoutx.

Maykianes.

Amacidous.

Ouroubas.

Ameneyoutx.

Apiaoüas.

Akouchiens.

Fapouyranas : Ils font confister leur beauté à avoir le front & le derrière de la tête fort applati. Les meres ont soin de donner cette forme à la tête de leurs enfans, dès la naissance, par le moyen de petites planches, qu'elles lient fortement ensemble.

Maroupis.

Manautx.

Certanes.

Aroukayoutx.

Calipourns. Cette nation parle une langue, qu'on appelle du même nom, & qui est presque générale dans tout le Brésil, & dans la plus grande partie de l'Amérique méridionale.

Sakaques.

Barikourns.

Makes, ou Anchions.

Ayes.

Parakoüaris.

240 *Nouv. Relat. de la &c.*

Cayas.

Salines.

Soupayes.

Tapouyes. C'est de ces Indiens
dont on tire les Pierres vertes.

Pakaxes.

F I N.

TABLE



T A B L E

*Des Matières principales contenuës
dans cette Relation.*

C H A P I T R E I.

*Description des Côtes de la Guiane,
depuis le fleuve des Amazones, jus-
ques à Suriname, page I.*

G UIANE connue sous différens noms, 2.	
Sa position, & son étendue, <i>ibid.</i>	
En quel tems, & comment elle a été dé- couverte, 3.	
Diverses Colonies envoyées successivement sur les côtes de la Guiane, 4.	
Etablissement de la Compagnie du Cap de Nord, <i>ibid.</i>	
Le Roi donne de nouvelles concessions des Pays habités par les François dans l'Amé- rique méridionale, 5.	
L'air de la Guiane est très-tempéré, 6.	
Qualité des terres, <i>ibid.</i>	
La Chasse & la Pêche y sont abondantes, 8.	
La Guiane est arrosée par un très-grand nombre de Rivières, 10.	
Difficulté de voyager dans le cours de la plupart des Rivières, 9 & 10.	

242 *Table des Matières.*

Description de la Rivière de Cachipour,	11.
Du Cap d'Orange,	<i>ibid.</i>
De la Rivière d'Ouyapok,	<i>ibid.</i>
Fort d'Ouyapok rétabli,	12.
Mission établie chez les Sauvages répandus le long de cette Rivière,	13.
Description de la Rivière d'Arouak,	15.
Description de deux Ecueils, appelés le Grand & le Petit Conestable,	16.
Description de la Rivière de Caux,	17.
D'Oyak,	18.
Paroisse de Roura;	<i>ibid.</i>
Rivière d'Ourapeu,	<i>ibid.</i>
Du Mont Senery,	20.
De Makouria,	21.
De Kourou,	22.
Mission établie à la Rivière de Kourou,	23.
Ilets au Diable; ce que c'est,	<i>ibid.</i>
Description des Rivières de Senamary,	24.
Karouïa,	25.
Conamama,	<i>ibid.</i>
Irakou,	26.
Organa,	<i>ibid.</i>
Ammana,	<i>ibid.</i>
Marony,	27.
Nations Indiennes établies sur les bords de ces Rivières,	<i>ibid.</i>
Chemin pratiqué par les Savanes jusques à Suriname,	<i>ibid.</i>
Guiane soumise aujourd'hui à diverses Puif- sances Maritimes,	28.
Gouvernement de Cayenne fort resserré; & pourquoi?	29.

Table des Matières. 243

- Obstacles à l'avancement de cette Colonie, 31.
Raisons qui prouvent le droit qu'on a de demander la restitution des Pays dont plusieurs Nations de l'Europe se sont emparées, 32.

CHAPITRE II.

Description de l'Isle de Cayenne, 34.

- CETTE ISLE a été habitée autrefois par les Sauvages, *ibid.*
Premiers établissemens des François à Cayenne, *ibid.*
Situation de la Rade, 35.
Description du Bourg, 36.
Du Gouvernement, 37.
Du Fort, *ibid.*
Foiblesse & scituation des Fortifications, 38.
Conseil Souverain établi à Cayenne ; & son autorité, *ibid.*
Caractère & mœurs des Habitans naturels, 39.
Génie des Créoles, 40.
Les Hollandois se rendent maîtres de Cayenne, 41.
Cette isle est reprise par les François, la même année, 42.
Colonies Hollandoises ruinées, 43.
Cayenne très-dépeuplé ; & pourquoi ? 44.
Etat présent de cette Colonie, 46.
Revenus de Cayenne ; à combien sont estimés, *ibid.*

244 *Table des Matières.*

Séjour des Habitations beaucoup plus agréable que celui du Bourg,	51.
Le terrain de Cayenne ; à quoi il est propre,	52.
Genre de vie des Créols, & des Portugais leurs voisins,	55 & 56.
Coaque ; ce que c'est,	56.
Manières de cultiver plusieurs espèces de Maniok,	57.
Climat de Cayenne très-pluvieux, & avantageux à la santé,	61.
Durée des Pluyes,	62.
Incommodités du Pays,	63.
Maladies particulières qui régnent à Cayenne,	70.
Description des Islets de Remire ; & des Pêches qu'on a coutume de faire à ces Ecuëils,	77.

CHAPITRE III.

Commerce de la Colonie. 83.

L ES FRANÇOIS ont civilisé les Indiens, par l'entremise du Commerce,	<i>ibid.</i>
Louis XIV. enrichit ses Sujets, en supprimant la Compagnie des Indes Occidentales,	<i>ibid.</i>
Gain des Marchands sur les Marchandises du Pays,	84.
Marchandises sur lesquelles roule le Commerce de Cayenne,	85.
Manière d'établir une Sucrierie,	86.

Table des Matières. 245

Culture des Cannes à Sucre ,	89.
Manière de faire le Sucre à Cayenne , différente des Isles ,	90.
Roucou ; ce que c'est , & le commerce que l'on en fait ,	96.
Particularités sur l'Indigo ,	102.
On n'en sçauroit presque plus faire aujourd'hui à Cayenne ,	105.
Comment on s'y prenoit autrefois pour le faire ,	102.
Utilité du commerce des Indiens Esclaves , & de quelle manière il se fait ,	105.
Caffé cultivé à Cayenne : Par quel moyen il a été porté à la Colonie ,	110.
Description de cet Arbrisseau ,	111.
Sa beauté , & la bonté de son fruit ,	<i>ibid.</i>
Coton de Cayenne , beaucoup plus fin que celui des Isles ,	114.
Pitre ; ce que c'est : Son usage ,	<i>ibid.</i>
Du Cacao. Il croît naturellement dans la Guiane ,	115.
On le cultive depuis quelques années à Cayenne : Ce qu'on en doit espérer ,	<i>ibid.</i>
Marchandises qui viennent naturellement dans la Colonie , dont on pourroit faire commerce ,	116.
Nécessité de multiplier les Esclaves à Cayenne ,	117.
Moyens d'augmenter le revenu des Habitans , & d'y faire fleurir le Commerce ,	118.

CHAPITRE IV.

Mœurs des Sauvages de la Guiane, 120.

L ES SAUVAGES de la Guiane se distinguent des Peuples de l'une & l'autre Amérique,	<i>ibid.</i>
Leurs mœurs ne sont encore qu'imparfaitement connues,	121.
Leur portrait, & leur nudité,	<i>ibid.</i>
Idée d'un Guianois en général,	123.
Qualités de l'ame,	<i>ibid.</i>
Leur Conversation,	124.
Manière particulière de se saluer,	125.
Parallele des Indiens & des Nègres,	126.
Aversion des Nègres pour les Indiens Esclaves,	127.
Portrait des Indiennes,	128.
Elles sont esclaves des hommes,	129.
De quelle manière les Indiens passent la vie,	<i>ibid.</i>
Leur manière de faire les Pyrogues,	131.
Les Pagaras,	138.
Les Couyes,	139.
Les Balons, les Anneaux, les Seringues,	<i>ibid.</i>
Les Hamaks,	135.
Utilité de ce Lit Américain;	136.
Trois sortes de Karbets,	141.
Comment ils sont construits,	142.
Ils sont une image parfaite des premiers tems,	146.
Nations qui habitent en l'air,	147.

Table des Matières. 247

L'abbati est la principale occupation des Galibys ,	150.
Manière particulière d'abatre les arbres chez les Nations qui sont dans le fond des terres ,	152.
La Chasse & la Pêche sont du ressort des hommes ,	153.
Différentes manières de pêcher ,	156.
Pêche du Lamantin ,	159.
Description de ce Poisson ,	<i>ibid.</i>
Les Indiens sont d'une extrême frugalité ,	163.
Leur manière de faire du Sel ,	162.
D'appréter la Viande & le Poisson ,	<i>ibid.</i>
De prendre leurs Repas ,	164.
De faire la Guerre ,	<i>ibid.</i>
Sujets qui la leur font déclarer ,	167.
Armes offensives & défensives ,	<i>ibid.</i>
Différentes cruautés qu'ils exercent envers les Prisonniers ,	170.
Manière de conclure la Paix ,	174.
Commerce ; comment il se fait parmi les Sauvages ,	175.
Marchandises qui sont en commerce chez eux ,	<i>ibid.</i>
Description des <i>Takouraves</i> , autrement Pierres vertes ,	176.
Où se trouvent ces Pierres ; & comment elles se façonnent ,	177.
Motifs qui obligent les Indiens à des longs voyages ,	<i>ibid.</i>
Manière admirable des Indiens de se désaltérer , au défaut de l'eau ,	178.
Leur manière de faire du feu ,	<i>ibid.</i>

248 *Table des Matières.*

Leur manière de s'orienter sur l'eau, & par terre,	179.
Leur Campement,	181.
Ils se servent d'une corde, pour régler leur séjour & leur départ,	183.
Pratiques superstitieuses qu'ils observent en route,	184.
'Avanture d'un Missionnaire à ce sujet,	<i>ibid.</i>
'Ambassade des Sauvages,	186.
De quelle manière ils sont accueillis chez les Etrangers,	<i>ibid.</i>
Manière singulière d'haranguer,	189.
Préparatifs des Sauvages, avant la Danse,	193.
Ajustement des hommes & des femmes,	194.
Description d'une Danse des Galibys,	199.
Leur Musique,	<i>ibid.</i>
Festin, ou débauche étrange qui termine la Danse,	202.
Comment les Sauvages font la Médecine,	204.
Leur sçavoir est fort borné là-dessus,	<i>ibid.</i>
Ils ont toujours recours à leurs Piayes,	206.
Les Indiens croyent que c'est le Diable qui cause toutes leurs maladies,	205.
Noms divers qu'ils donnent au Diable,	206.
Préjugé en faveur des Piayes,	<i>ibid.</i>
Piaye ; ce que c'est chez les Galibys,	208.
Epreuves dangereuses qu'il faut subir avant d'être installé Piaye,	209.
Cérémonial qu'on observe à leur Réception,	211.

Table des Matières. 249

Différentes manières de payer ,	213.
Les Piayes ont grand soin de cacher leurs forfanteries ,	215.
Honoraire attaché à la dignité de Piaye ,	217.
Stratagème des Piayes ,	<i>ibid.</i>
Religion des Guianois ,	218.
Leur Croyance , touchant la Divinité ,	219.
Zèle des Missionnaires Jésuites ,	220.
Cérémonies du Mariage ,	<i>ibid.</i>
Polygamie permise chez les Sauvages de la Guiane ,	222.
Loix sévères auxquelles les nouveaux mariés sont assujettis ,	223.
Coûtume barbare des Guianois , envers les filles qui ont , pour la première fois , leurs menstruës , avant de prendre le Tablier ; & envers les garçons , lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté ,	225.
Sort des enfans décidé d'abord après leur naissance ,	227.
Pourquoi on ne voit pas des Borgnes , Bossus , Boiteux , & autres personnes contrefaites , parmi les Sauvages ,	<i>ibid.</i>
Pratiques des Galibys au sujet des Morts ,	<i>ibid.</i>
Leur Deüil ; en quoi il consiste ,	229.
Tendresse de certaines Nations pour les Morts ,	230.
Différentes Superstitions des Indiens , concernant les Eclipses , le Tonnerre , & plusieurs autres choses.	231.

C H A P I T R E V.

*Dénombrement des différentes Nations
répandues dans la Guiane, 234.*

G U I A N O I S divisés en Indiens des
côtes, & en ceux de terre, *ibid.*

On ne sçauroit déterminer le nombre des
Nations qui sont dans la Guiane, *ibid.*

Difficultés qu'il y a de percer dans le fond
des terres, 235.

La plupart des Indiens sont antropophages,
ibid.

Nombre auquel on fait monter les Indiens
des côtes, *ibid.*

Ils sont réduits à peu de Karbets, 236.

Transmigration des Indiens Portugais chez
les Galibys. *ibid.*

Liste des Nations Indiennes les plus connues
aux François établis dans la Guiane,
ibid.

Fin de la Table.

L'Approbation & le Privilège se
trouvent à la fin du Livre intitulé :
Essai sur l'Histoire Naturelle de la
France Equinoxiale, &c. du même
Auteur, qu'on trouvera chez les
mêmes Libraires.



De l'Imprimerie de MOREAU.

La comédie de Gallibrion
Le Titima du Indem d
suivant Papy



Imprimerie de MOREAU

